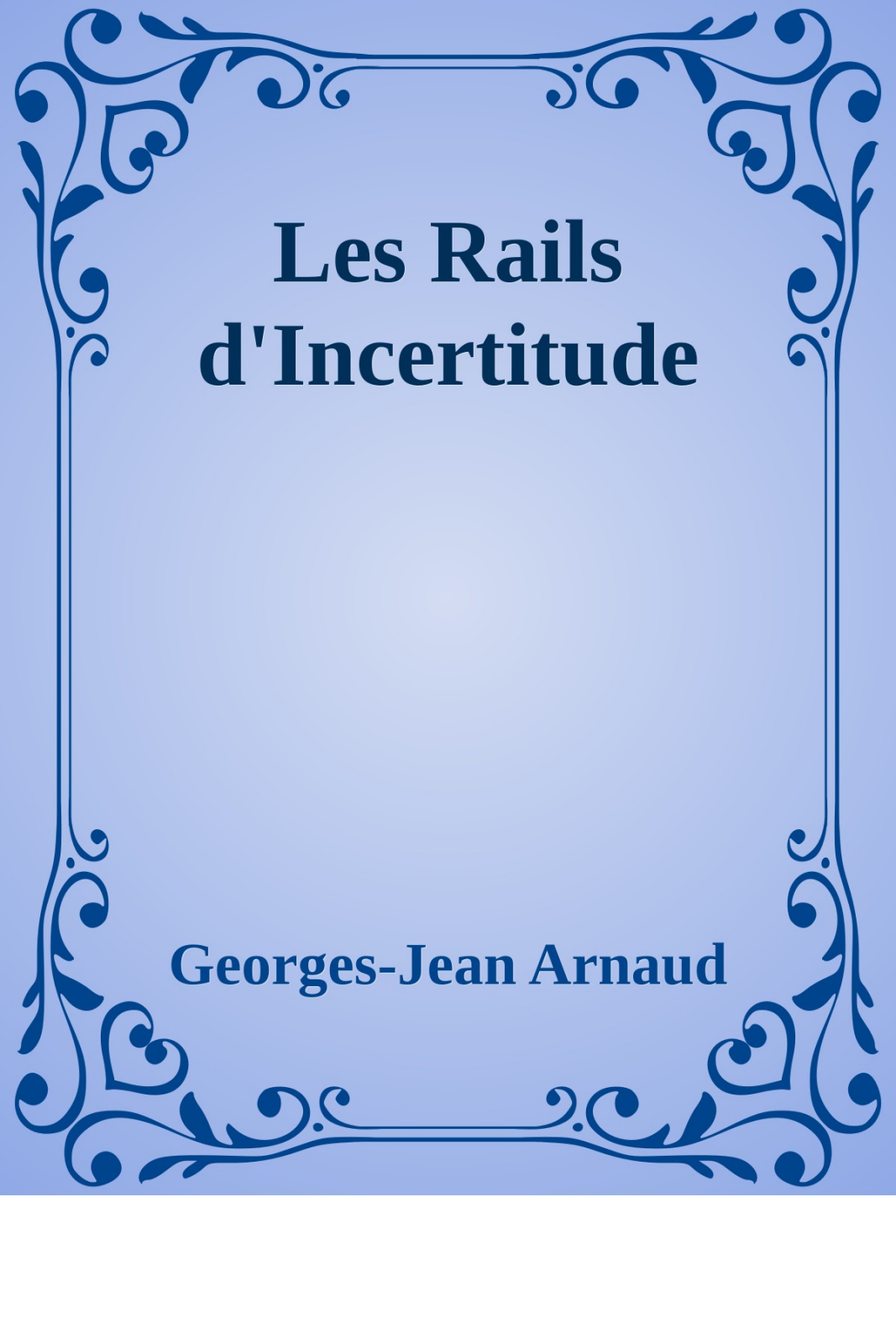




Les Rails d'Incertitude

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. Arnaud

LES RAILS D'INCERTITUDE

CHRONIQUES

I

GLACIÈRES

FLEU
VE
NOIR

L'UNIVERS DE
LA COMPAGNIE
DES GLACES

G.-J. Arnaud

**LES RAILS
D'INCERTITUDE**

CHRONIQUES

I

GLACIAIRES

LES RAILS D'INCERTITUDE

DANS LA MÊME SÉRIE

- 1 – Les Rails d'incertitude
- 2 – Les Illuminés
- 3 – Le Sang du monde
- 4 – Les Prédestinés
- 5 – Les Survivants crépusculaires

À paraître

- 6 – Sidéral-Léviathan (septembre 1999)

G.-J. ARNAUD

**LES RAILS
D'INCERTITUDE**

CHRONIQUES GLACIAIRES

I

FLEUVE NOIR

Série dirigée
par François Ducos

© 1998, Éditions Fleuve Noir
ISBN : 2-265-06835-7



Sadon

Prologue

Ce récit anonyme figurait dans les fonds secrets de la Bibliothèque d'Archives Manuelles de Karachi-Station parmi d'autres documents racontant les origines de la glaciation terrestre, vers l'an 2050 du calendrier chrétien. Cette bibliothèque constituée d'un grand nombre de wagons recelait non seulement des livres, des magazines et autres écrits mais également des objets, des ustensiles et outils racontant la survie de l'Homme après la catastrophe du XXI^e siècle, et comment celui-ci, grâce à quelques locomotives retrouvées dans les glaces, créa une nouvelle civilisation. Contraignante, dictatoriale, cette nouvelle organisation sociale eut cependant le mérite de sauver la race humaine de l'anéantissement total.

Pour des raisons politiques, religieuses et autres, les dirigeants des compagnies ferroviaires qui se partageaient la Terre exigèrent qu'un certain nombre de documents fût conservé sous le sceau du secret. Dans les soixante-deux volumes de LA COMPAGNIE DES GLACES qui relatent l'histoire de ce monde étrange, bien des faits, bien des périodes historiques capitales ne furent pas exposés au grand jour. Il devenait donc urgent de faire parler les Archives secrètes des Wagons Mémoires. Voici donc le premier récit sur l'apparition de la première ligne de chemin de fer au moment où le monde traversait une ère de sauvagerie régressive et de féodalité. D'autres seront publiés sans ordre chronologique et souvent sans relation directe avec les précédents.

CHAPITRE PREMIER

Tous les membres de la famille-tribu considéraient Sadon comme fou, bien avant qu'il ne décidât de les entraîner vers le nord alors que pour tous le salut existait quelque part dans le sud. Fou, car il était le seul à connaître autre chose que des grognements et des mimiques pour s'exprimer, parce qu'il pouvait prononcer des dizaines, peut-être des centaines de mots, parce que son sac en fourrure de chien contenait des objets aussi inutiles que des livres, au moins une demi-douzaine.

Ayant la veille tué un renne blessé après une poursuite épuisante, ils ne voulaient plus bouger de l'igloo construit par les enfants durant leur chasse. Maintenant ils avaient relativement chaud, grâce à la graisse du renne, s'éclairaient, et la viande congelée ne s'épuiserait pas avant une semaine. Dix-sept personnes occupées à découper cette viande, à racler la graisse, la peau, à casser les os pour en extraire la moelle. Le vieux, celui qui pouvait être l'un des grands-pères de la famille-tribu, s'occupait des tendons, et deux vieilles, grand-mères ou tantes, tissaient déjà les poils du renne. Le vieux connaissait encore quelques mots, pas plus de vingt. On l'appelait Jesuis parce qu'il disait toujours : je suis.

Mais il trouvait difficilement les autres mots. Sadon essayait de le faire parler, mais Jesuis s'emportait et se mettait à grogner comme les autres. Et toute la famille-tribu comprenait alors ce qu'il voulait signifier. Qu'il était le patriarche, trop âgé malheureusement pour diriger le groupe, mais que Sadon ne faisait pas tellement l'affaire avec son idée de les entraîner vers le nord. Il avait à plusieurs reprises tenté de dérober la boussole que Sadon cachait contre sa poitrine. Des femmes, les sœurs, les filles de Sadon s'étaient jetées sur lui pour aider Jesuis, mais il les avait frappées sans pitié, leur criant une telle quantité de mots qu'elles avaient préféré renoncer. Ces mots éveillaient en elles des échos plaintifs qui se transformaient très vite en douleurs intolérables, révélaient un autrefois mal défini entre paradis et enfer, une réminiscence floue de vie moins impitoyable.

Un os long de la patte du renne, brisé en longues fibres, permettait de faire réchauffer la viande au-dessus de la mèche baignant dans la graisse. Il aurait fallu une chaleur plus grande pour la griller mais cette odeur de flambé était déjà agréable.

Sadon sortit un de ses livres, le plus grand. Il était le seul à savoir que c'était un atlas. Les autres lorgnaient ces pages de papier avec envie, sachant qu'elles auraient donné de belles flammes. Il situa approximativement leur campement à deux journées de marche de son but. Il releva la tête, les regarda. Dans la température relativement supportable de l'igloo, il découvrait leurs visages enduits de graisse protectrice et de crasse. La plupart ne se lavaient jamais. L'eau était difficile à produire. Le seul récipient assez grand était d'un diamètre de deux pans de main. Une casserole sans la queue, supposait Sadon, qui avait aperçu les images de cet ustensile. Deux années auparavant, ils avaient découvert dans une crevasse profonde de cent cinquante mètres les vestiges d'une ancienne habitation. Sadon et l'une des femmes, peut-être une de ses filles, il ne savait pas exactement, avaient réussi à atteindre le fond de l'abîme. Les autres, trop effrayés par le vide, avaient refusé de les suivre. Pourtant ils auraient pu s'installer là, creuser pour dégager ce qui paraissait être une petite agglomération d'autrefois. Tout ce qu'ils avaient trouvé, c'étaient des livres, des journaux aussi cassants que des stalactites de glace. Ils en avaient dégelé un, y avaient mis le feu et peu à peu tous les autres avaient servi de combustible, à l'exception de ceux que Sadon s'était réservés. Patiemment, il en avait dégelé chaque page.

Depuis cette découverte du village enfoui, il savait que la famille-tribu refuserait toutes ses chances, ne songerait qu'à marcher vers le sud. Des générations de Sadon avaient disparu en direction du sud. La légende d'un monde meilleur avait la vie dure parmi les tribus qui erraient sur la glace. Sadon avait vu partir ses frères, puis deux de ses fils. Enfin, il ne savait pas s'ils étaient vraiment ses fils. Pendant des années, Jesuis s'était réservé toutes les femmes et les filles de la famille.

Il y avait eu ce village enfoui, mais aussi cette construction ancienne qui émergeait de la glace à quinze jours de marche de là. Un édifice humain d'autrefois, de grande hauteur, dont les trois derniers étages triomphaient de la couche de l'inlandsis. Lorsqu'il avait décidé de l'explorer, tous s'étaient jetés sur lui, l'avaient ligoté et bâillonné, emporté pendant des heures, loin de là. Ils avaient besoin de lui, de sa force, de ses connaissances et craignaient qu'il ne disparaisse dans cette chose terrifiante qui se dressait comme une menace.

Il les quitterait un jour prochain. La proximité d'un troupeau de rennes les encouragerait à rester dans cet igloo, à chasser ces animaux, même au prix d'exténuantes poursuites. Ils ne se demandaient pas comment cet animal tué pouvait être herbivore alors que d'ordinaire les rennes dévoraient des rats, des lemmings, des insectes. Ils n'avaient guère de graisse alors que cette femelle abattue en était pleine.

Justement, l'une des deux vieilles commençait de vider l'estomac avec précaution, se promettant d'en faire une sorte d'outre pour conserver l'eau dans l'igloo. Elle avait plongé sa main dans la poche, en extrayait des restes de nourriture fermentée. Avec de l'eau et ces résidus puants, elle fabriquerait une boisson alcoolisée. Sadon les examina, acquit la certitude que cette femelle se nourrissait d'algues et de lichens. Il consulta un de ses livres pour en être vraiment certain. Son sac ne quittait jamais ses épaules tant il craignait que les autres ne se jettent sur son contenu pour le brûler.

— Je sors, annonça-t-il à son grand-père Jesuis.

Ce dernier grogna une objection à cause du vent furieux qui soufflait, mais Sadon passa outre. Lorsqu'il était enfant, son grand-père parlait encore couramment, mais avec les générations nouvelles il avait rapidement perdu l'usage des mots. Dans ce froid intense – même dans l'igloo, il faisait moins cinq à moins dix –, prononcer un seul mot coûtait en évaporation d'haleine chaude un certain nombre de calories, alors qu'un grognement à bouche fermée les économisait. Un jour, un des fils de Jesuis avait découvert cette perte d'énergie et forcé toute la famille-tribu à réduire ses paroles. Cela dans une intention tout à fait louable dont les conséquences s'avéraient désastreuses. La restriction de l'usage de la parole faisant régresser la pensée, Sadon n'avait plus en face de lui que des êtres instinctifs, incapables d'une réflexion abstraite.

Le blizzard le surprit par sa violence. Elle était telle qu'il rabotait l'inlandsis, la moindre crête, et projetait à une vitesse folle des grelons dangereux. Sadon préféra retourner dans l'igloo. Mais durant toute la nuit il se réveilla souvent en se demandant où ce troupeau de rennes pouvait bien trouver les algues et le lichen dont il se nourrissait. Partout n'existaient que des troupeaux de rennes abâtardis qui chassaient les petits animaux, les rongeurs, et même les chiens sauvages, à l'exception des loups.

Repue, la famille-tribu dormait profondément lorsqu'il sortit avant le lever du jour. Il n'y avait plus que quelques heures de jour depuis des générations, une lueur morose qui delayait la nuit et persistait toute la journée. On ne pouvait plus parler d'un orient créateur de la lumière, car même si le jour commençait toujours à l'est il fallait beaucoup d'attention pour en situer l'origine précise. Sadon savait qu'autrefois brillait le soleil, qu'il réchauffait la plus grande partie de la terre et qu'en certaines saisons le jour persistait plus longtemps que la nuit, que vers les pôles il pouvait même durer une journée entière.

Le blizzard s'était calmé mais reprendrait certainement le soir. Rares étaient les périodes de calme. Il avait laminé la glace au point

d'effacer les traces des rennes. Ces derniers possédaient des sabots très durs et coupants comme des lames aiguisées. Il fallait même se méfier quand l'un de ces animaux faisait front et essayait de tuer avec ses pattes avant, se dressant sur celles de l'arrière pour combattre.

Deux jours durant, Sadon marcha vers l'est, là où le troupeau se trouvait l'avant-veille, et l'aperçut dans le lointain à plus d'une heure de marche. Tout d'abord, il pensa que les rennes avaient dormi là-bas et qu'ils se levaient les uns après les autres pour se mettre en route. Mais une autre hypothèse lui vint à l'esprit. Il se mit à courir, cherchant les congères pour se cacher. Le vent léger soufflait vers lui et son odeur n'alerterait pas la harde. Celle-ci s'éloignait vers le sud mais sans grande hâte. Il n'y avait plus de doute : les bêtes repues se promenaient tranquillement avant de retourner vers l'endroit qu'elles avaient quitté. Sadon se rapprochait d'une colline de glace. Il se mit à sentir des relents d'urine et de bouse. Chose curieuse, car à moins de passer sur des déjections fraîches, le vent n'aurait jamais dû apporter ces effluves ; tout gelait en effet très vite et les odeurs disparaissaient sur-le-champ. Malgré leur saleté répugnante, les membres de la famille-tribu n'empestaient jamais, à moins que la température de l'igloo ne remontât au-dessus du zéro.

Sadon aperçut la grande tache noire, à flanc de colline, sur un fond blafard. Certes, l'œil exercé des habitants de cette région distinguait les gris crème des gris verdâtres, mais le noir était une couleur très rare. Seul le feu en laissait des traînées sur les plafonds des igloos.

— Une caverne, dit-il à voix haute.

Il pensait toujours à voix haute, protégeant son haleine dans la fourrure de son vêtement mais ne pouvant se contenter de grognements bestiaux. Une caverne, à l'ouverture en triangle, qui devait mesurer trois mètres de haut. Il en sortait une vapeur blanchâtre qui, lorsque Sadon s'en approcha, poussa vers lui une odeur puissante, animale, chaude. C'était ça le plus extraordinaire. Et cette vapeur brutalement refroidie et immédiatement transformée en neige.

Cette bouche de caverne soufflait comme une gueule avide et, en dépit de toute la science apprise de son père et acquise dans ses livres, Sadon frissonnait de terreur. Il ne pouvait ni avancer ni s'enfuir, subjugué par cette chaleur venue des entrailles de la terre.

II

La poursuite du renne blessé les avait entraînés dans une autre direction et ils n'avaient pas aperçu l'entrée de la caverne, mais l'auraient-ils vue que nul dans la famille-tribu ne s'y serait risqué. Sadon s'immobilisa à distance, effrayé par cette vapeur qui ne pouvait affronter les basses températures extérieures sans se transformer en neige. Cette haleine venue de l'intérieur de cette colline de glace le remplissait d'épouvante. Il avait lu beaucoup d'ouvrages, prenait le temps de réfléchir, n'avait pas les mêmes superstitions que les autres habitants de l'inlandsis, mais les mystères de la nature l'effrayaient tant qu'il n'en avait pas percé les secrets.

« Les rennes osent affronter cette neige, cette vapeur, pénètrent dans les entrailles de cette masse de glace et en ressortent tout aussi tranquillement. Pourquoi moi, Sadon, hésiterais-je encore ? »

Il regarda derrière lui, espérant apercevoir l'un des siens parti à sa recherche, mais tant qu'ils auraient cette nourriture grasse, ils n'y songeraient même pas. Au bout de huit jours, enfin affamés, ils commenceraient à le chercher.

La danse des flocons l'absorba et pendant une minute il erra à l'aveuglette et faillit revenir sur ses pas lorsqu'il aperçut les traces des sabots dans la glace et la neige fraîche. De profondes entailles significatives. La neige cessa, mais la vapeur noya Sadon comme un brouillard. Un brouillard qui transportait des odeurs inconnues, agréables pour la plupart, en dehors de celles d'urine et de bouse. Il finit par y voir un peu mieux et distingua les différentes traces. Le sol descendait, toujours de glace, mais les parois, elles, étaient constituées d'une matière différente, plus sombre, brune avec des reflets noirs et ocre.

La température croissait, oppressante, sans que la vapeur cessât d'encombrer le large conduit. Un bruit effraya Sadon qui s'immobilisa. Le même, mais en mille fois plus fort, que celui de la glace fondant et s'égouttant dans un igloo trop chauffé.

La vapeur prenait sa source au même endroit que le bruit qui devenait vacarme. Entraînée par un courant d'air, comme aspirée par l'ouverture extérieure, la vapeur formait une épaisse écharpe dont il put se dégager. Malgré la faiblesse de la lumière, il découvrit une cataracte qui tombait du plafond de la caverne dans un lac dont il

n'apercevait pas grand-chose mais au bord duquel poussaient de grosses touffes de lichens, tandis que des remous irréguliers déposaient sur la rive des paquets d'algues noires. La nourriture des rennes. Celle que la grand-mère avait extraite de l'estomac de l'animal abattu.

Pour la deuxième fois de sa vie, Sadon se mit à transpirer si abondamment qu'en grande hâte il dut retirer ses vêtements, certain que son sang allait se mettre à bouillir tant il faisait chaud le long du lac. Non sans peine, il retira sa peau de loup, puis la seconde, très abîmée, qu'il portait en dessous. La sueur ruisselait en larges traînées dans sa crasse et la graisse dont il s'enduisait régulièrement. Finalement, il se retrouva nu et tout épouvanté de l'être. Il gardait à la main son coutelas à lame large et un épieu durci au feu pour la chasse. La matière lui en était inconnue. Il l'avait acheté à une autre famille-tribu en échange de viande surgelée.

Il approcha de l'eau noire, se baissa et avança la main lentement, sentit une tiédeur bienfaisante. Il enfonça le bout de ses doigts, puis la main. Il y eut un éclair, et une ombre nageant entre deux eaux s'enfuit. Cette apparition le retint de plonger tout son corps dans le lac. Il fit un paquet de ses vêtements, les fourra dans son sac avec ses précieux livres mais ne put continuer l'exploration des lieux. Il se demanda si un homme pouvait se nourrir de lichens et d'algues car il n'apercevait aucune autre nourriture. Fallait-il guetter le retour des rennes et en abattre un ? La harde n'en deviendrait-elle pas méfiante au point de quitter à jamais cet endroit ? Des quantités fantastiques de nourriture disparaîtraient à jamais.

Le courage lui manquait de s'enfoncer plus loin le long du lac qui paraissait ne pas en finir. Au-dehors, en milieu de journée, la lumière était meilleure, et les siens devaient se lamenter tout en se gavant et se racontant des histoires effrayantes de forces inconnues ayant enlevé leur guide. Il ne pouvait rester là, sans nourriture, avec la crainte que le troupeau ne revînt et ne flairât son odeur, ce qui lui ferait rebrousser chemin à jamais. Sadon savait compter, mais jamais il n'avait eu la possibilité de dépasser les chiffres au-delà de quelques dizaines. Il avait déjà aperçu une troupe de trente loups et, une autre fois, une harde de cinquante rennes, mais celle de la caverne était immense.

« Deux cents, ânonna-t-il... Oui, on dit deux cents, trois cents... »

La famille-tribu pouvait s'installer à proximité et, à condition d'être raisonnable et de se contenter d'une bête ou deux par semaine, elle vivrait pour toujours dans cette zone. Il serait inutile d'aller plus au nord, vers ce point précis qu'il avait relevé sur l'atlas et qui se

nommait Rennes. Il en rêvait depuis si longtemps. Dans les familles-tribus, cet animal était désigné par un cri guttural qui aurait pu en quelque sorte s'écrire *grook* mais nul ne prononçait le mot de *renne*. Lui-même l'ignorait jusqu'au jour où il avait découvert cette image sur le cadavre d'un chasseur inconnu. Une image et non un dessin comme certaines tribus en traçaient sur les parois glacées avec du noir de lampe à graisse, du bout de leurs doigts. En dessous, il avait pu lire aisément : *le renne est l'animal par excellence des Lapons*.

Négligeant *excellence* et *Lapons* il en avait conclu que c'était le nom véritable de la bête, jadis, quand on parlait encore au lieu de s'exprimer par grognements.

Longtemps il avait conservé cette image qu'on avait dû lui voler bien avant qu'il ne trouvât l'atlas et cet endroit fantastique qui s'appelait également Rennes. Là-bas devaient exister des centaines et des centaines de ces animaux.

« Comment dit-on quand on parvient au chiffre neuf cents ? Je l'ai su. Mon grand-père a dû me l'apprendre avant de cesser de parler. Un jour, je m'en souviendrai. »

Il décida de retourner vers les siens mais de cacher sa découverte. Il s'habillerait plus loin, dès que le froid se ferait sentir. C'est alors qu'il les entendit. Les sentit. Les rennes revenaient. Peut-être ne se rendaient-ils dans cet endroit étrange, plongé dans une demi-obscurité, que pour se reposer et surtout se nourrir, mais dans la journée ils préféreraient courir sur l'inlandsis, s'enivrer d'air glacé et de grands horizons.

Les rennes décidaient pour lui et c'était ainsi dans ce monde. Son père lui avait raconté, et il l'avait lu dans des livres, que dans un passé lointain l'homme disposait d'une certaine liberté de choix. Du moins la nature n'imposait pas les siens. Et un troupeau de rennes n'était pas, à cette époque, un signe du destin.

Sadon s'éloigna rapidement, ne s'arrêta que lorsque l'obscurité fut telle qu'il n'aurait pour rien au monde affronté l'inconnu, dans le noir. Il enfila son pantalon, regrettant de n'avoir pas de vêtement plus léger.

Accroupi pour méditer sur son sort, il se rendit compte que ses pieds n'étaient plus posés sur de la glace mais sur une matière faite de multiples grains crissant à chacun de ses mouvements. La glace n'existait plus à cet endroit tant l'eau était chaude. Il en but avec sa main, n'y prit aucun plaisir car elle ne contentait pas la soif.

Sur sa gauche, l'eau clapotait beaucoup plus fort que devant lui et

il essaya de comprendre pourquoi. Il finit par avancer, toujours accroupi, se dandinant en silence. Quelque chose s'ébattait à moins de deux mètres, peut-être un rat venu laper l'eau, mais une certaine frénésie agitant cet être inconnu et Sadon se tint prêt, brandissant ses deux armes.

Il existait des incantations contre les mystères menaçants, mais à cause des rennes tout proches Sadon n'osa les réciter, d'autant qu'il fallait les hurler avec le maximum de force dans la voix pour prouver qu'on n'avait nulle crainte.

— Qui es-tu, toi ? chuchota-t-il. Tu me veux du mal ?

D'un coup, les ébats cessèrent et Sadon fut très fier d'avoir impressionné son ennemi potentiel. Mais très vite, les bruits d'eau reprirent et il se mit en colère. Prenant son épieu par son extrémité, il le planta devant lui, non dans une ombre, mais dans la source de ces ébats. La pointe durcie au feu s'enfonça dans un corps vivant qui poussa un étrange cri, comme celui des corbeaux charognards. L'épieu fut agité de mouvements violents qui peu à peu s'atténuèrent. Une dernière fois, il vibra, et ce fut tout.

Lorsqu'il osa le ramener avec d'innombrables précautions, Sadon estima qu'il avait harponné un gibier de moyenne importance, de la grosseur d'un rat bien nourri. Mais qui n'avait ni l'odeur musquée du rat, ni celle d'un autre animal connu.

Lorsque la bête fut toute proche, il tint fermement son épieu, tout en avançant son coutelas, sur le manche duquel se crispait sa main gauche. La lame toucha la proie, mais celle-ci était bien morte. C'était un animal sans fourrure, chose surprenante dans la mémoire de Sadon. Et puis cette légère odeur proche de celle des algues ? Un souvenir lointain se fraya un passage dans ses incertitudes. Une tribu leur avait échangé un jour une drôle de viande surgelée contre la leur, prélevée sur un renne.

— Poisson, articula-t-il non sans mal.

Mais son coutelas contournait un étrange corps qui n'était pas celui d'un poisson. Ce ne fut que le lendemain que Sadon apprit qu'il avait tué de son épieu une de ces énormes grenouilles qui proliféraient dans ce lac souterrain. Il était fort tard ce jour-là lorsqu'il en découpa une cuisse qu'il dévora toute crue. La chair en était tendre, avec juste un léger goût de poisson. Il finit par dévorer également l'autre cuisse.

Il se rhabillait pour dormir là lorsqu'une lumière jaillit dans le lointain. Il n'avait jamais vu quelque chose d'aussi brillant de toute sa vie.

III

Sur sa droite mais assez loin, l'immense troupeau de rennes ruminait son repas du soir dans une horrible puanteur de lichens et d'algues fermentés. Ces centaines d'animaux, exhalant par la bouche et le derrière une grande quantité de gaz, rendaient l'atmosphère irrespirable et Sadon dut se remettre à marcher pour s'éloigner au plus vite, de crainte de suffoquer. Parfois, dans certains igloos trop petits, des enfants avaient été retrouvés morts, surtout ceux qui dormaient directement sur le sol et non sur les banquettes de glace que les adultes élevaient au moment de la construction.

Il restait les yeux fixés sur cette vive lumière, de l'autre côté du lac, fasciné par sa puissance. Même le feu des livres trouvés par la famille-tribu n'avait jamais produit une telle clarté.

Lorsqu'il commença de respirer un air plus frais, il s'immobilisa. Il croyait apercevoir des ombres passant et repassant devant la grande lumière. Il s'assit, les mains sur les cuisses, et attendit il ne savait trop quoi, sachant qu'il ne pourrait trouver le sommeil.

D'un seul coup éclata un vacarme tel qu'il se dressa d'un bond et chercha où se cacher. Grelottant de terreur, il s'allongea sur le sol, roula sur lui-même et finit par disparaître dans un trou. Il s'y terra, bouchant ses oreilles avec ses mains. Dans un silence relatif, il surmonta sa peur et, en réfléchissant, se dit que le vacarme paraissait produit par des animaux semblables à celui qu'il avait transpercé de son épieu. Un cri proche de celui des corbeaux qui survolaient l'inlandsis à la recherche de charognes. Leur vol circulaire attirait d'ailleurs l'attention des tribus qui se précipitaient alors dans l'espoir de disputer l'animal mort à ces oiseaux dangereux. Pourquoi ces animaux hurlaient-ils de la sorte, là-bas, où ce feu magnifique et inquiétant continuait de brûler ?

Il osa redresser la tête et la stupeur le frappa à nouveau. Le feu se déplaçait en même temps qu'un grondement sourd lui parvenait. Il pensa que la voûte de la caverne s'effondrait. Beaucoup de tribus, trop épuisées pour se construire un igloo, s'étaient laissé surprendre dans des cavernes de glace. La chaleur dégagée par tous ces corps endormis provoquait des éboulements.

Il leva les yeux vers l'obscurité mais le grondement ne provenait pas du haut. Là-bas la lumière diminuait, ainsi que le grondement, et

puis elle disparut. Tout ce qu'il entendit, ce furent les plaintes des petits rennes cherchant la mamelle maternelle. Voulant oublier ce brasier étrange et ce grondement, il se plut à rêver de lait de renne. À plusieurs reprises, la famille-tribu ayant capturé une femelle allaitant, ils s'étaient succédé pour téter directement au pis ce bon lait nourrissant. De même, les hommes de la famille-tribu suçaient le lait des femmes qui venaient de perdre un nourrisson.

Un filet de jour parvint jusqu'à son trou et suffit à le sortir de son sommeil. Il avait très chaud et dut à nouveau se déshabiller. Avec prudence, il regarda autour de lui, ne découvrit rien d'alarmant. Il s'agenouilla pour regarder vers le lac qui prenait une couleur d'un vert très sombre. Sur la droite, les rennes commençaient à brouter les lichens et les algues.

Pour boire, car il était très assoiffé, il s'approcha de l'eau et découvrit les restes de l'animal éperonné dans la nuit. Il l'avait amputé des deux pattes arrière mais l'animal lui apparut plus gros qu'un rat, plutôt comme un lièvre arctique, cet animal rapide qu'on ne parvenait jamais à capturer. Un de ses oncles, mort depuis, avait un jour réussi cet exploit et était considéré comme un fameux chasseur.

L'animal inconnu tressauta soudain et Sadon bondit en arrière, croyant qu'il vivait encore. Il avait des yeux globuleux et une bouche énorme par laquelle sortit un autre animal gros comme sa main, qui marchait sur le côté. Il se dirigea vers le lac et s'y enfonça. Un autre le suivit, sortant également de la bouche de sa victime dont le ventre, jusque-là gonflé, s'affaissa totalement lorsqu'un troisième apparut à son tour.

Ces trois animaux étaient presque blancs, et même phosphorescents, lui sembla-t-il. Il se demanda s'il pouvait récupérer un peu de viande sur la carcasse abandonnée, mais apparemment les cuisses en étaient les meilleurs morceaux, les pattes avant restant atrophiées.

Dans un bruit de cavalcade, le troupeau de rennes quittait son repaire pour aller galoper dans les étendues de glace. Il était surprenant qu'aucune famille-tribu n'eût découvert son existence et ne se fût installée définitivement dans les parages. Mais il était vrai que la vue de ces centaines d'animaux surgissant d'une montagne de glace pouvait épouvanter la plupart des errants, même affamés de viande fraîche.

Il allait retourner vers les siens, ne pouvant poursuivre l'exploration de ce monde souterrain dans l'obscurité. Jamais il ne disposerait d'un approvisionnement suffisant de graisse pour alimenter une lampe.

En se dirigeant vers la sortie si lointaine qu'il n'apercevait qu'un point lumineux, il commença à découvrir des ossements de rennes. Ce gaspillage d'une matière aussi précieuse que les os le scandalisa, mais leur abondance dans cet endroit secret le remplit de grands espoirs pour l'avenir. Il saisit un os très long qui pouvait fournir une arme puissante, une omoplate qui, bien aiguisée, permettrait de tailler la glace pour la fabrication des igloos.

Ces ossements avaient été si soigneusement nettoyés qu'il ne restait aucun tendon, la partie la plus intéressante d'un animal. Avec les tendons, on pouvait fabriquer des ceintures, des cordages, des fils de couture et il n'en découvrait aucun. Les corbeaux les dédaignaient ainsi que les chiens sauvages et les loups. Les rats les rongeaient. Y avait-il des rats dans la caverne ? Les rennes les redoutaient et savaient les tuer avec leurs sabots effilés comme des lames. Les rats ne se seraient pas risqués dans un endroit où séjournait des centaines de rennes.

Les odeurs de charogne lui étaient presque inconnues. Même dans un igloo surchauffé la viande ne parvenait pas à pourrir. Mais il lui était arrivé d'en respirer les relents désagréables lorsque, dans la graisse dont il enduisait son corps, subsistaient quelques fibres musculaires. Il découvrit un renne très vieux qui s'en était allé mourir dans un recoin. Le jour trop chiche ne lui permettait pas de distinguer vraiment sa dépouille, mais il surprit à nouveau des soubresauts à l'intérieur du cadavre. Fou furieux de voir ces animaux qui marchaient de côté s'emparer de cette masse de viande, il alla chercher le plus long fémur qu'il trouva et commença à taper sur le ventre distendu avec une haine folle, hurlant des imprécations.

Les crabes, – on lui apprit ce mot un peu plus tard – s'échappèrent en masse de l'animal dont ils avaient rongé et élargi l'anus. Ces animaux-là préféraient les parties molles, intestins, viscères, aux morceaux de viande musculeux. Toujours frappant, Sadon les força à abandonner leur proie, les écrasa ensuite jusqu'à ce que les rescapés se fussent réfugiés dans l'eau.

Il ouvrit ensuite le renne, mais sa fureur ne fit qu'augmenter lorsqu'il découvrit que ces animaux à la démarche stupide avaient rongé le foie, le meilleur morceau de l'animal. Il dut travailler dur pour découper un morceau de filet après avoir saccagé une partie de la fourrure beige, mais la peau n'était guère utilisable, étant donné l'âge de la bête. Il essaya d'allumer du feu en ramassant des lichens desséchés et en frottant deux os ensemble, mais il renonça. Il lui aurait fallu un tendon pour l'enrouler autour de l'os qui devait tourner sans cesse pour obtenir une combustion. Avec des os très secs, le résultat était rapide et ici ils ne manquaient pas, mais il n'y avait pas de

tendon. Il dévora son filet cru, le trouvant assez fade. Un jour, une tribu de la banquise leur avait échangé une vessie de poisson remplie de sel contre des lanières de viande et des peaux de rats. Jamais la nourriture ne lui avait paru aussi délicieuse, mais la vessie de sel, véritable gourmandise pour tous, avait vite été épuisée.

Tout en mangeant, il se demanda s'il désirait vraiment aller chercher sa famille-tribu pour la conduire dans ce paradis de nourritures diverses et de chaleur. Que regretterait-il dans le cas contraire ? Les filles qu'il pouvait choisir à son gré ? La promiscuité de l'igloo ?

Dans le fond de la caverne, un monstre gronda. Aussitôt il pensa à un de ces ours blancs hauts comme deux hommes, à la férocité légendaire. Il lui fallait fuir ou se cacher.

IV

S'étant glissé dans un entassement de squelettes, il décida de n'utiliser – en cas de besoin – que son épieu, tenu fermement à deux mains. Jamais personne n'avait affronté seul un ours blanc, et souvent les familles-tribus s'unissaient en pareille occasion. Le meilleur procédé de chasse restait le harcèlement continu, parfois durant plusieurs jours. Le pire, c'étaient les griffes énormes et les crocs, mais l'ours, gaucher, ne pouvait réellement se servir de sa patte droite. De plus, dans sa gueule, au-delà des dents les plus dangereuses, existait un creux dans lequel on essayait de fourrer une brassée d'os courts ligaturés ensemble pour empêcher les mâchoires impressionnantes de se refermer.

Quel animal pouvait bien gronder sans arrêt sans marquer une interruption ? se demandait Sadon, prêt à mourir. Il n'osait même pas regarder vers le fond de l'immense caverne, de crainte d'être paralysé de terreur. Mais soudain une lumière très vive éclaboussa tout, si puissante qu'il ferma les yeux. Depuis des générations, les hommes ne connaissaient qu'un jour crépusculaire ne durant jamais plus de six à huit heures. Sadon lâcha son épieu pour protéger ses paupières. Le grondement devenait hurlement, un hurlement accompagné des spasmes d'une respiration oppressée.

Malgré l'éblouissement, il écarta deux doigts de sa main et ce qu'il vit dépassait son entendement. Il n'y avait pas d'ours blanc, mais bien pire. Un énorme animal noir qui hurlait et crachait des jets de vapeur, qui écrasait les ossements sur son passage. Des esquilles fusaient dans tous les sens et lorsqu'il referma ses yeux, Sadon sut que l'être en question n'avait pas de pattes.

Soudain, dans une sorte de soupir qui ressemblait à une détonation, le grondement s'apaisa, mais les jets de vapeur persistèrent.

— Il n'y a jamais eu autant d'ossements, cria une voix d'homme dans la langue que pratiquait Sadon.

Ce dernier crut d'abord qu'il venait lui-même de parler à haute voix, de façon imprudente. Puis il sut que jamais il ne se serait exprimé ainsi. Que voulait dire « autant », par exemple ?

— Et ils sont bien secs. Es brûleront bien dans le foyer. Bella, reste

dans la cabine, les autres m'aideront. Réduis le projecteur, il mange trop d'énergie.

L'éblouissement décrut, s'estompa mais resta cependant assez fort pour gêner Sadon. Même à travers ses doigts imperceptiblement écartés, il recevait cette lumière comme des fléchettes irritant ses yeux.

— Nous allons remplir le tender et nous pourrons revenir plusieurs fois. Une épidémie a dû décimer les rennes.

— Faites vite avant que le troupeau ne revienne.

Ce que distinguait Sadon, c'était un vieil homme à peu près nu. Il portait un curieux pantalon qui lui descendait aux genoux, fait d'une matière légère et inconnue. Ses cheveux et sa barbe étaient d'une blancheur incroyable. Sans traces de nourriture, de graisse ou de suie. De même, la poitrine de l'inconnu luisait de propreté. Plus loin, un jeune garçon commençait à soulever des ossements de rennes pour les jeter sur le monstre noir qui écumait, certainement de rage, d'être ainsi immobilisé. Sadon distinguait les yeux, tout en haut d'un mufler très allongé comme le groin d'un de ces porcs sauvages qui vivaient en troupeaux plus au sud. Mais l'œil le plus inquiétant se trouvait beaucoup plus bas et c'était lui qui flamboyait avec une telle puissance.

— Slava, essaie de ranger les os, qu'ils ne forment pas un tas inextricable.

Les mêmes sonorités que sa langue à lui, mais difficiles à comprendre. Seul le mot « os » lui était familier. Il n'osait pas bouger dans sa cachette mais craignait que ces inconnus ne le découvrirent car il était au sein du plus beau monticule de squelettes.

Slava était une femme, à l'arrière de l'animal, dans une sorte de creux où elle disparaissait presque entièrement. Il n'apercevait que sa tignasse rousse très épaisse. Là-haut, une vieille femme apparut. Elle était presque nue, avec juste un vêtement sur sa poitrine et son ventre, laissant ses jambes musclées à découvert.

— La pression baisse, Rogger, cria-t-elle.

— Trop de fuites non colmatées, répondit le vieil homme. Je vais te passer quelques brassées d'os. Flyn, aide-moi.

Le jeune garçon apporta des os longs liés ensemble par autre chose qu'un tendon de renne. Flyn ne portait qu'un très court vêtement, qui cachait seulement son sexe mais laissait ses fesses nues. Sadon, malgré la terreur qui le transformait en animal ruisselant de transpiration, se trouvait gêné par tant de nudités. Dans les igloos, on ne se dévêtait

que très rarement. Parfois pour s'épouiller, mais avec discrétion. Certaines familles-tribus, au contraire, une fois dans la chaleur relative des abris de glaces, se dévêtaient totalement.

La vieille femme prenait les brassées d'ossements et les emportait dans la cabine. Sadon comprit qu'elle nourrissait le monstre de la sorte. Que cet animal fût capable de se nourrir d'os desséchés projetait Sadon dans le monde des légendes et des histoires qu'on racontait le soir dans les igloos, des histoires qui terrorisaient pour la nuit.

Mais cet horrible animal capable de mâcher des os se laissait domestiquer, apprivoiser par un vieux, une vieille et deux jeunes pas encore adultes.

— Ça ira comme ça, dit Bella, remplissez vite le tender. Nous allons laisser de la fumée et des odeurs qui pourraient bien effrayer les rennes. Il faut que le courant d'air balaie tout avant leur retour.

La vieille femme descendit du dos du monstre pour les aider. L'animal aurait pu en profiter pour s'enfuir mais il n'en faisait rien, soufflant des jets de vapeur, grondant doucement. Il vibrait cependant de colère retenue. Sa peau ou sa carapace était constituée de plaques noires qui s'entrechoquaient avec un bruit agaçant les dents. Un peu de fumée noire s'échappait de son nez qui, telle une trompe d'éléphant de mer, se dressait vers le ciel.

Petit à petit, les ossements de rennes s'empilaient sous les pieds de la jeune fille qui commençait d'apparaître. Sadon pouvait distinguer son visage, très clair, très propre lui aussi. Comment ces humains-là pouvaient-ils garder un teint aussi clair ? Il pensa aux crabes blancs qui vivaient dans la pénombre du lac. Est-ce que ces gens-là ne quittaient jamais la grande caverne ?

Et puis Sadon cessa de s'intéresser aux trois autres, car la très jeune fille apparaissait presque jusqu'à la taille et jamais il n'avait vu des seins aussi parfaits que ceux qu'elle exhibait, sans même y prendre garde. Sa terreur se diluait dans la fièvre d'une érection puissante. Depuis longtemps, il ne maîtrisait plus ses désirs et sa qualité de chef de la famille-tribu lui donnait tous les droits sur les femmes, vieilles ou jeunes, sœurs, filles, à l'exception des grand-mères. Non qu'il les respectât, mais il les trouvait trop âgées, trop rances et fanées.

Maintenant la fille piétinait allégrement son entassement d'os, sautait si haut qu'il croyait surprendre l'éclair doré de son sexe. Elle pesait sur les os pour les forcer à se loger, s'encastrent dans les vides. L'arrondi d'une fesse faillit tirer Sadon hors de sa cachette. Il avait quelquefois connu de telles pulsions qui le jetaient à l'aveuglette sur les femmes de la famille. Il devenait violent, exigeant, capable de passer de l'une à l'autre. En même temps, il était empli d'une hargne

mal expliquée qui le faisait frapper sans retenue. Une fois calmé il se demandait si tant de fureur amoureuse ne s'alimentait pas de regret. Le regret d'une autre vie, d'un autrefois où les hommes vivaient peut-être moins sauvagement.

Cette fois, la fille apparut nue. Sadon comprit que d'ordinaire elle portait un vêtement pour cacher sa féminité mais que celui-ci s'était dénoué durant son travail. Elle était magnifique, avec des cheveux qui croulaient jusqu'à ses reins.

Il la fixait avec une telle intensité qu'elle regarda soudain dans sa direction. Et pour la première fois, il eut honte de son état d'excitation et porta la main à son ventre pour le cacher.

— Rogger, il y a quelque chose de caché dans ce tas de squelettes, derrière toi. J'ai l'impression que c'est un animal, un très gros animal, peut-être dangereux.

Rogger se retourna et Flynn arriva aussi. Bella, depuis la cabine, brandissait une sorte d'os de couleur sombre, long et plat d'un côté.

— Tu veux le fusil, Rogger ?

V

Sadon avait eu du mal à s'extraire de ces squelettes de rennes entrelacés tout en tenant ses vêtements contre lui pour cacher sa nudité.

— C'est un Chasseur, cria Bella depuis le dos de l'animal, méfiez-vous !

Rogger désigna ses fourrures :

— Habille-toi.

— J'ai chaud, dit Sadon en détachant chaque syllabe.

— Il sait parler ! s'exclama la jeune fille. Les Chasseurs ne s'expriment d'habitude que par gestes et grognements.

— Vous parlez notre langue ? fit Rogger avec moins de dureté.

Lorsqu'il lisait certains livres, Sadon n'avait jamais compris pourquoi les gens s'y exprimaient quelquefois comme s'ils avaient plusieurs personnes en face d'eux et non une seule. Rogger, en deux phrases, avait usé de ces deux formes.

— Je parle peu. Mon père parlait. Il avait des livres. Moi aussi, ajouta-t-il en tapotant son sac en peau de chien sauvage.

Là-haut, Bella tenait toujours son étrange os long pointé vers lui. Elle avait parlé de « fusil » et Sadon se souvenait avoir vu l'image d'un de ces objets, se doutant vaguement que c'était une arme.

Longuement, cherchant ses mots, il raconta ce qu'il faisait là, et quand Rogger lui demanda où était sa tribu il affirma l'avoir quittée. Disant cela il regardait en direction de Slava, la jeune fille rousse qu'il était bien décidé à ne plus quitter. Il pressentait aussi l'avantage de se présenter comme isolé d'un groupe de Chasseurs.

— Il faut partir, sinon les rennes retrouveront nos odeurs et risquent d'émigrer, cria la vieille femme.

On lui fit signe de se diriger vers le monstre qui grondait et fumait, mais Sadon secoua la tête. Il n'avait pas prévu cette épreuve.

— C'est une locomotive. Une machine à vapeur. Une relique qui servait de pièce d'exposition dans un ancien tunnel du chemin de fer transformé en musée.

Le mot « locomotive » faillit provoquer en lui une réminiscence, mais ce fut si fugace qu'il ne sut de quoi il s'agissait.

— Une machine, répéta Rogger. Il faut venir.

La jeune fille sauta sur le sol, ayant remis son vêtement d'une matière presque transparente qui recouvrait le haut de son corps. Elle le regardait d'une curieuse façon, avec intérêt mais aussi appréhension. Il ignorait qu'elle avait d'abord aperçu son sexe dressé à travers les ossements et en avait éprouvé de la crainte.

— Il faut monter à bord, murmura-t-elle.

Elle recula vers la machine, entreprit d'escalader la petite échelle tournée vers lui. Il s'approcha mais lorsque sa main osa se poser sur le premier barreau, il la retira vivement.

— C'est un peu chaud, car la chaudière est mal calorifugée. Toute la machine est ainsi très chaude, et parfois on peut se brûler.

Il leva la tête pour regarder les jambes et les fesses de Slava sous sa robe courte, mais déjà elle passait dans la cabine. Rogger le poussa d'une main ferme et il dut terminer l'escalade. Il aperçut un gros œil rouge du monstre. Combien en possédait-il donc ? Quel monde terrifiant, mais où le froid n'existait plus ! Son corps faisait à chaque instant de nouvelles conquêtes. Il en découvrait la souplesse, la force, alors qu'alourdi dans les fourrures raides, engourdi par les froids extrêmes, il n'était qu'un bloc de muscles inutiles. Courir sur la glace ainsi engoncé devenait une épreuve terrible qu'aucun chasseur ne pouvait renouveler tous les jours.

— C'est le feu du foyer qui apparaît à travers une vitre.

On l'isola dans le recoin de la cabine d'où il put suivre l'agitation de ces quatre personnes. Lorsque la porte du foyer bascula et qu'une énorme langue de feu en jaillit, il fut certain que le monstrueux animal essayait de le happer et il se recroquevilla sur lui-même. Le rire moqueur de Slava le rendit furieux.

La Bête – enfin, la Locomotive – partait dans l'autre direction, reculait.

— Il a fallu, faute de rails, installer une direction, criait Rogger à son intention. Nous utilisons des blocages tantôt d'un côté, tantôt de l'autre pour la faire pivoter. Vous allez voir quand nous serons dégagés de tous ces squelettes.

— Locomotive, répéta Sadon.

Les autres mots ne représentaient rien pour lui. Rogger fouillait dans un tiroir métallique, en sortait un gros livre, un manuel d'instructions concernant la locomotive, son fonctionnement, son

entretien.

— Il s'agit d'une Corpet de 17 tonnes roulant sur voie étroite. À l'époque, une petite machine pour les lignes secondaires et même campagnardes. Mais c'est une brave machine rustique, increvable.

Il lui tendit le manuel et Sadon se souvint d'avoir déjà vu de telles images. Il répéta le mot « locomotive » à voix basse, releva la tête car la machine se mettait à vibrer fortement. Bella se cramponnait sur un manche très long comme pour mater la bête. Celle-ci se cabrait, semblait vouloir ruer mais pivotait sur elle-même.

— Il vaudrait mieux utiliser des rails, lui disait Rogger, mais nous ne disposons pas de suffisamment d'acier pour les usiner. Nous savons qu'il existe une communauté dans l'ouest qui pourrait en fabriquer, mais ces gens-là exigent que nous leur donnions une locomotive.

La forte lumière qui se projetait au loin avec la même puissance éclaira le lac et Sadon aperçut des yeux qui brillaient à la surface de l'eau. La machine cessa de vibrer dangereusement et avança plus rapidement vers le tunnel effrayant qui prolongeait la caverne.

— Nous ne devrions pas le ramener, dit soudain le garçon qui jusque-là n'avait pas ouvert la bouche. Les Chasseurs ne sont pas admis au Village. Ils sont trop primitifs, trop sauvages et si nous relâchons celui-ci, il ira raconter ce qu'il a vu à sa tribu de pouilleux. Ils nous tomberont dessus et une nouvelle fois nous aurons des morts, des femmes et des filles enlevées.

— Jusqu'ici, les Chasseurs rencontrés ne parlaient pas, répondit Rogger. Celui-ci est différent. De plus, c'est un isolé, sans famille-tribu.

— Il est sale et puant.

— Je suis de l'avis de Flyn, ajouta la vieille femme sans manifester cependant autant de haine que le garçon.

— Nous en déciderons tous une fois au village.

La locomotive s'engouffra dans le tunnel et Sadon porta vivement ses mains à ses oreilles. La pression de l'air les rendait excessivement douloureuses et, devenu sourd, il ne put écouter les propos qu'échangeaient ces quatre humains. Il savait qu'il était menacé de mort et comprenait pourquoi. Lui et sa famille-tribu avaient un jour assailli un groupe de sédentaires vivant dans le sud. Ces gens-là élevaient des chiens pour les atteler à ce qu'ils appelaient des traîneaux faits d'os de rennes et de cuir animal. Sadon et les siens avaient tué, violé, saccagé. Ils n'avaient même pas songé à s'emparer des attelages et des traîneaux, emportant seulement la viande des chiens.

Peu à peu ses oreilles s'habituaient et les voix lui parvinrent faiblement alors qu'ils hurlaient tous pour surmonter le bruit infernal. La fille sortit de quoi manger d'une cache, notamment une grosse cuisse de cet animal qu'il avait tué dans la nuit.

— Avec du pain ?

— Il ne sait pas ce que c'est, ricana le garçon.

— Nous avons des cultures hydroponiques de blé, de maïs et d'autres végétaux, tenta d'expliquer Rogger, mais les autres se moquèrent de son obstination constante de pédagogue.

La tranche de cuissot de grenouille lui parut d'autant plus excellente qu'elle était salée.

— Nous en capturons de grosses quantités. Le lac en est rempli et hier au soir nous avons effectué une chasse nocturne sur l'autre rive.

C'était donc l'explication de cette lumière intense, du grondement et des cris de ces animaux. Il retint le nom de « grenouille », apprit que certaines pesaient jusqu'à quinze kilos, ce qui ne lui disait absolument rien.

— Il faut alimenter le foyer, cria Bella, allez chercher des brassées d'os.

Sadon participa à la corvée. Les os desséchés brûlaient assez bien, mais Bella injectait en même temps un liquide épais. De l'huile de phoque que ces gens-là se procuraient au loin, sur la banquise. Sadon savait qu'il existait des tribus qui chassaient de gros animaux maladroits fournissant plus de graisse que les rennes.

Toujours aussi désireux de l'informer, Rogger lui expliqua que les roues en fer de la Corpet étaient munies de crampons. Pour se faire comprendre, il montra la semelle de ses propres bottes. Jamais Sadon n'avait pu admirer des chaussures aussi merveilleuses.

— C'est de la peau de phoque venue du nord, comme l'huile. Elles sont très résistantes avec ces crampons d'acier qui me permettent de ne pas glisser sur la glace.

Sadon eut honte de ses propres bottes faites de peau de chien sauvage en différentes couches. Pour isoler les pieds de la glace, les femmes fabriquaient une poche en vessie de chien remplie de poudre d'os, mais au cours d'une seule chasse on usait facilement une paire de ces bottes-là. Parfois, il n'y en avait qu'une pour tous les hommes et la famille-tribu avait dû souvent attendre de tuer un animal pour en fabriquer pour tout le monde. Les femmes et les enfants étaient les derniers servis.

— La locomotive peut rouler sur la glace, annonça fièrement

Rogger, grâce à ses crampons. Nous avons effectué de grands voyages jusqu'à la banquise.

Sadon avait du mal à le croire. Lui et les siens avaient parfois aperçu des tribus se déplaçant sur des traîneaux attelés à des chiens ou des rennes, sans jamais croiser la piste d'un de ces monstres. Mais des légendes existaient sur leur existence.

— Le tunnel fait dix kilomètres de long. Nous aurions pu nous installer là où nous vous avons trouvé, mais il fallait préserver la présence de ce gros troupeau de rennes. Nous savons qu'il y a là, en cas de besoin, une réserve de viande, de graisse, de fourrures et d'os. Le lac, lui, continue ensuite, mais se transforme en torrent. Vous allez découvrir notre Village.

VI

Jamais son esprit ne pourrait conserver le souvenir de tout ce qu'il venait de découvrir en quelques heures. L'apparition de la locomotive, la Corpet, sa rencontre avec ces quatre personnes inconnues lui paraissaient très anciennes désormais au vu du reste. Le tunnel débouchait dans une autre caverne illuminée par des feux suspendus à la voûte rocheuse. Rogger lui avait donné le nom de ces foyers accrochés en hauteur, mais ce bonhomme parlait trop et utilisait trop de mots nouveaux pour que Sadon puisse tous les enregistrer.

Pour l'instant, il se trouvait dans un petit igloo où on l'avait enfermé. Il ne savait quel mot utiliser pour désigner cet endroit construit avec la roche de la caverne. Ce terme de « roche », il l'avait retenu. Il savait aussi que le « village » était habité par deux centaines de personnes, qu'il y faisait très chaud et très clair. Ses yeux avaient du mal à s'habituer à cet éclairage intense et, allongé sur une couche qui lui paraissait trop moelleuse, il fermait les paupières, les mains sur son visage.

— Le conseil va statuer sur votre sort, lui avait annoncé Rogger. Et le jeune garçon, Flyn, avait ricané méchamment en le regardant avec haine.

Bella avait disparu, ainsi que la jeune fille, Slava. Deux hommes ne portant que des vêtements légers l'avaient entraîné vers cet igloo de roche. Quelqu'un avait prononcé un mot qu'il n'avait pas retenu mais qui désignait cet endroit. On lui avait donné de quoi manger. Une nourriture vraiment délicieuse parce que salée. Ce n'était pas que de la viande, mais de petites boules rouges ressemblant à des crottes de lièvre arctique. Il y avait aussi un peu de viande savoureuse, tendre. Ces aliments étaient cuits et restaient chauds. La boisson lui parut fermentée et amère, mais il vida sa cruche.

Il aurait pu s'étonner de tous ces ustensiles dans lesquels on lui avait servi son repas, mais il s'efforçait de ne pas s'encombrer la tête de trop d'émerveillements. Il s'agissait de rester lucide. Il savait une chose. Ces gens-là se méfiaient de lui parce qu'il était un chasseur vivant sur la glace, soupçonné de mœurs brutales, ce qui était vrai. Seule sa pratique du langage l'avait sauvé pour le moment. Se serait-il exprimé par gestes et grognements que Rogger lui-même l'aurait abattu. Ou chassé de la caverne sans ses fourrures. En quelques

instants, il serait mort de froid. Mais Rogger avait paru séduit par les quelques mots qu'il pouvait prononcer. Avant que la locomotive ne sortît du tunnel, Sadon s'était efforcé de poser des questions originales, et même Bella en était restée silencieuse de perplexité.

La lumière décrut peu à peu dans l'igloo, à son grand soulagement, et il s'endormit rapidement.

Le retour progressif de la lumière le réveilla. Il avait besoin de soulager son ventre et sa vessie, et ne savait comment procéder dans cet igloo. Sur la glace, il suffisait de creuser un trou pour se débarrasser. On le rebouchait ensuite.

La porte s'ouvrit et un des hommes de la veille lui fit signe de sortir, désignant un local voisin. En silence, il montra comment utiliser ces choses étranges fixées dans ce nouvel igloo. Sadon cessa de respirer lorsque de l'eau jaillit d'une sorte d'os brillant.

— Merci, dit-il.

Il se souvenait d'avoir lu dans un de ses livres que les anciens s'exprimaient ainsi quand on leur rendait service.

— Tu sais donc parler ?

— Mon père m'a appris plusieurs centaines de mots, mais tu en sais plus que moi.

Seul, il se soulagea comme indiqué, fit couler l'eau pour nettoyer son visage. Le miroir ne lui était pas inconnu, les femmes de sa famille en possédaient un tout petit. Un carré blanc qu'il trouva d'un contact très doux, du gras qui ne tachait pas, l'intrigua. Il le manipula avec ses mains mouillées et le produit moussa, fit des bulles comme celles d'un nouveau-né rotant après la tétée. Et cette mousse faisait partir sa crasse, la graisse dont il était enduit. Il n'aurait jamais cru que ses mains pouvaient devenir aussi blanches.

Sans plus réfléchir, il se dénuda. On lui avait prêté un pantalon court et un vêtement pour le haut dans une matière légère. Ces gens-là n'utilisaient pas de fourrures par une température aussi élevée.

Lorsque le gardien revint, il se mit à rire. Tout nu, Sadon se savonnait le corps pour la troisième fois, le voulant comme ses mains, d'un blanc rosé.

— Tu es plus présentable. Tiens, essaie ça pour raser cette barbe épaisse.

Dans la famille-tribu de Sadon, on se rasait avec une lame d'os très affûtée. Mais on n'obtenait pas le même résultat qu'avec cet étrange objet que le gardien lui avait apporté. Il se blessa bien un peu mais jamais n'avait disposé d'une lame aussi coupante. Dommage qu'elle

fût si petite, car pour le dépeçage des animaux elle aurait été parfaite.

On le conduisait dans une sorte d'igloo encore plus grand où six hommes et femmes, assis derrière une table, attendaient. Il avait vu une image semblable. Treize personnes mangeaient le long d'une table très longue. Celui du milieu, flanqué de six compagnons de chaque côté, portait une drôle de chose sur la tête.

— Mais il s'est lavé, dit une femme que Sadon trouva agréable, bien en chair, avec des cheveux très noirs.

— Pouvez-vous nous raconter comment vous vous trouviez dans la caverne aux rennes ?

Plus tard, il comprit que, plus que son récit, ce fut sa nouvelle apparence qui lui sauva la vie. Il avait réussi à dégager de la graisse et de la crasse le blanc rosé de son corps et ces gens-là en furent impressionnés. Mais on l'écouta avec attention et, dans l'angle, un homme ne cessait de gratter du papier avec un morceau d'os.

— Depuis quand vivez-vous seul ? lui demanda-t-on.

— Des jours par centaines, répondit-il. Les miens ne parlaient plus. J'étais le seul et ils grognaient contre moi.

— Ils vous jugeaient fou ?

— Ils grognaient cela, oui.

— Vous aviez une femme, des enfants ?

— Non. Il y avait des femmes et des enfants.

Il comprit qu'il les choquait. La femme aux cheveux noirs le fixait avec réprobation.

— Vous forniez avec toutes les femmes ? Quel que soit leur âge ? Leur degré de parenté avec vous ?

— Les enfants aussi ? demanda la femme brune.

Depuis la veille, Sadon avait compris une chose. Ces gens-là, à commencer par Bella, Flyn, Slava et Rogger, sous-estimaient ses instincts. Ils ignoraient que, sur la glace, il fallait constamment ruser. Avec les proies, bien sûr, mais aussi avec les autres membres de la famille-tribu. Pour avoir la meilleure place dans l'igloo, la meilleure nourriture, la plus jolie femme.

— Les femmes choisissaient. Pas moi.

Cette réponse lui était venue in extremis. La femme brune représentait un danger. Il venait de remarquer qu'elle portait un bijou en forme de croix autour du cou. Et il s'était souvenu de cette famille-tribu dont les membres arboraient le même signe. Ces gens

racontaient que le froid et la mauvaise nourriture étaient le châtiment réservé aux créatures perdues. Sadon avait oublié le reste du discours, mais avait appris que ces humains-là observaient des rites bien précis. Les hommes n'avaient pas le droit de pénétrer les femmes selon leur désir du moment, mais devaient attendre que le patriarce les y autorisât. Ceux qui s'y refusaient étaient exclus de la famille.

— Vous connaissez ceci, demanda la femme en lui montrant son bijou en forme de croix.

— J'ai vu ça une fois.

Il hocha la tête :

— Une tribu qui ne nous a pas attaqués comme les autres. Ils nous ont même donné de la nourriture.

C'était un mensonge, mais cette femme n'attendait que ce genre de réponse.

— J'avoue que la personnalité de ce chasseur est tout à fait différente de ce que nous avons déjà connu.

Plus tard Sadon apprit que des Chasseurs isolés s'étaient aventurés dans le Village mais avaient été exécutés. Il y avait eu aussi des attaques venant de tribus importantes. Ces gens-là avaient subi des pertes, des femmes avaient été enlevées mais les Chasseurs avaient été traqués durant des mois par un groupe d'hommes du Village, et anéantis.

— Il est encore bien primitif, dit un homme, soupçonneux.

— Disons rugueux, plaisanta la femme.

— Moi, je crois que c'est un petit malin. En quoi peut-il nous être utile ? Ses techniques de chasse ne nous intéressent pas. Il sait parler, mais c'est à peu près tout ce qu'il a d'humain.

On le ramena dans son igloo. Le Village se composait de constructions carrées ou rectangulaires. Aucune ne ressemblait à un igloo mais il n'apprit le mot « maison » que plus tard, ainsi que « pièce » et « salle ».

On lui apporta de la viande et une sorte de pâte savoureuse. Le tout très bien salé, et on lui fournit même du sel dans un petit récipient qu'il admira beaucoup. Il ressemblait à un œuf de goéland ou de corbeau. Un jour, il avait trouvé un nid de corbeau et avait réussi à conserver longtemps un œuf qui avait gelé.

Rogger vint le voir.

— Vous allez vous en sortir, dit-il. Mais il faut que quelqu'un se porte garant pour vous. Je n'ai pas le temps d'entretenir la locomotive

et vous pourriez le faire pour moi.

— Je le ferai, promet Sadon.

— Nous avons dégagé d'autres machines, mais leur remise en route sera difficile. Celles-là seront trop lourdes et trop difficiles à conduire pour les utiliser hors rails. Nous essayons aussi de fabriquer un traîneau à vapeur, mais c'est très compliqué.

Il passa la journée à attendre, relisant les livres qu'il gardait dans son sac. Il le faisait à mi-voix, n'ayant jamais réussi à le faire silencieusement comme son père et son grand-père. Son père avait été tué par des loups rouges, les plus féroces qui soient. Les gris étaient peureux, sauf en bandes nombreuses, tout comme les chiens sauvages.

VII

La femme brune vint le visiter en prison pour lui parler de cette tribu dont les membres portaient une croix autour du cou. Elle lui posa des questions extrêmement précises, de véritables pièges. Parfois, il faisait semblant de buter sur un mot trop difficile, mais patiemment elle tournait sa question différemment. Il avait l'impression qu'elle se méfiait de lui et qu'en même temps elle attendait quelque chose de sa part.

— N'auriez-vous pas aimé rester au sein de cette tribu ?

— Je n'y ai pas songé le jour même, mais par la suite j'y pensai souvent. Jamais je ne les ai revus.

— Si vous deveniez libre au sein de notre communauté, accepteriez-vous de venir dans notre église ?

Il ne savait ce qu'elle voulait dire.

— Nous sommes les créatures d'un Dieu unique et nous adorons son fils, notre sauveur. Ici, nous sommes une douzaine à pratiquer ce culte.

Elle dut tout reprendre de façon plus simple.

— Seriez-vous animiste ? Croyez-vous aux esprits ?

— Dans ma tribu, on croyait aux morts. Longtemps j'ai tiré le cadavre de mon père, mais une nuit les loups l'ont emporté. Un temps, nous avions jusqu'à six morts avec nous, qui nous protégeaient.

Elle parut déçue.

— Ici nous enfouissons nos morts à l'extérieur. Nous prions pour eux, mais nous n'en avons pas le culte. Seul le Christ est mort pour nous-sauver.

— Du froid et du manque de nourriture ?

Elle le fixa longuement, mais il joua les naïfs. Elle s'en alla. Il espérait ne pas l'avoir mécontentée. Le lendemain, Rogger vint le chercher. Il lui annonça qu'il pouvait rester au Village mais qu'à la moindre faute il en serait chassé.

— Je vous conseille d'être prudent. Certains souhaiteraient vous mettre à mort ; ils pensent que vous avez gardé des contacts avec votre tribu d'origine.

— Votre fils ?

— Je n'ai pas de fils. Vous pensez à Flyn ? Non, il travaille dans mon équipe, c'est tout. Bella est ma compagne, mais les deux autres ne sont pas de ma famille. Nous avons perdu deux filles et un fils au cours d'une attaque des Chasseurs. Il y a près de vingt ans de cela et nous n'étions pas en état de résister à ces sauvages. À cette époque, nous ne voulions pas nous armer, mais depuis nous avons dû établir des règlements différents. Nous disposons à l'extérieur d'une garde capable de repousser n'importe quel assaut.

Ce jour-là, Sadon apprit que la chaleur de cet endroit était produite par une source chaude qui coulait dans la caverne des rennes, cette cataracte lointaine dont le bruit l'avait terrorisé. Le chaud arrivait par de nombreux conduits.

— Une eau qui jaillit à quatre-vingt-dix degrés. Le lac, dans sa partie la plus éloignée, fait encore trente degrés et il arrive ici sous forme de torrent. Nous l'avons capté dans des tuyaux qui passent dans le sol. Mais il y a aussi une centrale électrique sur conduite forcée.

Dès le lendemain, Sadon s'attaquait à l'entretien de la locomotive. Tout d'abord, il ne devait jamais laisser mourir le feu du foyer, ce qui l'obligeait à coucher sur place pour alimenter la machine. Il gardait toute sa méfiance envers la Corpet, admettant difficilement qu'elle ne fût pas un monstre vivant.

— Il faut économiser le combustible, maintenir le minimum de pression. Dans un mois, nous devons entreprendre une grande expédition pour acheter de la graisse de phoque, et peut-être de l'huile de baleine.

Rogger lui fit de merveilleux cadeaux : un briquet à alcool et surtout un dictionnaire de la langue française. Ce n'était pas un original, mais une copie effectuée dans le Village sur la machine à imprimer. Peu à peu, les mots les plus mystérieux prirent un sens pour lui. Il ne cessait de parler, qu'il fût en compagnie ou seul, et on se moquait visiblement de lui, sans toutefois le considérer comme fou. Il se posait un grand nombre de questions mais l'une d'elles l'obsédait vraiment. Pourquoi y avait-il deux espèces d'hommes sur cette terre recouverte d'une épaisse couche de glace ? Il y avait les Chasseurs, ce terme désignant tous ceux qui vivaient sur l'inlandsis ou la banquise dans les conditions les plus cruelles, et ceux qui, réfugiés dans différents abris, s'efforçaient de retrouver les techniques anciennes pour améliorer leur existence. Le Village n'était pas le seul de son espèce et, d'après Rogger, il existait d'autres communautés aussi évoluées vivant dans la chaleur et l'abondance de nourriture.

— À deux semaines de locomotive d'ici, des hommes vivent dans

les profondeurs glaciaires ; ils exploitent une forêt ancienne.

Sadon chercha le mot « forêt » dans son dictionnaire, mais les mots « arbre » et « bois » ne lui disaient rien.

— Votre épieu, lui dit alors Rogger, est en bois. D'autres comme nous ont retrouvé des lieux autrefois destinés à différentes industries. En fait, tous ces gens-là se sont efforcés de ne jamais désespérer et surtout de ne pas oublier le langage, la lecture et l'écriture. Comme tous les rescapés de la catastrophe glaciaire, ils ont vécu des années difficiles. Des générations entières ont travaillé pour survivre, simplement survivre. Mais peu à peu, quelques groupes ont réussi à améliorer leurs conditions de vie. Cela a demandé des siècles.

— Que fait-on avec du bois ?

— On peut se chauffer et l'employer dans la locomotive, mais ce serait stupide de le gaspiller ainsi. On en fait aussi du papier, des meubles, on peut construire des habitations. Là-bas, dans la forêt subglaciaire, ils font du charbon avec, brûlent les déchets en évacuant les fumées par un système de tuyauteries compliqué. Eux aussi redoutent les Chasseurs, mais les tribus ont trop peur de s'enfoncer sous la glace.

— Vous fréquentez tout de même les Chasseurs de la banquise ?

— Ce sont de très anciennes populations qui, bien avant l'apparition des glaces, savaient survivre dans le froid. On les appelait Inuit, Esquimaux, Lapons, Yakoutes et j'en oublie. Tous ont un langage comportant des milliers de mots. Les Chasseurs, eux, finiront par disparaître s'ils ne transforment pas leurs grognements en un langage précis. Les hommes ne peuvent vivre aussi proches des animaux qu'ils traquent sans leur ressembler.

Bella lui rendait aussi visite, mais se montrait beaucoup plus distante. Elle inspectait avec soin la machine, cherchant à faire quelques reproches. Sadon avait aperçu Slava, la jeune fille, et son vieil instinct sexuel avait failli le pousser à commettre une imprudence mortelle. Il avait réussi à se maîtriser lorsqu'elle s'était approchée de lui. Elle n'était ni plus ni moins vêtue que les autres habitants, mais son corps obsédait l'ancien chasseur. Lorsqu'il pensait à elle, ses mains tremblaient.

Une règle stricte régnait sur cette communauté et jamais Sadon n'avait surpris un homme et une femme en train de s'unir. Dans les igloos des Chasseurs, c'était un spectacle si habituel que les enfants n'y prêtaient même plus attention. Ces gens-là attendaient d'être dans leur maison pour céder à leurs désirs. Des maisons faites de roches liées par du ciment. Elles étaient solides et confortables. Elles disposaient

d'un éclairage autonome remplaçant l'éclairage public qui avait été adapté au rythme solaire d'autrefois. Rogger le lui avait expliqué, mais il n'aurait su répéter fidèlement ses descriptions.

À partir de huit heures jusqu'au milieu de la journée, la lumière croissait régulièrement, diminuait d'intensité ensuite jusqu'à huit heures du soir. Sadon possédait une montre à son poignet qui lui permettait de connaître l'heure, offerte par Rogger.

— Malheureusement, lui avait dit ce dernier, impossible de vous indiquer une date exacte. Les temps anciens furent si cruels que nos ancêtres oublièrent d'en noter la durée. Ici, certains scientifiques se disputent le plus souvent au sujet de ce temps écoulé. Les uns disent que deux cents et quelques années se sont écoulées depuis la disparition du soleil, mais d'autres affirment que nous serions dans le deuxième millénaire de cette nouvelle ère.

En prévision de la grande expédition vers la banquise, de grosses quantités de crampons étaient stockées dans une des voitures attelée au tender. Dans cette voiture on trouverait de quoi dormir, se laver, manger.

— Les crampons les plus habituels sont faciles à fabriquer, mais d'autres sont nécessaires et forment des pointes qui ne doivent pas casser avant un certain nombre de kilomètres. Nous les utilisons pour escalader les pentes sans jamais pouvoir dépasser un pourcentage de plus de cinq pour cent. Nous pourrions en franchir de plus fortes, mais la dépense de combustible serait trop importante. Nous contournons donc les amoncellements de glace, les séracs. Depuis trois ans, nous disposons d'une carte précise.

Non loin de là on avait dégagé une locomotive deux fois plus grande que la Corpet, et une troisième était sur le point d'être extraite de sa gangue d'argile. Elles ne seraient malheureusement pas utilisées dans l'immédiat. Une trop grosse quantité de combustible aurait été nécessaire, mais surtout il aurait fallu des rails.

— Nous ne pouvons utiliser pour elles le système directionnel de la Corpet. Ces machines sont d'une trop grande puissance. Il faudrait démultiplier le système et nous ne possédons ni la technique, ni l'outillage nécessaire.

— Pourquoi perdre du temps et des forces à les sortir de l'argile ?

Rogger le regarda bizarrement :

— Parce qu'elles sont belles, qu'elles représentent un savoir-faire oublié depuis des siècles.

— Elles vont désormais rouiller si on ne les entretient pas.

— Nous les entretiendrons. Voyez-vous, Sadon, nous avons un grand projet, qui ne se réalisera peut-être pas au cours de ma vie ni certainement de la vôtre. Nous voulons réunir toutes les communautés qui continuent d'avoir un langage très riche par un réseau de voies ferrées. C'est un rêve fou, insensé, mais nous y parviendrons. Nous utiliserons le courant électrique. Le lac en suspension au-dessus de nous pourrait fournir dix, vingt fois plus d'électricité si nous avions l'équipement nécessaire. Il faut que les hommes de bonne volonté se réunissent, échangent leurs biens et leurs réflexions. Nous devons lutter ainsi contre la sauvagerie qui règne depuis si longtemps sur terre. Ce n'est pas à coups de fusil, d'épieu ou de coutelas que nous y parviendrons, mais grâce à ces réseaux de communication.

Le soir venu, couché dans la cabine de la locomotive, Sadon chercha le mot « réseau » dans son dictionnaire. Il y avait une dizaine de définitions, mais il trouva ce qui le préoccupait : « Ensemble des lignes, des voies de communication de conducteurs électriques, de conduites, qui desservent une unité géographique. »

Il soupira de découragement. Dans cette explication il allait devoir rechercher encore une demi-douzaine de mots inconnus. Et soudain il poussa un cri de joie, venant d'éclaircir l'un des mystères de sa vie. L'atlas qui faisait partie des livres conservés dans son sac, l'atlas possédait une page entière avec le réseau ferroviaire de la France en 1980. Il ignorait toujours ce que signifiait ce chiffre, mais il avait sous les yeux depuis longtemps le plan d'une réalisation d'autrefois qui désormais se retrouvait dans le projet du vieux Rogger.

— Oui, dit ce dernier lorsqu'il lui montra la page en question. Pussions-nous un jour, dans cinquante ou cent ans, couvrir la glace d'un réseau aussi dense. Un réseau qui pourra enserrer le monde entier dans ses rails, franchir les océans recouverts par des dizaines de mètres de banquise, atteindre les pôles et les régions les plus abandonnées.

Sadon ne comprenait pas tellement l'émotion lyrique du vieillard. Dans sa famille-tribu, on ne s'exaltait jamais ainsi pour des utopies. Il trouvait ça un peu ridicule mais très beau.

VIII

À plusieurs reprises, Sadon fit partie d'une équipe chargée d'entretenir la conduite forcée qui précipitait les eaux du lac vers la centrale électrique installée beaucoup plus bas. C'était un énorme tuyau long d'un kilomètre, fabriqué dans une matière très dure appelée fonte. Il apprit qu'il existait dans le Village un haut fourneau rudimentaire qui pouvait fournir cette matière à condition de disposer de minerai de fer et de charbon.

— Nous pourrions aussi fabriquer des rails, précisa Rogger, mais nous ne savons où trouver du minerai. Le charbon vient de cette communauté qui vit dans une forêt subglaciaire et qui fabrique du charbon de bois. Il nous permet d'obtenir du fer mais, pour la fonte, le charbon de terre est indispensable.

À cette hauteur où la conduite formait un coude qui s'en allait plonger dans la partie la plus proche du lac, Sadon découvrait entièrement le Village. Cet endroit était autrefois une grande gare où les trains arrivaient par dizaines chaque jour. Il avait dû chercher et apprendre par cœur tous ces mots nouveaux. Une gare souterraine d'une époque où la place manquait à la surface de la terre pour ce genre d'installation.

— Voilà pourquoi elle existe encore. Nous sommes ici depuis quatre générations. Mon arrière-grand-père fit partie des pionniers qui aménagèrent cet endroit. Le lac existait depuis une époque lointaine. Sur place, ils ont trouvé une grande quantité de matériel rongé par la rouille. Le lac produit une grande humidité mais tout un côté de ce site artificiel avait cédé sous la pression d'une poche d'eau et l'argile avait recouvert d'anciennes locomotives figurant dans un musée. Dans ce musée, on exposait aussi des turbines et des alternateurs électriques. Depuis longtemps, ces moyens de production électrique étaient devenus inutiles. Nos ancêtres utilisaient une autre forme d'énergie. Ce serait très compliqué de t'expliquer en quoi elle consistait. Souviens-toi seulement de ce mot, « nucléaire ». Il recouvre le meilleur et le pire.

De son poste d'observation, il découvrait toute la partie de l'immense caverne réservée à la production agricole. S'il était resté un chasseur primitif du dehors, il aurait toujours ignoré ce qu'étaient le blé, le maïs, le soja, les vaches à lait, les volailles, la bière. Sur sa

gauche s'entassaient les champs de blé hydroponiques, en plates-formes décalées et inclinées pour recevoir la lumière artificielle des énormes projecteurs fixés au plafond de la caverne. Ce mode de culture produisait quatre récoltes par an. Le blé était écrasé dans un moulin, la farine mise en sacs étanches. Rogger disait que, pour leurs expéditions, ils en emporteraient de grosses quantités afin de les échanger contre différents produits, dont la graisse de phoque chez les Inuit. La moitié des adultes du Village travaillaient dans ces différentes cultures. Mais il y avait aussi de petites fabriques dont la forge et le petit haut fourneau. Ce dernier était éteint faute de minerai de fer.

L'entretien de la conduite forcée demandait une attention minutieuse. On examinait les soudures avec un appareil spécial. La moindre trace d'humidité pouvait s'avérer fatale par la suite. La conduite, en crevant, risquait d'inonder brutalement le Village et noyer ses habitants. Mais une équipe de trois personnes promenait un autre appareil sur la conduite et Sadon, en voulant savoir ce que ces gens-là faisaient, se fit rabrouer. Il jugea plus prudent de jouer l'indifférent et se glissa dans les endroits les plus étroits pour inspecter le gros tuyau de fonte. Il appliquait sur les soudures un papier spécial qui était ensuite analysé.

Il ne comprenait pas toujours comment l'on pouvait quitter cette caverne et se retrouver en plein inlandsis, comment il était possible d'avoir vingt-cinq degrés ici alors que les moins soixante-dix attendaient à quelque distance de là. Rogger lui avait parlé d'un sas, mais il ne s'expliquait pas son fonctionnement.

Malgré le confort dont il jouissait – chaleur, nourriture, possibilité de laver son corps dans une eau chaude –, il s'ennuyait, regrettait même les grandes étendues sinistres de l'extérieur, la lumière livide, la chaleur relative et puante de l'igloo familial. Il pensait à une des filles jeunes qui avait dû devenir pubère et qu'il aurait pu posséder. Dans son souvenir, elle ressemblait à Slava, cette adolescente du Village si désirable. Elle venait quelquefois avec Bella mais désormais s'habillait d'une longue robe qui dissimulait son corps. Les regards de Sadon l'agaçaient profondément.

— Nous aurons un deuxième wagon rempli de marchandises à échanger, lui annonça Rogger. De la farine de blé, du maïs, des haricots de soja, de l'huile végétale, des cuisses de grenouilles salées, mais aussi des harpons en fer pour les Inuit. Nous pouvons les fabriquer avec du fer de récupération.

Lorsque Sadon en vit un exemplaire, il l'examina avec émotion. Avec un tel épieu, il aurait pu tuer facilement les rennes. D'autant plus

que le Village fabriquait aussi des lance-harpons. Il s'agissait d'un tube muni d'un ressort très puissant. La flèche à trois pointes pouvait, à vingt mètres, transpercer n'importe quel animal.

— Même une baleine terrestre.

Voyant son air ahuri, Rogger éclata de rire et lui parla de ces énormes animaux qui, au fur et à mesure que leur milieu aquatique se figeait en banquises, évoluaient jusqu'à se déplacer sur la glace.

— Elles se nourrissent en pratiquant d'énormes trous pour plonger dans l'océan. Elles peuvent y rester longtemps pour se nourrir de petits crustacés. Les Inuit et les Esquimaux les guettent au moment où elles remontent, mais ils les poursuivent aussi lorsqu'elles se déplacent lourdement sur la banquise. L'huile qu'elles fournissent est d'excellente qualité. La viande est aussi très bonne. Certaines peuvent donner une année de nourriture à une tribu vivant sur la banquise.

Peu après, il sut enfin pourquoi l'on entretenait avec autant de méticulosité la conduite forcée apportant l'eau chaude du lac, pourquoi les grenouilles qu'on y trouvait atteignaient des tailles aussi monstrueuses. Il avait lu qu'autrefois ces animaux-là dépassaient rarement les dix centimètres dans les zones tempérées.

Il vidangeait la tuyauterie complexe de la locomotive pour nettoyer le tartre lorsque l'alerte générale fut donnée. La sirène commença à lancer des coups brefs. Il pensa qu'une tribu de Chasseurs venait d'attaquer le sas d'entrée, mais comme les hululements se poursuivaient, le danger devait être différent.

— Ne bouge pas, lui lança quelqu'un qui courait. C'est une alerte nucléaire.

— C'est-à-dire ?

L'homme, tout en courant, donna une brève explication dont Sadon retint les mots de « contamination », « fuite ». Il s'enferma dans la cabine de la Corpet et attendit. Il se servait de temps en temps un gobelet de bière. Vers six heures du soir, la fin d'alerte retentit enfin. Ce soir-là, la lumière électrique n'observa pas le rythme solaire et les puissants projecteurs restèrent éblouissants durant les heures que l'on appelait nocturnes.

Il disposait de quelques provisions qu'il mangea sur place. Il se demandait s'il devait se rendre dans les rues du Village où semblait régner une certaine effervescence. Il ne voulait commettre aucune erreur dangereuse. Depuis le toit de la cabine, il aperçut des gens qui sortaient du petit bâtiment que la femme brune du Conseil, celle qui portait une croix, appelait église. D'ordinaire, une dizaine de personnes s'y réunissaient mais ce soir-là elles étaient trois fois plus

nombreuses.

Rogger vint le trouver peu après. Il ne put se soustraire aux questions de Sadon et essaya de lui expliquer que la grosse cataracte d'eau bouillante qui alimentait le lac provenait d'un circuit de refroidissement d'une machine qu'il appelait réacteur.

— Nous connaissons son existence mais ignorons tout de son fonctionnement. Il produit de la chaleur, une énorme chaleur, fait fondre la glace qui l'entoure et produit de l'eau très chaude. Par chance, d'après nos calculs, il est sous une telle masse de glace qu'il sera refroidi par eau de fonte pendant des siècles. Mais nous redoutons que sa structure même soit de plus en plus fragile. Aujourd'hui, nous avons relevé une forte radioactivité dans l'une des conduites qui réchauffent le Village. Un taux si élevé qu'il aurait pu constituer un danger mortel. Nous avons fermé les vannes mais cette eau radioactive continuera de couler ailleurs.

— Pourquoi ne pas fuir ?

— C'est un risque limité que nous connaissons. Nous ne pourrions survivre ailleurs. Les alertes sont rares, enfin elles l'étaient, mais c'est la deuxième en moins d'une année. Jusqu'ici nous n'en avons qu'une tous les quatre ou cinq ans. Ce réacteur nous procure de la chaleur, de l'eau, des grenouilles énormes qui au début ont permis aux pionniers, dont mon arrière-grand-père, de ne pas mourir de faim. Une équipe étudie sans relâche tous les documents anciens traitant de ces questions, et nous espérons trouver un jour le moyen de nous protéger efficacement contre de nouvelles augmentations de radioactivité. Nous allons quant à nous préparer tranquillement notre expédition. La semaine prochaine, nous effectuerons un essai au-dehors et si tout va bien, deux jours plus tard, nous entreprendrons notre grand voyage.

Heureux d'apprendre que bientôt ils quitteraient cet endroit dangereux, Sadon se prit à rêver à l'extérieur. Il n'avait rien oublié de la vie misérable qu'il menait avec les siens, mais il était le chef de la famille-tribu et les autres lui obéissaient sans discuter.

Un peu plus tard, Rogger lui fit d'autres confidences. Il existait une autre caverne au-delà de celles qu'ils occupaient. Une énorme cavité où avait été jadis entreposé un matériel considérable destiné aux réseaux ferroviaires. Mais pour atteindre cet endroit, et peut-être s'y installer en cas d'augmentation du danger nucléaire, il aurait fallu creuser dans les parois.

— Le Conseil pense que je n'ai pas apporté de preuves suffisantes de l'existence de cette caverne pour accepter d'entreprendre des travaux aussi importants.

IX

Lors de l'essai à l'extérieur, Sadon avait vécu des heures fantastiques. À bord de la Corpet qui avançait régulièrement sur la glace traînant son tender et ses wagons, il avait découvert son monde d'origine bien au chaud dans la cabine et à trois mètres au-dessus du sol, ce qui modifiait totalement ses impressions. Le thermomètre extérieur affichait moins cinquante-cinq degrés, une température qui pouvait, avec le blizzard, descendre encore plus bas. Un blizzard capable de souffler à des vitesses inouïes, jusqu'à trois cents kilomètres à l'heure, affirmait Rogger. Désormais, nanti de ces unités de mesure pour les distances, le temps, la température, Sadon avait pour cet univers baigné d'une lumière crépusculaire une affection de privilégié, à la fois condescendante et nostalgique. Jadis il subissait des froids extrêmes avec fatalisme, ignorait s'il parcourait seulement quatre ou cinq kilomètres dans une journée, se tenait dans son igloo quand le blizzard soufflait. Aujourd'hui, en compagnie de ces trois personnes bien plus savantes que lui, il ne savait plus qui il était. Un chasseur converti à la civilisation, un domestique qu'on traitait avec paternalisme ? Où était son utilité sinon comme portefaix ou homme à tout faire ?

— Vous êtes bien silencieux, lui dit Slava qui portait des vêtements isothermes fabriqués au Village. (Lui avait gardé ses fourrures anciennes mais pouvait aussi disposer d'une combinaison qui le protégerait beaucoup mieux des basses températures.) Nous voici en route pour de longues semaines. Les ennuis commenceront bien un jour ou l'autre et, dès ce soir, nous devons changer les crampons des roues motrices, les remplacer par des pointes car nous allons aborder une pente.

Le tender était rempli de graisses solidifiées et pour aller en prendre des blocs il fallait affronter le froid. En outre, ils devraient s'arrêter régulièrement pour faire de l'eau. Une sorte de noria alimentait le réservoir du tender où la glace se liquéfiait, mais il fallait remplir avec une pelle les godets de cette noria. Flyn et Slava l'aidaient à tour de rôle tandis que lui devait sortir tout le temps. Il se répétait ce mot de « domestique » qu'il avait appris depuis peu. Dans son dictionnaire, on citait les mots équivalents : « esclave », « serf », « valet ». Ces gens-là, aimables, souriants, usaient de lui comme d'un animal apprivoisé.

Lorsqu'ils descendaient pour remplir la noria de blocs de glace, ceux de la cabine veillaient sur eux, les armes à la main. Il y avait plusieurs fusils, des armes plus petites appelées revolvers. Sadon avait demandé un lance-harpon. Rogger le lui aurait bien donné, mais Bella avait refusé, approuvée par Flyn. Sadon savait que la zone qu'ils traversaient tout au long de cette première journée n'était pas parcourue par les tribus. Il n'avait relevé aucun signe de vie animale, ni crottes de lièvres, bouses de rennes ou traces de griffes de chiens ou de loups. De plus, il n'apercevait ni corbeaux ni goélands. Même pas des rats. Mais il garda ses observations pour lui, satisfait de les savoir inquiets malgré leur arrogance naturelle.

Rogger décida de s'arrêter avant la nuit noire et ils s'escrimèrent à trois pour changer les crampons des roues motrices tandis que Bella veillait. Elle finit par allumer le projecteur fixe, plus un autre, mobile, qui pivotait complètement et éclairait la zone de congères. Malgré la carte établie, il avait fallu modifier la route à suivre, des éboulements s'étant produits depuis la dernière fois, qui remontait à six mois.

Cette nuit-là, ce fut Bella qui prit le premier tour de garde. Il fallait effectuer des rondes extérieures, veiller depuis une sorte d'habitable installé dans le wagon où les autres dormaient. Sadon ne fut réveillé que pour la dernière période. Il enfila ses fourrures afin de faire le tour du convoi. La veille, ils avaient effectué une quarantaine de kilomètres en huit heures. Ils étaient partis avant le jour. Chaque fois, il s'émerveillait au sujet du sas constitué de grandes portes coulissantes et étanches, qui isolaient un grand espace où l'on établissait une température moyenne. Il fallait éviter qu'un trop brutal refroidissement n'envahît le Village et ne provoquât des incidents. Un froid de moins soixante moins soixante-dix pouvait geler en quelques secondes une personne dévêtue, une conduite d'eau, un mécanisme, les cultures.

Le troisième jour, ils aperçurent une tribu de chasseurs qui suivait une ligne de crête sur la droite de leur route. Une quarantaine d'individus lourdement chargés avançaient péniblement. Les enfants et les vieillards marchaient à distance, accompagnés de deux chiens domestiqués. Sadon savait qu'on parvenait à apprivoiser ces animaux qui pouvaient ensuite tirer des charges et servaient de nourriture en cas de disette, mais il n'avait jamais eu la patience de capturer un petit pour l'éduquer. Certaines tribus utilisaient des traîneaux. Ce moyen de transport l'avait un temps fait rêver, mais sa famille-tribu ne disposait pas de suffisamment d'hommes mûrs pour accomplir les travaux nécessaires, construire un traîneau avec des os et des peaux, trouver au moins quatre à six chiens. Il y avait aussi les rennes mais lorsqu'ils trouvaient des rennes nouveau-nés, ils préféraient les

dévorant tant ils étaient tous goinfres.

Lorsqu'ils entendirent les grondements de la Corpet et la découvrirent, les Chasseurs disparurent d'un coup.

— Quels trouillards, ricana Flynn, ils ont fui.

— Non, dit Sadon, furieux, ils se sont cachés et se demandent s'ils doivent attaquer cet animal ou le laisser passer. S'ils ont de la nourriture, ils renonceront. Sinon...

Il avait vu juste. Les Chasseurs réapparurent et s'éloignèrent, dédaignant ce monstre qui s'en allait dans l'autre direction. Flynn parut vexé de tant de mépris. Il regarda sa carabine, regrettant certainement de n'avoir pas à tirer sur ces gens-là.

Dix jours après leur départ, ils rencontrèrent une communauté qui vivait en élevant des rennes et en fabriquant du sucre. Ces gens-là vivaient dans des igloos énormes, se protégeaient grâce à une grande muraille de glace au sommet de laquelle, dans des sortes de cabines, veillaient des gardes. De plus, des chiens féroces allaient et venaient entre l'enceinte extérieure et une seconde, plus basse, à l'intérieur. Des bêtes monstrueuses, à demi affamées, qui assaillaient les imprudents. La locomotive grondant et fumant n'impressionna nullement ces molosses qui, en bonds prodigieux, se hissaient à hauteur de la cabine. Lorsque Bella leur envoya des jets de vapeur brûlante, ils s'éloignèrent, le temps qu'on leur ouvre la deuxième enceinte.

— Les habitants utilisent les passerelles pour aller et venir. Seuls les traîneaux passent par les portes.

— Que venons-nous faire ici ?

— Livrer de la farine et de la viande de bœuf en échange de sucre. Nous prendrons aussi des blocs de bouse séchée comme combustible. Ils en ont de grandes quantités.

Ces gens-là possédaient une vaste serre pour les cultures. Jamais Sadon n'avait découvert une telle quantité de verre.

— C'est l'avenir, dit Bella. Un jour, les villes revivront sous des verrières. Quand les tribus sauvages n'existeront plus.

À plusieurs reprises, elle et Rogger avaient prononcé cette condamnation future des Chasseurs vivant en familles-tribus. Sadon supportait très mal ces paroles.

La grande serre produisait des légumes pour l'alimentation des humains, ainsi que de quoi nourrir les rennes. Les gens qui habitaient là parlaient la langue de Sadon et de ses compagnons de route, mais également une autre langue.

— De l'anglais, lui dit Rogger. Il y a beaucoup de descendants anglais dans cette région. Ces énormes plantes que tu vois sont des betteraves. On peut en extraire du sucre et nourrir les rennes avec les déchets.

Au Village, Sadon avait goûté du sucre mais préférait largement le sel. Ils en trouveraient à acheter sur la banquise.

— Cet endroit est appelé Hope, ce qui veut dire espoir.

On les invita au repas du soir pris en commun, contrairement à ce qui se passait au Village où les habitants vivaient en famille. On regardait Sadon avec plus que de la curiosité, un mélange d'inquiétude et de hargne. Ils couchèrent dans leur wagon sans avoir à monter la garde, repartirent le lendemain. Longtemps le convoi cahota sur une vaste étendue de glace soulevée en vaguelettes durcies. On avait changé les crampons une nouvelle fois et on allait s'arrêter pour faire de l'eau. Le foyer était alimenté en blocs de bouses de rennes qui empestaient. Sadon, lorsqu'il était dans l'habitacle, observait comment les autres manœvraient la locomotive. Parfois il se cramponnait avec eux à l'un des palonniers pour obliger la machine à pivoter, mais à cause des crampons ce n'était pas toujours aisé.

X

Au bout de deux semaines de voyage ils étaient tous exténués, nerveux, évitaient de se parler car les discussions tournaient le plus souvent à l'aigre. Sadon les détestait, voulait tout abandonner et vivre sur la glace comme naguère. Il emporterait un lance-harpon, peut-être un fusil et des provisions. Mais ce n'était qu'une sorte de rêve qu'il faisait. Dès qu'il descendait de la cabine pour faire de l'eau ou changer les crampons, il avait hâte de remonter au chaud. Il savait qu'il n'avait plus envie de crever de faim, de sucer des peaux mal tannées les jours de disette. Parfois, durant des semaines, sa famille-tribu ne capturait aucun animal de bonne taille. Ils s'étaient partagé un rat et une autre fois avaient dû se contenter d'un squelette de renne. Il fallait essayer d'extraire la moelle des os, concasser ces derniers, en faire une pâte avec un peu d'eau, essayer de digérer le tout.

— Comprenez-vous pourquoi le rail serait préférable à ces crampons ? lui demandait souvent Rogger. Ah, ce serait merveilleux de rouler de cette façon. Nous atteindrions de grandes vitesses. J'ai retrouvé dans une ville subglaciaire un livre d'images où l'on présentait des trains qui roulaient à cinq cents kilomètres/heure.

Il parlait souvent de cette mystérieuse ville écrasée sous cent mètres de glaces quelque part dans le Sud, affirmait que certains bâtiments avaient résisté à la pression et permettaient de circuler dans un périmètre réduit. Mais à cette profondeur on étouffait très vite, faute d'un renouvellement d'air, et il avait dû remonter, avec ses compagnons, au bout de quelques heures.

— Je sais que certains y sont retournés. À cette époque, j'avais quitté le Village pour essayer de trouver des renseignements sur l'usinage des rails. J'appris qu'on en avait fabriqués en bois, puis en bois recouvert de plaques de fer, puis en acier, fonte et enfin dans une matière nouvelle appartenant à la catégorie des composites à base de carbone. Vous entendez bien. On utilisait du carbone résistant comme de l'acier, du verre également. Toutes ces techniques ont existé mais se sont perdues. On en sait plus sur la construction des cathédrales gothiques d'une certaine époque préglaciaire que sur ces merveilleuses inventions. On dit que certains disposent de documents qu'ils céderaient en échange d'un énorme stock de produits divers.

Même s'il restait très paternaliste avec lui, il finissait par lui

donner une curiosité pour toutes sortes de choses, et principalement les mystères de la civilisation avancée de la période préglaciaire. Il avait même sa théorie sur l'apparition des glaces et la disparition partielle du soleil.

— Une gigantesque explosion nous a enveloppés d'une couche de poussière ou de quelque chose d'identique masquant le soleil, et provoquant une chute brutale de température.

Le soir venu, tandis que l'un d'eux montait la garde dans ce qu'ils appelaient la « guitoune » sur le toit du wagon, les autres attendaient, chacun son tour, de pénétrer dans la salle de bains. Parfois, Sadon surprenait Slava en vêtement de nuit, sortant de la douche. C'était la machine qui donnait chaleur et eau chaude grâce à des manches de distribution. Il fallait constamment les réparer car elles crevaient d'un coup. Bella affirmait que l'eau de fonte de glace était souvent corrosive.

Dans sa couchette, avant que la lumière ne s'éteignît pour tous, Sadon étudiait son vieil atlas. Il avait découvert des gisements anciens de charbon, en avait parlé à Rogger, mais ce dernier affirmait qu'ils étaient tous épuisés depuis des millénaires.

— Avant la fin du XXI^e siècle, presque toutes les mines européennes avaient fermé et la plupart se trouvaient inondées, donc inaccessibles. L'énergie pétrolière, celle donnée par le gaz et surtout par le nucléaire, amenèrent cet arrêt de la production. Nous situons le début de l'ère glaciaire au XXI^e siècle, entre 2050 et 2100. La glaciation dans les régions minières en question n'a pris que quelques mois, au pire deux ans. Dans le Sud, ce fut plus long, ce qui entraîna des mouvements de populations énormes. Des voyageurs venus du Sud racontent que l'on retrouve des crevasses remplies de cadavres, de milliers de cadavres. Les gens arrivaient en foules nombreuses, ne trouvaient ni à manger ni à s'abriter et le froid s'intensifiait. Un degré en moins par semaine, en moyenne.

Une nuit, Flyn donna l'alerte et ils furent très vite prêts à se défendre. Les différents projecteurs, Flyn en avait installés d'autres depuis le départ, balayèrent la grande plaine jusqu'à ce qu'ils débusquent un groupe de Chasseurs qui s'éloignaient. Malgré les ordres, Flyn n'hésita pas à tirer et Sadon vit nettement une silhouette tomber sans pouvoir se relever. Le groupe revint sur ses pas pour le secourir. Sadon saisit soudain le canon brûlant de la carabine et l'arracha des mains de Flyn. Il l'épaula dans un réflexe de révolte et tous se figèrent, s'attendant à ce qu'il tirât sur eux. Il jeta l'arme et rentra se coucher, le premier surpris de cette réaction nouvelle.

Le lendemain, les trois autres parurent ne pas se souvenir de son

geste mais il sentit qu'on le surveillait sans cesse. Il effectua ce jour-là toute une série de travaux pénibles. Les crampons sautaient les uns après les autres sans qu'il parvînt à les fixer, les moufles de fourrures n'étant pas adaptées pour ce travail-là. Il finit par en enfiler de plus fines fabriquées au Village. La noria qui montait l'eau dans le tender fonctionnait mal. Tout gelait très vite lorsqu'on négligeait le plus petit entretien.

Un jour, alors qu'ils étaient secoués par des cahots nombreux, Flyn déclara que jamais le rail n'éviterait cela et que le mieux serait de retrouver le secret des véhicules de jadis qui roulaient sur de grosses roues remplies d'air.

— Il y avait aussi ceux qui circulaient sur une couche d'air emprisonnée sous la coque.

— Je persiste à dire, déclara Rogger, agacé, que le rail sera un trait d'union entre tous les hommes civilisés. Ce dont tu parles s'appelait automobile et pour moi c'est significatif. C'est comme autosatisfaction, autocratie, autonomie. Je flaire un relent d'égoïsme dans ce mode de déplacement. Je persiste à dire que dans un environnement aussi effroyable, les hommes doivent rester soudés entre eux. Vous savez que ce repas pris en commun avec les gens de Hope m'a enchanté. Au Village, nous nous séparons une fois la journée terminée pour vivre en tout petits groupes. Je découvre que nous vivons comme des étrangers, alors que nous ne sommes que deux petites centaines.

Il paraissait le seul à défendre cette théorie et regardait Sadon comme s'il espérait que ce dernier se rangerait à son opinion.

— Le rail transmettra un jour l'énergie jusque dans les coins les plus reculés. Il apportera de la nourriture, permettra des échanges. Les trains seront de véritables villes en déplacement avec tout le confort, des magasins, des théâtres, des jeux, des nurseries, des hôpitaux. J'ai raison pour une chose au moins : le transport de l'électricité. Vous ne trouverez pas mieux. Des fils tendus comme autrefois ne résisteraient ni aux tempêtes de grêle ni au blizzard.

Le soir venu, Sadon continuait de rêver sur ces cartes de réseaux ferrés de jadis. Mais lorsque Rogger parlait de vie communautaire, il se souvenait de l'igloo de la famille-tribu. Il y faisait à peine moins froid qu'à l'extérieur, on n'y mangeait pas grand-chose, on n'y entendait que des grognements mais chaque soir il pouvait avoir une femme.

XI

La famille-tribu échangeait parfois de la viande de renne contre du poisson, plus rarement du phoque. Lorsqu'ils atteignirent le village inuit au bout de trois jours de banquise, Sadon découvrit une trentaine d'igloos de grandes dimensions, mais surtout des dizaines de phoques gelés qui attendaient d'être dépecés. Des lanières de viande pendaient, accrochées à des portiques en os de baleine. Du moins il supposa qu'il s'agissait d'os de baleine, vu leur grosseur. D'ailleurs il en eut confirmation en découvrant le lendemain un squelette gigantesque. Quarante-cinq pas de long. Nettoyé par les Esquimaux, les corbeaux, les goélands, les rats et les renards.

Il participa au déchargement du wagon de marchandises. Les sacs de farine étaient accueillis par des cris de joie. Il y avait aussi des objets manufacturés, les lance-harpons et, ô surprise, des carabines.

— Oui, fit sèchement Bella, nous avons un atelier qui en sort une dizaine chaque jour.

Enfin ce fut le tour des tonneaux d'une bière fortement alcoolisée pour l'empêcher de geler. En moins de deux heures, le wagon fut en partie vidé et le lendemain on commença à entasser les sacs de sel. Les Esquimaux savaient le séparer de la glace aux endroits où la banquise restait peu épaisse. Puis ce furent les brassées de lanières de viande de phoque et de baleine, et surtout les cubes de graisse.

— Nous avons exigé qu'ils la mettent en cubes, expliqua Bella. C'est plus pratique.

Chaque cube pesait dans les vingt-cinq kilos et il y en avait des centaines à manipuler. Sadon se rendait compte qu'il faisait le plus gros du travail. Il ne s'en plaignait pas. Il avait mis de côté un sac de sel et ne cessait d'y tremper sa moufle qu'il suçait ensuite.

Les Esquimaux utilisaient des attelages de chiens pour tirer des traîneaux merveilleux de légèreté et d'élégance. Lorsqu'ils apprirent que Sadon était un Chasseur ayant quitté sa famille-tribu, ils lui dirent qu'ils entretenaient d'assez bonnes relations avec ces vagabonds des glaces. Si bien qu'un soir, ils invitèrent Sadon dans un des igloos pour manger des intestins de bébé-phoque et boire de la bière. Sadon découvrit que les lampes utilisées par les Esquimaux produisaient une lumière plus éclatante que d'ordinaire. Mais en même temps

dégageaient une odeur plus désagréable. Il demanda quelle graisse était utilisée et on lui répondit qu'on l'ignorait, que des Lapons en apportaient en échange de viande et de graisse. On lui en montra un bloc dans un recoin de l'igloo. Il était verdâtre et d'une saveur désagréable lorsque il voulut goûter à un prélèvement.

Il but beaucoup et, comme tous les autres, se dévêtit totalement quand la gaieté et la chaleur ambiante atteignirent leur maximum. Une fille le coucha sous elle et lui fit l'amour, puis il crut se souvenir qu'une autre vint le chercher pour recommencer. Lorsqu'il se réveilla, tout le monde dormait. Il se rhabilla et, avec son coutelas qui ne le quittait jamais, il alla découper un morceau de cette graisse inconnue et puante.

Les autres le méprisèrent un peu plus d'avoir participé à cette nuit d'orgie organisée par les Esquimaux. Ils commerçaient avec eux mais les estimaient d'une race inférieure, quoique d'un niveau au-dessus des Chasseurs.

Avant le départ du convoi, Sadon trouva le moyen de se faire expliquer d'où venait la famille-tribu qui apportait cette étrange graisse qu'on ne pouvait manger. Sur une peau tannée de bébé-phoque, un chef de famille esquaissa une carte. La famille-tribu venait d'un endroit distant d'un mois de marche du village esquimau, soit environ trois à quatre cents kilomètres. C'est en creusant des igloos souterrains que les Lapons avaient découvert cette matière.

— Elle donne plus de lumière et plus de chaleur, mais elle pue, conclut l'Esquimau, et on ne peut la manger. Un enfant qui l'a fait est mort dans de terribles souffrances.

Il indiquait sur le parchemin des repères que seul un Chasseur comme Sadon pouvait comprendre. Les hommes du chaud, comme il commençait à appeler Rogger et les autres, n'y comprendraient jamais rien. C'était un tas de congères reconnaissable à une certaine forme, un territoire de chiens sauvages, une faille où la glace formait comme du verre. On pouvait apercevoir un cadavre de renne emprisonné là. Toutes choses que les autres négligeraient, installés dans leur puissante machine et leur suffisance. Sadon comprenait que les Esquimaux se moquaient d'eux en secret mais appréciaient les marchandises qu'ils apportaient, surtout la bière et les carabines.

Ayant pensé qu'ils reprendraient le chemin du retour, Sadon s'étonna que la locomotive se dirigeât vers le nord-est. Il en demanda la raison à Bella qui ne jugea pas utile de lui répondre. En revanche, Rogger le fit, de son ton professoral habituel :

— Nous allons rejoindre un groupe de forgerons. Ils se sont installés depuis trois générations sur un site particulier où la couche

de glace est faible, à peine une dizaine de mètres, et ils ont découvert des couches sédimentaires de ferraille. La dernière fois que nous leur avons rendu visite, ils foraient un puits pour essayer d'évaluer la profondeur de ce gisement. Ils en étaient à quatre-vingts mètres. Ce gisement se présente sous forme de blocs presque identiques, mélange de fer, de cuivre et de métaux inconnus. Il y a aussi du caoutchouc qu'ils ne savent comment récupérer. Dans leurs hauts fourneaux, ils essaient d'obtenir du fer assez pur mais n'ont pas l'équipement voulu. Si l'on doit un jour fabriquer des rails, ce sera chez eux. Chaque fois que je peux, nous faisons le détour.

— Une perte de temps, lança Bella, très irritée. Le Conseil n'apprécie guère car nous dépensons pour ce détour cinq pour cent de la graisse de phoque.

— Ces Forgerons sont de langue anglaise. Leur territoire s'appelle Iron-Fortress. Vous verrez, ils sont installés sur le sommet d'une montagne difficile d'accès. Nous devons abandonner la locomotive en contrebas.

Dans les jours qui suivirent, Sadon faillit être dans l'obligation de révéler l'existence de son morceau de graisse inconnue. Flyn en flaira l'odeur dans le wagon d'habitation, appela Rogger qui confirma son impression.

— Oui, ça sent le pétrole. Comme celui que nous avons trouvé dans un réservoir, au Village.

Sadon apprit qu'il s'agissait juste de quelques litres découverts par hasard et que des chimistes analysaient depuis dans l'espoir d'en fabriquer de façon synthétique. Il retint ce mot de « pétrole ».

— Possible que, dans ce vieux wagon, on en ait répandu et que, la chaleur aidant, l'odeur se manifeste.

Ce fut tout et on ne soupçonna pas Sadon de cacher dans sa cabine cette matière qui pouvait empestier. Il réussit à l'envelopper avec soin d'un tissu de sac de farine grossier mais étanche.

Une surprise les attendait chez les Forgerons. Ceux-ci avaient construit une machine qui, à l'aide du moteur à vapeur, pouvait également se déplacer sur la glace. La conception en était assez originale car, en fait, il s'agissait d'une sorte de traîneau équipé de patins en fer. Une grosse roue dentée servait à la propulsion en mordant dans la glace. La vitesse n'était pas très élevée et la machine dévorait de grosses quantités d'énergie, sous forme de graisse de caribou. Il en existait non loin de là un grand troupeau qui se nourrissait des lichens d'une paroi rocheuse où la glace ne pouvait s'accrocher. Les lichens poussaient dans des anfractuosités profondes,

mais les animaux, avec leurs sabots durs comme des pics, détruisaient peu à peu la roche pour brouter leur nourriture. D'ici quelques années, la paroi n'existerait plus et le troupeau disparaîtrait faute de lichens. Toujours aussi didactique, Rogger expliqua à un certain Khal qui dirigeait le haut fourneau comment améliorer la machine à vapeur.

— Nous nous sommes inspirés des machines utilisées par les gens de Dark-City. Nous avons voulu prendre le charbon chez eux au lieu de nous faire livrer, mais nous avons été attaqués par des Chasseurs armés de fusils. Qui a pu leur en fournir ?

Rogger ne mentionna pas le troc de carabines contre le sel, la viande et la graisse de phoques. Sadon se doutait que les Esquimaux avaient dû céder quelques-unes de ces armes aux Chasseurs en échange de ce pétrole, comme les autres l'appelaient.

— Chaque fois, nous avons des pertes.

Sadon aurait souhaité savoir où se trouvait Dark-City qui troquait du charbon, mais comprit que Rogger n'en dirait rien.

— Nous aurions besoin d'au moins cinquante traîneaux à chiens pour rapporter suffisamment de charbon de terre, ainsi que du bois. Nous brûlons le caoutchouc qui pourrait être mieux utilisé si nous découvriions comment le recycler. Nous brûlons tout ce qui peut brûler. Peut-être avons-nous tort.

— Construisez-nous des rails que nous installerons entre plusieurs communautés. Nous nous relierons à la forêt subglaciaire, à vous, à Hope. Ce serait un circuit déjà bien intéressant.

— Des milliers de kilomètres de rails, ricana Bella. Toujours la même utopie.

— Apportez-moi deux wagons de charbon de bois et je vous promets cent kilomètres de rails, répondit Khal qui partageait la folie de Rogger.

— Fabriquez de grands traîneaux à vapeur. Il vaut mieux glisser sur la glace que rouler dessus, intervint Flynn, toujours aussi sûr de lui. Vous les alimenterez au charbon de bois.

— Ne feriez-vous pas un voyage pour nous, avant de rentrer chez vous ? Un plein wagon de charbon de bois nous permettrait de survivre. Sinon, nous devons abandonner le haut fourneau.

— Il faudrait en référer au Conseil, dit tristement Rogger, et je ne suis pas certain qu'il serait d'accord. Nos sorties sont déjà très coûteuses en énergie. Nous rapportons des marchandises importantes au prix d'une grande dépense de combustible.

Ils avaient laissé le convoi à mi-pente sous la surveillance de Slava.

Les Forgerons livrèrent des tiges, des lingots de fer avec les traîneaux à chiens. Rogger leur donna du sel, de la graisse de phoque, de la viande, du sucre et de la farine.

— Une tonne de fer pouffait fournir plusieurs centaines de mètres de rails allégés, calculait Rogger. Les rails pour la Corpet pesaient vingt kilos au mètre mais on peut vraiment les usiner aussi robustes avec quatre fois moins de poids. Si l'on utilise du fer, mais on pourrait combiner avec le carbone. Mais comment usiner le carbone tel que nous le connaissons ?

— Et comme énergie, toujours de la graisse animale ? demanda perfidement Sadon, pensant à ce mystérieux charbon de terre.

— Pour l'instant, oui. On pouffait électrifier les rails, mais cela demandera des études très longues.

— Et le pétrole ?

— Bien sûr, le pétrole. Son pouvoir énergétique est le plus élevé. Bien plus que le charbon et que la graisse animale. Mais le pétrole est désormais hors d'atteinte, du moins celui qui reste, car nos ancêtres en ont gaspillé des quantités astronomiques jusqu'au début du XXI^e siècle.

Dans les lampes esquimaudes, cette huile brûlait en dégageant une lumière vive et une grande chaleur. Le morceau que Sadon possédait aurait certainement pu remplacer deux ou trois kilos de graisse de phoque.

— Nous rentrons en passant par Hope, annonça Bella, un matin.

Du haut de leur forteresse, les Forgerons tirèrent quelques coups de feu pour saluer leur départ.

XII

Cette nuit-là Flynn s'endormit et oublia d'aller recharger le foyer de la locomotive. Il ne s'éteignit pas tout à fait mais ne produisit pas assez de chaleur pour empêcher le gel de faire des ravages. Ce fut Sadon qui donna l'alerte alors que le froid venait de le réveiller dans sa cabine. Il s'était cru dans son igloo familial, en train de grelotter.

Le remue-ménage qui s'ensuivit réveilla Flynn et tous se précipitèrent pour constater les dégâts. Plusieurs conduites en cuivre avaient déjà éclaté et les pistons eux-mêmes paraissaient grippés.

— Nous devons déjà rallumer le foyer, mais lentement pour que la chaleur revienne peu à peu. Nous risquons d'être immobilisés plusieurs jours. Il y a de quoi réparer dans les réserves de matériel, mais ce sera très long.

La veille ils avaient déjà travaillé dur, ayant changé quatre fois de crampons. Ceux-ci se dégradaient très vite et les grandes roues motrices se mettaient à patiner sur la glace. Ils s'étaient même enfoncés de la profondeur d'un pan de main et avaient eu toutes les peines du monde à surmonter cette difficulté.

Dans le wagon d'habitation et des réserves alimentaires avait été installé un petit atelier. Lorsque les conduites en cuivre conduisant la vapeur aux cylindres furent démontées, Rogger constata qu'elles étaient déjà corrodées par l'eau de fonte.

— Jadis, on estimait que l'eau de fonte était la meilleure au monde car elle avait été épurée selon le cycle de l'évaporation, de la transformation en neige, mais désormais ce n'est plus le cas. Le sol glacé de notre terre est soumis à des atteintes inconnues qui viennent de l'espace. Certainement des poussières microscopiques qui peuvent enrayer les mécaniques.

À l'aide d'une lampe à souder alimentée à l'alcool, Rogger travaillait les tubes de cuivre sur le modèle de ceux qui étaient abîmés. La locomotive reprenait lentement vie et la vapeur fusait de différentes soupapes, réchauffant les organes mais se transformant très vite en stalactites et stalagmites de glace que Bella et Slava détruisaient avec des marteaux. Flynn démontait les cylindres, la tâche la plus difficile.

— Je n'aime pas beaucoup cet endroit, confia Rogger à Sadon.

Nous sommes dans une sorte de tranchée avec des falaises de glace. Un éboulis est toujours à craindre et les tribus de Chasseurs sont nombreuses dans le coin. D'après mes cartes anciennes, un grand fleuve souterrain existe sous la glace, et celle-ci est percée de dizaines de galeries permettant d'accéder à des nappes d'eau. On peut y pêcher des poissons de belle taille. Ils survivent grâce à une bactérie les aidant à lutter contre le froid. Tous les animaux actuels en sont également dotés.

Ils travaillèrent jusqu'à la nuit tombée à la lumière des projecteurs. L'alternateur, entraîné par une petite turbine autonome, donnait parfois des signes de faiblesse et le courant baissait d'intensité.

— Sadon, ordonna Rogger, allez vous reposer car cette nuit je ne pourrai monter la garde, pas plus que Flyn. Seules les femmes qui seront moins fatiguées prendront les premiers tours.

Bella le réveilla vers quatre heures du matin et il grimpa dans la guitoune. La vieille femme lui assura qu'elle avait rechargé le foyer et qu'il pourrait attendre trois bonnes heures avant de recommencer. Néanmoins, en sautant sur le toit du tender, il alla y jeter un coup d'œil. À travers l'écran de verre épais il constata qu'elle avait dit vrai.

En revenant il surprit des ombres sur les hauteurs de la paroi de gauche. Depuis la guitoune, il braqua un projecteur dans cette direction mais ne distingua rien de suspect. Pour ménager l'alternateur, ils n'avaient laissé fonctionner que deux de ses phares.

Mais ce fut sur le haut de la falaise de droite que des ombres se déplacèrent et il arma sa carabine. Depuis quelque temps, et en dépit de la réprobation des trois autres, Rogger lui en avait remis une ainsi que des cartouches. Sadon avait appris à s'en servir, à l'approvisionner, mais il n'était pas pour l'instant un excellent tireur.

Pour vérifier son chargeur, il alluma la veilleuse de la guitoune et aussitôt une balle vint transpercer la double vitre de droite. C'était un verre armé qui ne volait pas en éclats mais la balle passa à quelques centimètres de sa tête pour se ficher dans la cloison.

Il donna l'alarme après avoir éteint. Il lâcha tout le contenu de son chargeur, le remplaça aussitôt mais il dut se laisser choir au fond de cet habitacle étroit, car les balles fusaient au-dessus de sa tête. Il entendit Bella dire qu'elle apercevait les agresseurs qui essayaient de descendre la falaise. Tous les quatre commencèrent à tirer sans discontinuer durant plusieurs minutes et, lorsqu'ils cessèrent, seul le souffle asthmatique de la locomotive hachait le silence. Il fallait espérer que les agresseurs n'avaient pas songé à tirer sur la chaudière. Celle-ci était en fer épais, mais elle pouvait être transpercée. Privés de chaleur, ils ne résisteraient pas plus d'une demi-journée si les

Chasseurs avaient quelque patience. Mais Sadon connaissait la mentalité des vagabonds des glaces. Lorsqu'ils s'entendaient pour quelque action concertée, une chasse aux rennes par exemple, ils ne réfléchissaient pas longtemps et entreprenaient tout de suite son exécution.

— Ils arrivent par l'arrière, cria Slava.

Elle se mit à tirer et Flyn dut la rejoindre pour la soutenir.

Sadon estimait que plusieurs familles-tribus s'étaient associées pour attaquer le convoi. Elles devaient se douter que le deuxième wagon contenait de la nourriture en énormes quantités. Les gens du Village, trop imbus de leur supériorité, s'imaginaient que les Chasseurs manquaient d'intelligence, mais la chasse aux rennes sous-entendait au contraire tout un ensemble de tactiques que des idiots n'auraient pu mettre en pratique. Certaines tribus avaient des patriarches très avisés, réputés même pour leurs qualités de pourvoyeurs en viande.

Rogger l'appela, lui conseilla de ne pas rester dans la guitoune où il était trop exposé.

— Rejoins-nous. Il nous faut tenir jusqu'au jour et là, nous aurons une surprise pour eux. Mais pour l'instant nous ne pouvons pas les utiliser. Cependant nous allons lancer des fusées qui les effraieront peut-être.

Bella revint avec une sorte de fusil à l'énorme canon, et une boîte contenant des cartouches du même calibre. L'embouchure avait le diamètre d'un bras d'enfant. Lorsque Rogger en tira une à travers la fenêtre ouverte, un sillon ensanglanta l'air extérieur, grimpa vers le ciel et éclata avec un bruit d'enfer. Sadon eut l'impression que le vieil homme avait expédié dans le ciel un de leurs projecteurs qui illuminait toute la contrée. Surpris, les agresseurs oublièrent de se cacher et Sadon commença à tirer ainsi que Bella. Puis la lumière baissa d'intensité, s'éteignit, mais Rogger recommença aussitôt.

— Ils se planquent, dit la vieille femme.

Il envoya une troisième fusée éclairante mais les Chasseurs, si chasseurs il y avait, restèrent invisibles.

— Je n'étais pas d'accord pour vendre des carabines aux Esquimaux, murmura Rogger.

Bella lui fit signe que Sadon écoutait, mais le vieux haussa les épaules.

— C'était une sottise. Les Esquimaux préfèrent les lance-harpons à toute autre forme d'arme. Ils ont dû échanger les carabines contre des produits qu'ils n'ont pas.

Du pétrole, pensa Sadon, du moins une huile sentant le pétrole, qui pouvait se coaguler sans vraiment se solidifier. Le morceau qu'il avait emporté se manipulait comme une pâte épaisse.

Lorsque le jour arriva, aucun autre coup de feu n'avait été tiré. Mais dans le convoi, tous pensaient que les Chasseurs restaient à l'affût.

— Pourtant, nous devons sortir réparer la machine. D'ici la fin de la journée, elle pourrait être en état de fonctionner, ce qui nous permettrait de quitter cette tranchée où une deuxième nuit nous serait fatale.

— Il y a des tôles épaisses, dit Flynn qui venait de pénétrer dans le wagon-habitation. Nous nous protégerons avec.

— À tout hasard, je vais leur balancer des grenades. J'attendais le jour, je craignais qu'elles ne nous retombent dessus.

Sadon était curieux de découvrir ce qu'était cette arme inconnue.

XIII

Les grenades tirées par Bella explosaient régulièrement sur le sommet des parois, provoquant une grêle qui crépitait sur le convoi. Abrités derrière des tôles épaisses servant de bouclier, les trois hommes remontaient les nouvelles pièces sur la locomotive. Rogger ne cessait de répéter que l'étanchéité devait être parfaite, qu'il ne saurait tolérer la moindre perte de vapeur, expliquait que, celle-ci se transformant aussitôt en givre, ce dernier finirait par pénétrer dans la conduite et par l'obstruer.

— Il aurait fallu isoler les conduites, lui répondait Flynn, et bien avant le départ de cette expédition. Vous l'aviez promis et nous disposions de matériaux pour le faire. Mais vous n'avez pas voulu qu'on enferme la machine dans une sorte de cocon pour des raisons d'esthétique.

— Elle est si belle avec ses cuivres, sa fonte noire. Je sais que j'ai eu tort, mais elle est l'image même de la beauté mécanique des siècles révolus.

Flynn enrageait mais faisait du bon travail. Sadon, à leur grande surprise, s'acquittait lui aussi très bien de sa tâche.

Leurs agresseurs de la nuit ne se manifestaient plus. Flynn affirmait qu'ils avaient fui, mais Rogger prétendait qu'ils étaient toujours en embuscade, guettant le moment favorable pour attaquer.

— Les grenades les maintiennent dans leur cachette, mais lorsque nous commencerons à nous mettre en route, nous ne pourrons être sur le qui-vive. Un seul d'entre nous pourra leur tirer dessus s'ils reviennent, et ils le savent.

— Je peux essayer d'aller voir, proposa Sadon, mais Rogger refusa. Craignait-il une désertion de sa part ?

Une heure avant la nuit, le travail fut terminé et la montée en pression de la vapeur était bonne, suffisante pensaient-ils, pour arracher les crampons à la glace. Mais la puissance de la machine ne parvint pas à décoller les roues motrices. Le monstre enragea, mais pour finir les soupapes s'ouvrirent pour éviter une explosion de la chaudière.

— Il faut chauffer les roues, décréta Rogger.

La nuit tombait et Bella commença à allumer les projecteurs fouillant de leur doigt de lumière les hauteurs de la tranchée. Elle n'osait plus envoyer de grenades car la tempête de grêle qu'elles provoquaient en explosant pouvait dissimuler la ruée des Chasseurs.

Sadon alla chercher des lampes à souder à alcool et, avec Flynn, il fit fondre la glace pour essayer de dégager les crampons. Dans la cabine, Rogger et Slava envoyaient à nouveau de la vapeur dans les cylindres. Sadon, le premier, cria que les roues commençaient à tourner, en patinant, mais visiblement Flynn n'avait pas obtenu le même résultat de l'autre côté.

C'est alors que leurs ennemis cachés se mirent à tirer. Il y eut un gémissement de l'autre côté de la machine et Slava cria que Flynn avait été touché.

— Reste ici, hurla Rogger, tu vas te faire tuer.

Sadon s'accroupit et aperçut Flynn la face contre la glace. Aucun doute : le garçon était mort. Les boucliers de tôle avaient été trop vite rangés, sur l'ordre de Rogger, et c'était la faute de ce dernier si le jeune homme avait été abattu. Sadon se glissa sous la machine et rampa jusqu'à lui. Il lui souleva le visage, constata que le garçon avait été tué net d'une balle dans la nuque. Dans le vacarme de la machine, alors que les roues jusque-là bloquées tournaient dans le vidé, il essaya de se faire entendre. N'eut que le temps de repousser le cadavre du pied pour ne pas être écrasé et s'agrippa à des tubulures. Elles étaient brûlantes, mais ses moufles pouvaient le protéger durant quelques secondes. Il se dit que, dans la cabine, Rogger s'affolait, ne pensait qu'à s'enfuir. Dans la famille-tribu de Sadon, on n'abandonnait jamais un mort. Il lâcha prise et par chance se retrouva dans une légère dépression de glace. Le convoi tout entier défila au-dessus de lui.

Il n'osa se relever tout de suite car un projecteur arrière pointait son faisceau vers la tranchée où ils avaient été immobilisés. Il releva la tête, ne vit aucune ombre suspecte. Il se dressa et se mit à courir derrière le convoi qui s'éloignait à toute petite vitesse. Il se dit que les crampons auraient dû être changés et que les roues patinaient plus qu'elles ne faisaient avancer le tout.

Il agitant les bras de crainte que Bella ne lui tire dessus. Il réussit à se rapprocher du wagon de marchandises, touchait presque l'un des tampons lorsque, dans une secousse brutale, le convoi accéléra. Il perdit du terrain, sut qu'il ne pourrait continuer à courir. Un coup de sifflet retentit. Depuis son perchoir sur le dernier wagon, la vieille femme venait d'avertir son compagnon qu'il devait ralentir, mais le vieillard, certainement mort de peur, n'obéit pas. Sadon s'arrêta de

courir, se retourna, prêt à mourir, pensant qu'une horde sauvage les poursuivait.

— Sadon ?

Il sursauta, se retourna. Slava était devant lui, de l'autre côté des traces profondes laissées par la machine et les wagons.

— J'ai sauté, dit-elle. Flynn était bien mort ?

— Bien mort ! lança-t-il.

Là-bas, le convoi n'était plus visible. Seules quelques étincelles jaillissaient de la cheminée, preuve que Rogger ne cessait de bourrer le foyer. Ils n'avaient plus qu'à marcher en suivant les ornières qui, dans l'obscurité épaisse, servaient à guider leurs pas. La jeune fille se rapprocha de lui.

Il dégagea son visage de la cagoule protectrice. Une rumeur lui parvint, puis des halètements. Des chiens, des chiens attelés à des traîneaux.

Malgré sa résistance, il entraîna la jeune fille loin des traces laissées par les roues de la locomotive et la força à s'allonger sur la glace.

Une minute plus tard passaient les traîneaux des Chasseurs. Sadon estima qu'il y en avait une dizaine. L'haleine chaude des chiens – ils devaient être près d'une centaine pour tirer autant de poids – leur parvint chargée de puanteurs de viande aigre.

Ils attendirent un peu, puis Sadon obligea la jeune fille à se relever.

— Flynn, murmura-t-elle. Il faudrait...

— Non. Ils l'ont dépouillé entièrement et même s'il n'avait été que légèrement blessé, il serait mort de froid en quelques minutes sans sa combinaison.

— Ce sont des Chasseurs ?

— D'une autre race. Ils peuvent parcourir des distances énormes avec leurs chiens. Mais en général ils viennent d'un village où ils entreposent leur butin. Moi et les miens les redoutions beaucoup.

Ils rejoignirent les ornières zébrées par les rainures nombreuses laissées par les patins. Sadon les mesura, en conclut que les Chasseurs se faisaient tirer par les chiens au lieu de courir à côté des attelages. S'ils avaient voulu rattraper le convoi, ils auraient évité de monter sur les traîneaux. Pourquoi paraissaient-ils avoir tout leur temps et harassaient-ils leurs animaux ?

Soudain, devant eux, quelque chose explosa dans un éclair

éblouissant et ils virent nettement plusieurs attelages de chiens et de traîneaux projetés dans les airs.

— Bella a laissé des grenades piégées derrière le convoi.

— Nous aurions pu tomber dessus, fit Sadon, rempli d'une rage meurtrière.

— Nous avons accepté de nous sacrifier afin que le convoi de provisions puisse poursuivre sa route. Je n'aurais pas dû sauter de la locomotive, mais je voulais sauver Flynn.

— C'est votre amoureux ?

— Mon frère. Vous ne le saviez pas.

Elle ne pouvait comprendre que, pour lui, c'était la même chose lorsqu'il vivait dans sa famille-tribu. Méfiant envers les étrangers, le clan n'avait plus l'inceste comme tabou et Sadon avait été surpris qu'il n'en fût pas de même dans le Village. Au contraire, on établissait soigneusement les arbres généalogiques de chacun pour éviter la consanguinité.

— Écoutez ?

La machine haletait très fort à moins d'un kilomètre et son souffle surmontait les détonations des carabines.

— Le convoi s'est arrêté. On l'a attaqué.

XIV

Au-dessus du wagon d'habitation tournoyait le projecteur qui éclairait un cercle d'une centaine de mètres de rayon. Les traîneaux se tenaient à la limite de la lumière. Les chiens avaient été dételés et rassemblés à l'écart sous la surveillance des femmes et des enfants. Les hommes utilisaient les traîneaux comme protection contre les balles tirées depuis le convoi.

Sadon et la jeune fille s'arrêtèrent à distance une fois qu'ils furent face au vent. Sinon, les chiens auraient pu les flairer. Épuisés, ils assistaient à la scène sans savoir ce qu'ils pouvaient faire.

— Pourquoi sont-ils immobilisés ?

— Je l'ignore. La machine a l'air de fonctionner.

— Auraient-ils voulu nous attendre ? murmura-t-elle, sceptique.

— Je n'y croirai jamais, répondit Sadon, et elle ne protesta pas.

Leurs combinaisons les protégeaient assez bien du froid sans les engoncer et leur permettaient une plus grande liberté de mouvements. Mais ils étaient épuisés par toutes ces heures de travail intense passées à réparer la machine et leur course pour rattraper le convoi.

Lorsqu'il se releva pour s'enfoncer dans l'obscurité, elle le suivit sans lui demander d'explication. Au bout de cinq minutes, il s'accroupit et elle put apercevoir dans une sorte de creux la lueur d'un feu.

— Graisse de phoque, dit Sadon

Peu à peu, ils distinguaient mieux les femmes formant un cercle autour du feu, les enfants endormis dans des fourrures, les chiens attachés plus loin.

— On va libérer les chiens. Ils ne sont jamais tout à fait domestiqués. S'ils se sentent libres, ils fuiront, et la tribu partira à leur poursuite.

Il lui expliqua quel était son plan, s'attendant à ce qu'elle refusât d'y participer, mais c'était une fille courageuse malgré ses airs prétentieux. Après tout, elle avait sauté du convoi pour porter secours à son frère.

Slava devait effectuer une diversion d'un côté, attirer les femmes

loin des chiens. Dans sa poche, Sadon gardait toujours le briquet à alcool, un des premiers objets qui l'avait séduit au Village. Dans son sac il choisit, au toucher, le livre qui l'intéressait le moins. Il racontait une histoire où l'abondance de mots inconnus, même de son dictionnaire, l'avait laissé perplexe.

Slava s'éloigna avec ces deux objets et Sadon contourna la cuvette pour se rapprocher des chiens, sans jamais être dans leur vent. Il n'eut pas longtemps à attendre. Là-bas, de l'autre côté de cette dépression, une lumière brilla, flotta dans les airs avant de retomber mollement vers la glace. Une des femmes l'aperçut et attira l'attention des autres. Le phénomène se renouvelait sans cesse. Le roman contenait plus d'une centaine de feuilles qui s'en iraient ainsi en petites lueurs dans la nuit glaciale.

Une femme puis deux couraient vers les étranges lumières, et bientôt presque toutes les autres se levèrent pour les suivre. Mais les trois qui restèrent étaient vigilantes et demeuraient assises, une carabine en travers des genoux.

Sadon descendit malgré tout vers les chiens qui sentirent sa présence. Ils commencèrent à se relever et à grogner. Son coutelas à la main, regrettant son brave épieu qui avait souvent transpercé des chiens sauvages, il les affronta. D'un seul coup il trancha les lanières de cuir qui en attachaient deux. Les bêtes qui tiraient dessus, soudain libérées, voulurent l'agresser, mais en quelques moulinets il les écarta, continua de trancher. L'éclat du feu de graisse n'atteignait pas cette partie du campement, mais découpait plutôt les silhouettes des trois gardiennes. Les grognements des chiens finirent par attirer l'attention de l'une d'elles qui se retourna mais ne vit rien. Pourtant deux chiens s'éloignaient déjà silencieusement, bientôt suivis de trois autres. La masse grouillante, pas loin de la centaine, comprenait enfin que l'homme inconnu les libérait. Ils étaient capables d'accepter un homme qui les nourrissait, un homme qui les attelait et surtout un homme qui les détachait.

La femme se leva pour mieux voir la raison de l'agitation des chiens et soudain elle cria. Sadon l'entendit prononcer des mots précis qui donnaient l'alerte, et non des grognements. Cette tribu-là n'appartenait pas à la race des Chasseurs, mais venait d'une communauté plus évoluée qui se livrait aux raids meurtriers dont on accusait ensuite les Chasseurs.

Cette femme vit trop tard Sadon qui, d'un seul geste, la décapita. Il n'eut pas un regard pour la tête qui roulait sur la glace, mais arracha la carabine aux mains déjà crispées par la mort. Il la braqua sur les autres femmes et tira. Elles tombèrent toutes les deux.

Lorsqu'il eut libéré tous les chiens, le reste des femmes revint en toute hâte à cause des enfants qui hurlaient de terreur. Il disparut avec les chiens mais se dirigea vers le nord, à la recherche de la jeune fille qui devait se cacher dans des congères.

Il escalada ces dernières et aperçut les Chasseurs qui abandonnaient les traîneaux pour se précipiter vers les femmes. Sans les chiens, ils savaient qu'ils auraient les plus grandes difficultés pour rejoindre leur campement d'origine. La moitié d'entre eux, surtout des enfants et des femmes, périraient au cours des semaines nécessaires au retour.

Si quelques femmes restèrent sur place, commençant à creuser la glace pour ensevelir les corps de leurs compagnes mortes, les hommes disparurent à la poursuite des chiens. Ils ne les récupéreraient pas tous, mais si ces animaux ne trouvaient aucune proie pour se nourrir, ils finiraient par se laisser rattraper.

— Vous avez décapité cette femme, tué les deux autres, fit la voix de Slava sortant d'un creux en dessous de lui.

Il se pencha. La jeune fille émergeait d'un trou si étroit que jamais personne, même un Chasseur, n'aurait pu imaginer qu'on pût s'y cacher. Mais elle était très mince, très souple.

— Flyn disait vrai quand il affirmait que vous n'étiez qu'un sauvage dangereux prêt à tuer et à violer : Je suis surprise que vous n'ayez pas pris le temps d'abuser de l'une de ces malheureuses.

— Ces malheureuses, comme vous dites, vous auraient capturée et écartelée pour que tous les hommes de la tribu vous passent dessus. Et ensuite, elles vous auraient crevé les yeux et abandonnée nue pour que vous mouriez en quelques minutes.

Il descendit de la colline de congères et amorça un immense détour pour se rapprocher du convoi qui haletait toujours bruyamment. Dans le cercle des traîneaux abandonnés, il ne restait plus aucun combattant. La disparition des chiens était ce qui pouvait arriver de pire à ces assaillants et, sans hésiter, tous s'étaient mis à courir pour les rattraper.

Ayant atteint la locomotive, il se retourna. La jeune fille le suivait à quelques mètres, tenant toujours dans sa moufle le livre délesté de la moitié de ses pages.

Sadon grimpa vers la cabine et, à travers les vitres, aperçut Rogger, assis dans le recoin, non loin du foyer, les yeux grands ouverts. Il ouvrit la porte et une odeur de chair brûlée le fit suffoquer. Le bras du vieillard appuyé contre le foyer était carbonisé, mais l'homme était déjà mort d'une balle dans le ventre. Sa combinaison, lorsque Sadon

l'éloigna du foyer, restitua tout le sang qui s'y était écoulé.

— Bella n'est pas avec lui ? demanda Slava sans émotion apparente. Nous ne pouvons pas attendre le retour de ces fous sanguinaires. Laissez-le sur la glace comme il a fait pour Flyn.

Sadon comprenait pourquoi le convoi s'était immobilisé. Une faille profonde zigzaguait en travers de la glace sur plus d'un kilomètre. Et leurs agresseurs connaissaient son existence, ce qui expliquait leur poursuite paresseuse du convoi.

— Sur la droite, dit-il, je pense qu'on peut rouler jusqu'à ce que la faille disparaisse. Je m'en occupe. Tâchez de trouver Bella. Nous avons besoin d'elle pour alimenter le foyer.

Curieusement, il regrettait de devoir abandonner Rogger sur la glace. Slava le devina et, sèchement, lui dit de se hâter.

— Croyez-vous qu'il vous ait épargné par bonté d'âme ? Vous étiez en fait une sorte d'esclave pour lui.

XV

Lorsque Sadon eut bourré le foyer de cubes de graisse de phoque, il aida Slava à manipuler les palonniers de direction. Ils étaient très durs et la jeune fille n'y parvenait pas seule. Ils suivirent longtemps la faille, avant de la voir se rétrécir puis disparaître totalement, mais attendirent deux kilomètres avant de reprendre la direction du sud.

— Essayez de retrouver Bella, dit-il à la jeune fille. Nous ne devons pas nous arrêter et je vais forcer la vitesse au cas où les hommes aux traîneaux nous pourchasseraient.

Slava se hissa sur le toit du tender, passa dans le wagon d'habitation, puis dans celui de marchandises. Elle tarda à revenir mais, préoccupé par la conduite de la machine, Sadon se soucia peu de son absence qui dura plus d'une heure. Il devait surveiller la pression, s'accrocher aux palonniers. Bientôt ils devraient changer les crampons car les roues continuaient de patiner.

— Elle est morte, dit la jeune fille en pénétrant dans la cabine.

Sadon examina son visage. Il lui trouvait une drôle d'expression.

— Comment ça, elle est morte ?

— Elle a été blessée à la poitrine et agonisait quand je suis arrivée. J'ai attendu qu'elle soit morte pour faire tomber son corps sur la glace.

Elle ressortit pour aller chercher de la graisse et ils durent s'arrêter pour faire de l'eau. Méfiant, il la fit descendre la première pour pelleter la glace dans les godets de la noria. Il ne lui faisait plus confiance. Lorsque la citerne fut remplie, elle remonta et l'aida à manœuvrer. Plus loin, ce fut une plaine très lisse à perte de vue et ils purent arrimer les palonniers pour soulager leurs forces.

— Il y a les crampons à changer, sinon nous allons gaspiller le combustible. Nous devrions aller deux fois plus vite.

Ils attendirent qu'il fasse grand jour. Chacun surveillait l'autre discrètement. Sadon choisit des crampons à trois pointes, que Rogger réservait pour les passages les plus difficiles. Lorsque la machine roula à nouveau, Slava sortit de quoi manger et boire. Ils étaient tous les deux affamés.

— Si nous revenons au Village, nous comparaîtrons devant le Conseil et risquons d'être accusés d'avoir tué nos compagnons.

Sadon haussa les épaules :

— Nous raconterons exactement les faits.

— Vous êtes un chasseur sauvage pour ces gens-là, et moi, je ne suis qu'une fille achetée. Il ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire.

— Rogger et Bella nous ont achetés, Flyn et moi, dans une communauté qui vend les enfants en surnombre. Le chiffre de cent vingt personnes ne doit pas être dépassé pour éviter le manque de nourriture. Nous étions en surnombre du fait de notre naissance et nous avons été vendus. Au Village, nous habitons la maison des Achetés. C'est ainsi qu'on nous appelle.

— Mais je n'en savais rien. J'ignorais tout de cette pratique.

— Vous ne deviez pas quitter la locomotive et ils ne savaient pas trop que faire de vous. Je pense que Rogger songeait à vous échanger avec un groupe qui habite à l'est et qui exploite une mine de chaux. Il avait appris que la communauté qui occupe cette mine recherchait des mineurs. Ceux-ci vivaient dans le fond de la mine sans jamais en sortir, tenus d'extraire tant et tant de chaux pour recevoir une quantité suffisante de nourriture.

— Mais Rogger prêchait la solidarité entre les hommes, il avait des principes moraux.

— Il nous a achetés, mon frère et moi, pour abuser de nous.

Sadon resta un long moment sans parler. Tout ce que lui avait appris Rogger, toutes ces plaidoiries en faveur d'un monde fraternel où le rail réunirait les groupes épars étaient donc des mensonges ?

— Il y croyait certainement, plus que Bella, mais il ne pouvait résister aux tentations. Le Conseil du Village admet les relations sexuelles avec les Achetés. Par hypocrisie, afin d'éviter les débordements sexuels, l'adultère et les passions.

— Flyn aussi ? Rogger usait de lui comme de vous ?

Slava éclata de colère.

— Pourquoi cela aurait-il été plus ignoble pour lui que pour moi ? Ce vieux verrait nous voulait dans sa couche. Souvent beaucoup plus pour se réchauffer, en réalité, mais n'empêche qu'il jouissait de nous.

— Bella ?

— Elle considérait Rogger comme un génie et lui pardonnait ses faiblesses, comme elle disait. Cependant, le plus souvent, elle nous haïssait et nous humiliait.

— Je vous trouvais au contraire bien proches d'eux, complices.

— Nous avons peur d'être revendus. Pour se procurer du charbon et du fer, Rogger et Bella nous auraient échangés.

— Quand j'étais caché dans les ossements de rennes, vous m'avez dénoncé, continua-t-il avec une rage contenue.

— J'ai toujours eu peur des Chasseurs.

— Par la suite, vous me méprisiez dans chacune de vos paroles, chacune de vos expressions.

— Je vous en prie, oubliez tout cela. Ne revenons pas au Village, mais continuons vers l'est. Je sais où nous serons bien accueillis avec la locomotive. Une communauté cherche depuis longtemps à l'acheter et Rogger s'en méfiait.

— Rien ne me force à vous croire. Si je reconduis la machine au Village, le Conseil m'en sera reconnaissant.

— Vous vous trompez... Ils sont trop méprisants pour vous croire.

Soudain, elle défit la fermeture du haut de sa combinaison et, comme la première fois où il l'avait vue, ces deux seins volumineux et fermes sur ce buste fragile le bouleversèrent. Elle continua de se dévêtir, découvrant la flamme rousse de son pubis. En cet instant, l'inlandsis devint cahoteux et Sadon dut se cramponner aux palonniers pour empêcher la locomotive de déraiper et d'entraîner les wagons dans un tête-à-queue qui aurait pu les coucher.

Il inversa la vapeur pour ralentir, effectua quelques réglages, mais rien n'empêchait la fille de poursuivre sa folie. Complètement nue, elle se frottait contre son dos, portait ses deux mains sur son bas-ventre, serrait son sexe avec une force effrayante.

— Depuis que je t'ai vu nu et tendu, là-bas, dans le tas d'os, j'y pensais, murmurait-elle. Tu es redoutable, beaucoup plus que Rogger ne l'a jamais été, ajouta-t-elle avec un petit rire de mépris cruel.

— Il faut que j'arrête cette machine.

Mais elle insistait, lui arrachait sa combinaison, la déchirait. Il pivota, la saisit à pleins bras. Il avait les mains glissantes de graisse de phoque et elle semblait vouloir lui échapper. Elle fit une chose qu'il ignorait, l'embrassa à pleine bouche, poussant sa langue chaude entre ses lèvres. Elle l'avait dépouillé, se suspendait à son cou, nouait ses longues jambes autour de sa taille et l'engloutissait d'un coup, au moment même où son plaisir jaillissait. Elle hurla de fureur mais lui, ricanant d'intense satisfaction, commença à la besogner à grands coups de reins.

Dans un halètement aussi érotique que les leurs, la locomotive s'immobilisa et son souffle scanda leur fièvre. Slava mordait sa bouche

au sang et il dut agripper sa tignasse et lui tordre le cou pour l'en détacher. Il la prit indéfiniment, lui sembla-t-il, ne pouvant imaginer que leur étreinte pût s'arrêter un jour. Ils avaient fini par se coucher sur la tôle de la cabine, dans les traînées de graisse et la chaleur infernale à ce niveau-là. Lui aussi la mordait, la faisait hurler quand il enfonçait ses dents dans ses épaules, ses seins.

Une des soupapes poussa un sifflement si strident qu'ils sursautèrent, vrillés à l'âme par ce son insupportable. Titubant, Sadon se releva et vit que la pression dépassait la cote d'alerte. Le gel avait dû boucher toutes les autres soupapes de sécurité. Il voulut se précipiter, mais Slava saisit son sexe d'une main ferme, comme pour le lui arracher, et il dut la frapper pour lui faire lâcher prise.

Il devait sortir, casser la glace en différents endroits, mais sa combinaison était déchirée.

— Habille-toi et va dégager les soupapes, sinon tout va sauter.

Hébétée, les lèvres en sang, elle ne comprenait pas ce qu'il disait. Il ramassa sa combinaison, la lui jeta au visage.

— Enfile ça ou je te jette nue au-dehors.

Elle se releva lentement, passa la main dans ses cheveux.

— Que s'est-il passé ?

XVI

Ils avaient longtemps erré dans un désert de glaces monumentales, n'y rencontrant que des hordes de loups et de chiens sauvages, les premiers chassant les seconds. Slava ne se souvenait pas très bien de l'endroit où cette communauté s'était installée. Les boules de graisse de phoque commençaient à diminuer dans le tender, lorsqu'ils aperçurent la haute cheminée. Sadon n'aurait jamais pensé découvrir une telle construction dans ce monde effroyable. Il le jugeait d'autant plus effroyable qu'il pouvait désormais espérer vivre en dehors de ses dangers et de son froid.

— Ils extraient du sable à une grande profondeur et fabriquent du verre. Il faut d'autres produits que j'ignore, et de la chaleur. Pour se ravitailler, ils utilisent des traîneaux à voiles.

Sadon arrêta la machine au sommet d'une faible pente et examina l'endroit. De gros tas d'une couleur presque rouge, en partie recouverts de glace, s'élevaient tout autour, empêchant de distinguer les autres installations. D'après Slava, c'était du sable, et des postes de guet étaient enfouis dans ces sortes de collines. La haute cheminée laissait échapper un panache dont la couleur se confondait avec celle, glauque, du ciel très bas.

— Nous sommes certainement repérés. Je vais aller négocier avec eux. Si dans deux heures je ne suis pas de retour, tu repars, dit-elle.

— Ont-ils des esclaves pour extraire du sable ?

— Non. Leur système est meilleur que celui du Village. Les gens y sont plus libres. Ceux qui travaillent dans les puits de sable sont mieux payés que les autres. Ils utilisent parfois de l'or comme monnaie. Rogger aimait recevoir des pièces de ce métal. Mais son trésor doit être au Village. Certaines communautés n'en veulent pas, préfèrent le troc.

La locomotive se rapprocha. Dans les amas de sable, il distinguait des surfaces verticales de couleurs différentes. Slava dit que c'étaient les postes de guet protégés par des plaques de verre épais.

— Comment appelles-tu cet endroit ?

— Les habitants disent la Sablière. Rogger les appelait les vitriers.

Elle quitta la locomotive et marcha vers la Sablière. Sadon s'était

armé de sa carabine, l'endroit pouvant être infesté d'animaux dangereux. Ils avaient aussi rencontré plusieurs familles-tribus en route vers des buts incertains. Il se souvenait de ces errances constantes lorsque, avec les siens, il rêvait d'un endroit où la nourriture abonderait. Il avait compris son erreur au sujet de ce lieu mythique appelé Rennes. En riant très fort, Rogger lui avait expliqué qu'une ville, jadis, s'appelait ainsi et qu'elle se trouvait désormais sous des dizaines de mètres de glace, sans qu'on y trouvât ces animaux-là.

Là-bas, Slava approchait de la ceinture de sable mais personne n'apparaissait. D'ici deux heures, il devrait repartir mais ne le ferait pas. Cette fille et lui vivaient depuis des jours dans une démence totale. Ils se détestaient, se méfiaient l'un de l'autre, s'injuriaient, se battaient mais, plusieurs fois par jour, se jetaient l'un contre l'autre sans épuiser leur rage sexuelle.

Désormais il avait compris que, toute fillette, Slava avait dû subir les caprices de Rogger. De même que son frère, à peine plus âgé qu'elle. Elle avait emmagasiné une haine féroce qui se libérait contre le seul être qui se dressait devant elle, lui, Sadon. Une haine amoureuse parfois intolérable. Slava refusait obstinément toute tentative de tendresse platonique, tout dialogue raisonnable. Ils se crispaient l'un et l'autre dans une suite d'épreuves de force. Seul l'amour les laissait pour quelques instants épuisés et abandonnés.

Elle disparut entre deux tas de sable et il regarda sa montre. Il était une heure du jour. Il attendrait trois heures pour envoyer quelques coups de sirène. Il y avait peut-être un piège derrière ce sable. Y connaissait-elle suffisamment les gens pour le trahir ? Il avait récupéré quelques grenades qu'il pourrait lancer.

Vers deux heures trente, alors qu'il devenait nerveux, il aperçut une étrange chose. Certainement un traîneau qui glissait sur la glace, surmonté d'une grande toile que le vent gonflait. Plusieurs humains se trouvaient dans cet appareil et il crut reconnaître Slava. Lorsque le traîneau effectua un grand arc de cercle autour de la machine, il se méfia d'une attaque mais le traîneau arrivait doucement, la toile étant enroulée dans le bas.

Slava lui fit signe, grimpa seule jusqu'à la cabine.

— Tout va bien. Ils sont prêts à nous accueillir. Celui qui attend au pied de la machine s'appelle Libert. Il dirige la communauté pour le moment. Il veut discuter avec toi.

Il accepta et Libert les rejoignit. C'était un gros homme barbu qui portait une combinaison rembourrée qui l'engonçait moins que des fourrures, mais beaucoup plus que celles fabriquées au Village.

— Vous ne voulez pas rejoindre le Village après la mort de Rogger, de Bella et du frère de cette fille. Avez-vous quelque chose à vous reprocher ?

Sadon raconta exactement toute leur histoire, précisa qu'il n'était qu'un Chasseur mal accepté par le Village et que la mort de Rogger, son protecteur, le laissait plein d'inquiétude.

— Nous cherchons un moyen de transport pour nous approvisionner. Nous utilisons des traîneaux à voiles mais en fait, ils ne servent qu'un jour sur quatre. Par temps calme ils n'avancent pas et, en période de blizzard, il serait dangereux de s'en servir. Vous resteriez les conducteurs de cette machine mais vous seriez accompagnés de négociateurs et d'hommes pour charger et décharger. Vous recevrez une bonne paie en nourriture, logement et agréments. Si le Village ne vous réclame pas.

— Envisagez-vous de vous relier avec d'autres communautés grâce à ce qu'on appelle des rails ? Rogger avait le projet d'unir ainsi les groupes qui produisaient de la nourriture ou des objets nécessaires à la vie.

— Je sais, dit Libert. C'était un projet utopique. Nous ne pourrions le réaliser avant longtemps. D'ailleurs, avant d'accepter d'utiliser ce convoi, il faut que nous réfléchissions un peu.

Déçu, Sadon resta silencieux. Il détestait Rogger, surtout pour ce qu'il avait fait à Slava, mais le vieillard avait à jamais greffé en lui ses propres chimères. Il rêvait souvent de conduire la locomotive sur un chemin de fer qui raboterait toutes les bosses et les ondulations de l'inlandsis, contournerait les crevasses ou les enjamberait grâce à des ponts. Il y avait deux ponts dans le Village qui permettaient de franchir le torrent issu du lac.

— Écoutez, dit Libert, je comprends vos hésitations. Chez nous, personne n'est contraint. Mais nous ne pouvons rester là sans prendre de risques. Il y a des loups féroces et des tribus hostiles. Chez nous, vous pourrez aller et venir, tout vérifier, parler avec nos compagnons. Et vous prendrez ensuite votre décision. Vous resterez maître de ce convoi si vous le désirez, mais le Village finira par s'inquiéter et enverra une expédition.

— Ils ne peuvent utiliser les autres locomotives qui sont trop lourdes.

— Ils chercheront à savoir ce que vous êtes devenus. Avant la locomotive, ils se déplaçaient avec des traîneaux qu'ils tiraient eux-mêmes. S'ils viennent ici, ils exigeront la restitution du convoi et je ne veux pas risquer une guerre avec eux. Nous devons discuter de tout

cela sans prendre de décision immédiate.

— De toute façon, moi, je ne retournerai jamais au Village, déclara Slava avec force.

— Vous avez en quelque sorte commis un acte de piraterie, fit Libert. C'est une pratique courante entre les communautés mais nous sommes partisans, à la Sablière, d'instaurer une sorte de code précis réglementant nos relations. Vous parliez de chemin de fer pour réduire l'isolement des communautés. Il ne pourra se construire que lorsque ce code, avec des lois précises, sera accepté par le plus grand nombre. C'est aussi une utopie, mais le moment approche où nous devons éviter les affrontements. Nous ne sommes plus des errants sauvages, mais des groupes structurés essayant non seulement de survivre mais de vivre le plus agréablement possible.

Sadon comprenait mal les scrupules de cet homme. Dans sa famille-tribu on ignorait ces notions de propriété. Le plus fort avait toujours raison, mais ces gens de la Sablière avaient certainement des clauses à respecter s'ils voulaient s'approvisionner.

— Nous pouvons toujours passer quelques jours chez vous, mais je repartirai ensuite si vous comptez me livrer aux gens du Village.

XVII

Depuis l'extraction du sable dans des paniers en peau jusqu'à la cuisson du verre dans les fours, Sadon avait suivi de bout en bout toutes les opérations de fabrication. Il savait qu'on mélangeait en proportions tenues secrètes d'autres éléments au sable, de la soude et de la chaux. Il savait ce qu'était cette dernière pour l'avoir vu utiliser au Village, mais ignorait tout de la soude. Lorsque, sous ses yeux, le verre en fusion se nuait aux grandes plaques translucides, il restait émerveillé. C'était une cité qui s'était construite derrière les collines de sable, à l'abri d'une gigantesque verrière. Les matériaux avaient été amenés là au fil du temps, depuis deux générations de verriers. Il avait fallu des éléments en fer pour soutenir cette verrière. Ils provenaient de chez les Forgerons de Iron-Fortress.

— Nous les avons transportés sur nos traîneaux à voile, dans des conditions très difficiles. Les expéditions durèrent des mois. Certains groupes de nos amis ont à jamais disparu sans que nous sachions ce qu'ils sont devenus.

Sadon avait fait la connaissance d'un certain Shun qui, le premier, avait osé mettre en fabrication des portiques en verre armé. Il utilisait des structures en fer sur lesquelles on coulait le verre.

— Nous pourrons, si l'ensemble résiste bien aux blizzards, éviter les longs transports dangereux. Ces ferrailles peuvent se rouler facilement et n'occupent pas autant de place que les poutrelles que nous utilisions jusqu'ici.

Sadon examina les portiques, les poutrelles faites d'une matière verdâtre plus solide que le verre totalement transparent.

— Ne serait-il pas possible de construire des rails avec ce matériau ?

— Il serait d'une grande fragilité et l'assemblage poserait des problèmes très ardues. Comment souder deux tronçons de rails par moins soixante degrés ? Quelle serait leur résistance une fois sur l'inlandsis, à la merci du moindre affaissement ?

Sadon continuait d'habiter dans le convoi immobilisé entre deux collines de sable. Slava, elle, avait trouvé à se loger dans la cité du verre. Mais un soir elle revint, l'air maussade, prête à affronter Sadon.

— Que décides-tu ? Bientôt les gens du Village vont partir à notre

recherche.

— Ils ne penseront pas un instant que nous sommes ici.

— Libert va leur envoyer un traîneau à voiles pour leur dire que nous sommes ici et qu'il est disposé à négocier avec le Conseil.

Sadon serra les poings et se mit à hurler que dès le lendemain, il s'en irait ailleurs. Elle le regardait avec cette moue de mépris qu'elle avait toujours affectée à son égard.

— Quand tu te calmeras, essaie d'envisager l'avenir. Nous devons accepter d'aller chercher un chargement de chaux pour les verriers.

— Chez ces gens qui ont besoin d'esclaves pour extraire la pierre et fabriquer la chaux ? Merci bien.

— Nous aurons une escorte. Libert sait à quoi nous nous exposons et nous fera protéger. Nous livrerons de la viande de porcs qu'ils élèvent ici, de la bière et du verre pour qu'ils construisent des habitations et des serres. Le verre sera soigneusement enveloppé et nous devons suivre un certain itinéraire pour atteindre la mine de chaux.

Il restait buté, n'envisageait pas de demeurer au service de Libert. Il rêvait de s'en aller le plus loin possible, pour trouver des groupes intéressés par l'idée d'un chemin de fer reliant des communautés. Il y avait certainement un matériau quelque part qui permettrait cette réalisation.

— Libert nous donnera autant de charbon que nous voulons. Il en achète à une autre cité qui l'extraie facilement d'une ancienne réserve subglaciaire.

— Mais comment le livrent-ils ? Rogger me soutenait que toutes les mines étaient inaccessibles.

— Évidemment. Il avait peur de ces gens-là qui possèdent un véhicule à vapeur, eux aussi. Ce n'est pas une locomotive. Ce serait un grand traîneau avec des roues... comment dit-on ?

— Des roues dentées ? Nous en avons parlé avec Rogger, à Iron-Fortress, et il méprisait ce système.

— Mon frère Flynn y avait songé le premier. Il avait un livre avec des automobiles d'autrefois et en rêvait.

— Je pense comme Rogger. Seul le rail nous reliera tous et nous empêchera de nous combattre.

— Tu sais bien que c'est impossible à réaliser et les Charbonniers, eux, peuvent livrer de grosses quantités de charbon et repartir avec des carcasses entières de porcs, du verre et de la bière.

La bière fabriquée sur place était gardée dans des tonneaux en verre noir. On les manipulait avec précaution et, pour le transport, on les plaçait dans des sortes de caisses remplies de paille de verre. C'était comme une laine qu'il fallait éviter de prendre à pleines mains, mais qui garantissait contre les chocs et aussi contre le froid, les maisons de la Sablière étant toutes doublées par ce matériau comprimé en couches, semblables à des matelas.

Il ne s'expliquait pas pourquoi Libert et les siens ne faisaient pas fabriquer un de ces véhicules qu'ils appelaient des « gerbes », car les roues dentées à l'arrière projetaient des paquets de glace à deux, trois mètres de haut.

— Il paraîtrait qu'à vide, ils progressent assez vite. Depuis leur campement, les Charbonniers ne mettraient qu'une semaine pour arriver ici mais ils dépensent beaucoup de charbon.

Libert, sachant qu'il s'interrogeait sur ces gerbes, lui dit qu'elles étaient certes intéressantes mais que seuls les Charbonniers disposaient d'assez de charbon pour les utiliser.

— Pour venir ici, la charge qu'ils emportent ne comprend qu'un tiers de marchandises, et deux tiers de combustible. La locomotive que vous conduisez consomme beaucoup moins.

Deux jours plus tard, ils roulaient à très petite vitesse vers la Mine de Chaux. Une dizaine d'hommes armés escortaient le convoi. Tous savaient que les maîtres de la Mine étaient des gens dangereux, toujours en quête de nouveaux esclaves pour travailler sous la glace.

— C'est un travail épuisant et la chaux est très dangereuse à respirer et à manipuler. Leurs pertes sont très élevées mais ils effectuent des razzias parmi les tribus des Chasseurs. Ils envoient tout le monde au fond. Ils les nourrissent avec une farine mal cuite, qui au début ne convient pas à ces nomades habitués à ne manger que de la viande. Mais les Seigneurs de la Chaux, comme ils s'intitulent eux-mêmes, se moquent bien de la mortalité. Ils piègent les tribus avec des cadavres de rennes. Lorsque les Chasseurs voient des corbeaux voler en cercle, ils se précipitent et se font capturer.

C'était un certain Lehat qui dirigeait les hommes armés et il connaissait des dizaines de communautés jusqu'à deux mille kilomètres à la ronde.

Effaré, Sadon découvrit par ses récits l'existence de barons et de princes qui dirigeaient des communautés, guerrières pour la plupart, se déplaçant en traîneaux tirés par des chiens ou des rennes. Mais les chiens étaient plus faciles à nourrir que les rennes. Ces petits dictateurs se battaient entre eux mais pouvaient s'unir pour attaquer

une communauté prospère. Sadon, quand il n'était que patriarche de sa famille-tribu, ignorait l'existence de tous ces petits seigneurs malfaisants. Lui et les siens avaient le plus souvent affaire à d'autres familles-tribus, mais lorsqu'ils apercevaient des concentrations d'humains vivant dans des lieux précis, ils effectuaient de grands détours pour ne pas les rencontrer. Des légendes circulaient, affirmant que ceux qui se cachaient dans ces enclos, ces murailles de glace, dévoraient les humains de préférence aux animaux.

— Il y a de nombreux cas d'anthropophagie, lui dit Lehat. Ces guerriers ne savent rien faire d'autre que se battre et voler la nourriture des autres. Quand ils n'ont plus rien à manger, ils dévorent leurs prisonniers et les cadavres de leurs ennemis conservés pour les jours de famine.

Sadon se souvenait qu'au cours de disettes atroces, les vieux de sa famille parlaient de débiter les quelques morts qu'ils traînaient avec eux, mais il s'y était toujours opposé. Et quand les loups emportaient les défunts, les vieux lui reprochaient de ne pas en avoir profité avant les loups.

XVIII

Le petit despote qui régnait sur la Mine de Chaux se faisait appeler Czar Paulus 1^{er}. Quelques mois auparavant, Sadon eût été impressionné par ce géant qui recevait dans son palais, habillé de fourrure de loup, avec une tête à la gueule béante en guise de coiffe. Lehat l'avait prévenu que l'homme était grotesque mais très dangereux. Il commandait à une centaine de fripouilles sanguinaires. Tout ce monde vivait dans l'opulence, au milieu d'un harem de filles jeunes. Tout de suite, l'ancien chasseur remarqua l'absence de vieillards et d'enfants. Que devenaient-ils dans un pareil milieu ?

Paulus 1^{er} les reçut en faisant étalage de son faste. Son palais construit en blocs de rochers liés à chaux et à sable ressemblait à une sorte d'ancre puant. Des peaux mal tannées recouvraient les murs et le sol. Des quartiers de viande cuisaient dans une immense cheminée où l'on brûlait du charbon de bois. La horde devait se ravitailler auprès des bûcherons de la forêt subglaciaire ou piller les convois de traîneaux transportant ce précieux combustible. On jetait les cuissots de jeunes rennes sur une longue table parmi les grosses bouteilles de bière et d'alcool. Le Czar regarda Slava d'une façon déplaisante. Il dit quelque chose que sa cour reprit en gros rires obscènes. Mais Lehat et ses hommes armés, silencieux, sur le qui-vive, finirent par inquiéter ces brutes. Des filles presque nues apportèrent de gros verres pleins d'alcool, présentèrent d'énormes tranches de viande saignante, mais les nouveaux venus trempèrent à peine leurs lèvres dans la boisson, refusèrent la nourriture.

— Nous ne sommes pas venus festoyer mais commercer, dit Lehat d'une voix tranchante. Notre commande est-elle prête ?

— Apportez-vous ce que nous vous avons commandé ? Les vitres ? Toutes les vitres dont nous avons besoin ? Cette machine fumante qui tire ces chariots appartient au Village de Rogger. Où est le vieillard ? Il devait aussi me fournir des hommes robustes pour travailler au fond. Où sont-ils ?

— Rogger est mort et je commande la machine, dit Sadon. Je suis engagé pour ce voyage par Libert de la Sablière. Nous voulons décharger les marchandises et embarquer la chaux et la soude promises.

— Commencez par boire et manger, amusez-vous. Toutes ces filles

sont pour vous, mes amis. Vous n'en avez qu'une à me proposer ?

Du coin de l'œil Sadon surveillait Slava qui tenait son grand verre d'alcool d'une inquiétante façon, prête à le jeter au visage du Czar. Il passa devant elle et reçut la douche dans le dos, espérant que le geste furieux de la fille n'avait pas été perçu.

— Cette fille est mon associée pour le transport de ces marchandises. Nous ne sommes pas venus nous amuser.

— En voilà une belle association où une fille, pour si belle qu'elle soit, a autant d'importance qu'un homme. Ici, elles sont tout juste bonnes à nous soulager et à faire leur travail de femmes. Mais c'est bon. Libert m'avait aussi promis de l'or.

— Vous l'aurez, promit Lehat. Une grosse bourse en cuir de porc.

Ils se retirèrent avec lenteur, les regards fouillant chaque recoin. Gorgé d'alcool, le Czar était capable de les faire agresser. Il avait déjà fait égorger d'autres délégations commerciales. Malheureusement, on avait besoin de sa chaux et de certains produits qu'il se procurait lors de pillages réguliers.

— La soude, par exemple ; nous ignorons où il la trouve mais il nous en fournit de pleines bonbonnes de verre.

Prudent, Lehat annonça qu'ils attendraient que la chaux et la soude fussent apportées au-dehors pour commencer le déchargement. C'est alors que des esclaves vêtus de fourrures informes commencèrent à installer, à même la glace, des tringles faites d'un métal inconnu, d'un gris blanchâtre.

— Mais, murmura Sadon, fasciné, que font-ils ?

Glissant sur ces tringles apparut un chariot poussé par les esclaves. Un chariot avec des roues à saillie interne de la jante, autrement dites « roues à boudin » selon Roger.

— Ce sont des wagonnets, dit Lehat. Ils ont dû les voler quelque part, ces maudits.

— Il me faut un de ces rails, dit Sadon, à n'importe quel prix. Ils paraissent à la fois légers et résistants.

Tandis qu'on déchargeait les sacs en grosse toile remplis de chaux, il s'accroupit pour examiner les deux tringles réunies tous les mètres par une armature du même métal. Il interpella un esclave en lui demandant d'où sortaient ces espèces de rails, mais l'homme grogna sans comprendre. Un Chasseur, ayant oublié son langage d'homme.

Un homme du Czar surveillait les opérations et il regarda Sadon avec un mépris non dissimulé lorsque ce dernier lui demanda d'où

venaient ces tringles et de quel métal elles étaient faites.

— Tu crois que je ne sais pas que tu es un ancien Chasseur ? Tu parles peut-être, mais tu n'es même pas un homme.

Sadon agrippa le coutelas qui pendait à son côté droit mais Lehat lui cria de rester tranquille. En même temps, deux de ses hommes visaient son offenseur avec leurs armes.

— Je te retrouverai, dit Sadon, et je te couperai les couilles pour te les faire bouffer.

Les wagonnets allaient et venaient, et bientôt on put commencer à décharger les marchandises promises. Lehat alla dans le wagon d'habitation et réapparut avec une bourse en cuir. Elle contenait des pièces en or.

— Paulus ne peut rien en faire puisqu'il vole au lieu d'acheter. Mais lorsqu'il a lu dans un livre qu'un bonhomme se faisait appeler Czar et possédait des coffres remplis d'or, il s'est procuré de l'or. Pour l'instant, dans notre monde, ces pièces ne servent à rien ou presque. Dans deux ou trois générations, il n'en sera peut-être pas de même.

À cause de la nuit proche ils remirent leur départ au lendemain, mais Lehat demanda à tous ses hommes de veiller avec méfiance. Sadon lui-même prit son tour de garde, pensant que ce grotesque Paulus méditait quelque ruse infernale.

Et durant les deux premiers jours du retour vers la Sablière ils se tinrent sur leurs gardes. Slava ne décolerait pas contre Sadon, lui reprochant de l'avoir empêchée de jeter le contenu de son verre au visage de Paulus.

— Tu as entendu comment il m'a traitée ? Toi-même, tu aurais dû le tuer sur-le-champ.

Une fois à la Sablière, Sadon alla trouver Shun qui s'occupait de la fabrication du verre et lui parla des rails qu'il avait vus et sur lesquels pouvaient rouler sans heurts des wagonnets.

— Grâce à eux, deux hommes poussaient une charge énorme. Les roues à boudin tournaient sans peine.

— Je suis déjà allé là-bas. C'est de la fonte d'un métal qu'on appelait aluminium. C'est léger, résistant, mais autrefois on ne l'utilisait pas pour construire des rails. Les convois pesaient des centaines de tonnes, des milliers même.

— Nous n'aurons pas tout de suite des convois de cette importance et cette fonte de...

— Aluminium.

— Suffirait en attendant que nous fabriquions des rails plus résistants. En trouve-t-on facilement ?

— Non. Quelques déchets parfois. Ces strates de matières diverses que l'on trouve à Iron-Fortress en contiennent certainement. Le fer et l'acier, ainsi que des éléments inconnus y sont en majorité, mais il n'y a qu'un faible pourcentage d'aluminium.

— Quand irez-vous chercher du fer là-bas ?

— Pas avant des mois. Bien sûr, avec le convoi de la locomotive, nous pourrions en rapporter de grosses quantités. Encore faudrait-il envoyer un message à Khal le Forgeron pour qu'il ait le temps de préparer notre commande. Un traîneau à voiles peut aller le prévenir. Avez-vous vu Libert à ce sujet ?

— Non, pas encore.

— J'ai réfléchi à votre projet de rails. Pourquoi ne pas les construire en fer léger et creux dans lequel vous ferez geler de l'eau qui les consolidera, leur donnera suffisamment de poids pour peser sur la glace, et vous pourriez en transporter beaucoup plus que si chaque tronçon pesait des dizaines de kilos ?

Stupéfait, Sadon ne disait rien. Shun, lui, poursuivait son travail sans même penser à ce qu'il venait de dire. Des rails creux remplis de glace ? Quelle serait leur résistance au poids et à l'usure ? Au début, on ne pouvait envisager que de minuscules convois. Faute d'aluminium, n'y avait-il pas dans ces quelques propositions une possibilité enfin réaliste ?

— Vas-tu en finir avec cette histoire de chemin de fer ? lui dit Slava. Tu n'es même pas drôle, sais-tu ?

XIX

Le charbon donnait une plus grande chaleur que la graisse de n'importe quel animal, mais Sadon songeait toujours à cette huile minérale qu'utilisaient les Esquimaux pour s'éclairer et se chauffer. Ils la troquaient contre de la viande et de la graisse de phoque fournies par une tribu vaguement située dans le Nord. Avec cette huile, la locomotive aurait fonctionné mieux et plus longtemps sans que le foyer fût constamment alimenté.

En attendant la réponse du Conseil du Village, Libert les envoya chercher du charbon à Dark-City. Ainsi s'appelait par dérision l'exploitation d'une ancienne mine. Elle se situait exactement là où Sadon l'avait repérée sur son vieil atlas. Rogger avait voulu lui faire croire qu'elle n'était plus exploitable car inondée autrefois. Il ajoutait que l'eau avait ensuite gelé, mais désormais Sadon savait qu'à une certaine profondeur, il ne gelait plus et qu'il faisait même chaud.

Les traîneaux à moteur, les gerbes, effectuaient le parcours en une semaine mais il fallait en compter deux pour la Corpet. Le convoi emportait du verre sous forme de vitres, de récipients et de structures en verre armé. Plus des quartiers de porcs et de l'alcool. Les gens de la Sablière distillaient un mélange de sucre avec une substance qu'ils ne voulaient pas révéler. Ils obtenaient une boisson agréable.

— Nous devrions nous enfuir, répétait Slava. Ils nous exploitent, mais nous livreront au Conseil dès que ce dernier l'exigera.

— Libert veut discuter avec eux. Leur proposer une association pour l'utilisation du convoi. Personne ne sait le conduire. Il n'y a que toi et moi à pouvoir le manœuvrer et nous n'avons pas toute l'expérience de Rogger et Bella.

— Tu es un ancien Chasseur et moi, une Achetée. Ils n'accepteront jamais de nous voir remplacer les deux vieux. Leur amour-propre ne le supportera pas.

Au cours de ces deux semaines, ils aperçurent plusieurs familles-tribus de Chasseurs qui s'enfuyaient à l'approche de la locomotive, abandonnant leur igloo. Par curiosité, Sadon en visita un, y respira un air bien connu, y trouva les pauvres ustensiles habituels. Il n'avait rien à regretter.

Ils crurent qu'une tribu voyageant en traîneaux à chiens les

attaquerait, mais arrivèrent près du convoi à l'arrêt des femmes et des enfants pour proposer un troc. Surtout des peaux de loups, de chiens et de rats. Lehat prit quelques peaux de loups, donna à ces vagabonds de la viande de porc. Ils n'avaient pas d'armes à feu, seulement des épieux et des coutelas. Pourtant le chef portait une hache à sa ceinture et c'était assez surprenant. Ils usaient de grognements mais aussi de quelques mots, et le patriarche expliqua qu'il avait troqué de la viande de rennes contre cette hache, à un groupe du Nord qui en avait un plein traîneau.

Bien avant Dark-City apparurent les grandes traînées sombres. C'était comme un sable noir en couches de plus en plus épaisses et sur lequel les roues de la locomotive accrochaient mieux. Le blizzard, en écrétant les tas de charbon entreposés tout autour de la Mine, entraînait cette poussière à des dizaines de kilomètres.

— Autant vous prévenir, dit Lehat, cette poussière s'infiltré partout et nous serons tout de suite très noirs. Même en nous douchant souvent, nous ne parviendrons pas facilement à nous nettoyer et nous aurons des démangeaisons. Autre chose : ces Charbonniers sont accueillants mais très vite irascibles. Surveillez vos paroles et vos gestes. Ils boivent beaucoup à cause de leur travail très pénible.

Le blizzard était un auxiliaire de ces gens-là. Ils extrayaient, de la mine assez profonde, un mélange de poussière et de morceaux et le vent violent ne laissait sur place que les blocs plus faciles à troquer.

Devant la Mine, des acheteurs avaient dressé un campement de tentes en peaux. Lehat les repéra grâce à une lunette d'approche que Sadon lui envoyait.

— Ce sont des Mongols. Ce sont eux qui se baptisent ainsi mais ils ont les pommettes saillantes et les yeux bridés, sont habitués au froid. Ils disent qu'ils viennent de très loin dans l'est. Ils sont commerçants, mais aussi voleurs, au besoin. Cette tribu est importante, plusieurs centaines de membres.

L'apparition de la locomotive attira tous ces gens-là. Ils avaient certainement déjà vu les gerbes des Charbonniers, mais la Corpet les impressionnait bien plus. Lehat conseilla de veiller sévèrement sur les enfants, qui avaient pour habitude de se jeter sur tout ce qui les surprenait et de chaparder n'importe quoi.

— Envoyez de la vapeur, qu'ils se tiennent à l'écart.

La machine roula au ralenti entre les grandes tentes. Ce n'était pas vraiment de la peau mais du feutre, précisa Lehat. Les Mongols obtenaient cette matière en foulant et en agglutinant des poils et de la laine. Pour la première fois de sa vie, Sadon aperçut des moutons,

véritables boules de fourrure, enfermés derrière des claies en os.

— Méfiez-vous de ces animaux. Les Mongols en font des mangeurs de viande alors que ce sont des herbivores, mais sur l'inlandsis il n'y a même pas de lichens. Ces animaux sont maintenant féroces.

Sadon remarqua que les hommes les regardaient avec arrogance. Tous portaient des fusils en bandoulière, des pistolets et des poignards à la ceinture.

Lehat alla négocier avec les Charbonniers et ceux-ci ouvrirent leur grille de fer. Le convoi se faufila entre les tas de charbon jusqu'à la place indiquée par un guide. Ici, la glace disparaissait complètement sous la poussière de charbon. De plus, les fumées des chauffages se rabattaient, grasses et empuanties par une odeur suffocante.

— Du soufre, dit laconiquement Lehat, mais Sadon ne savait ce que c'était.

Ici, le maître s'appelait patron ou boss, selon les langues utilisées. Mais comme ces gens-là parlaient surtout l'anglais, on disait le boss Uncle. Sadon devait découvrir que ce n'était qu'un surnom signifiant Oncle. Un surnom affectueux car le boss était jovial et accueillant, et tout de suite il les entraîna vers une grande construction en blocs de charbons équarris. À l'intérieur, on avait doublé les murs avec des peaux de rennes tendues. La poussière était néanmoins partout et ils commençaient tous à se gratter, ce qui faisait rire le boss et ses compagnons aussi bien que les femmes et les enfants de la famille.

— Notre grand savant voudra examiner la machine à vapeur pour améliorer les nôtres, dit Uncle. Rogger n'avait jamais voulu et nous ne livrions plus de charbon au Village depuis. Nous avons failli nous battre avec ces gens-là. Je ne les aime pas du tout. Comment avez-vous pu vous échapper ? Car vous, vous êtes un ancien Chasseur et elle, je le sais, une Achetée.

Il parut presque ravi que Rogger et Bella fussent morts. Leur spécialiste de la vapeur accourut, frémissant à l'avance de pouvoir enfin étudier en détail la Corpet il entraîna Sadon et Slava voir les fameux traîneaux à vapeur. La machinerie de ces immenses véhicules, une simple plate-forme avec un abri de fortune en cuir, était énorme, monocylindrique et dévorait trop d'énergie.

— Je manque de cuivre, de fonte. Je n'ai qu'un tout petit creuset pour fondre les métaux. Pour construire un haut fourneau, il me faudrait des matériaux résistant à la chaleur, des matériaux qu'on appelle réfractaires. On dit que, très loin dans le Sud-Est, on fabrique des murs avec une sorte de terre que l'on cuit à haute température. Avec notre charbon, nous pourrions obtenir de hautes températures et

surtout de la fonte, mais c'est ainsi.

Plus tard, ils visitèrent la mine qui s'enfonçait à des centaines de mètres. Une machine à vapeur tout aussi simpliste actionnait un monte-charge. Sadon hésita avant d'y monter pour s'enfoncer aussi profondément. Ces gens-là disposaient d'un alternateur peu puissant et, dans le fond, devaient s'éclairer avec des lampes à graisse. Ils savaient produire du gaz de charbon, mais n'avaient pas les matériaux pour construire une centrale.

Les mineurs ne travaillaient que par roulement. Ils entassaient morceaux et poussière dans des sacs de feutre troqués par les Mongols. Parfois il y avait des explosions meurtrières, racontaient-ils, à cause d'un gaz qui, mélangé à l'air, explosait à la moindre étincelle.

Sadon fut heureux de remonter à l'air libre malgré le froid extrême et la poussière. Rapsom, le spécialiste en machines à vapeur, se coucha sous la locomotive, relevant sur une feuille de carton le schéma des tubulures. Il s'en extirpa noir d'une poudre de charbon collée par la graisse qui suintait de la machine.

— Je comprends mieux certaines choses.

Jusqu'à la fin de la journée il ne cessa de parler avec Sadon. Ce dernier ne comprenait pas le quart de ses explications mais, peu à peu, en venait à la conclusion qu'un autre homme était aussi fou que lui, pour vouloir concevoir et réaliser dans les années à venir un système de communication entre les communautés fixes. Et cet homme, c'était ce personnage extravagant de Rapsom.

— Il me faudrait aussi démonter une dynamo ou un alternateur, car nous pourrions disposer ici d'une quantité illimitée d'électricité. Au lieu de vendre un charbon lourd et peu facile à transporter ; nous vendrions de l'électricité, en enterrant les fils, les câbles sous la glace. Même les tribus sauvages et hostiles ne les découvriraient pas. Nous alimenterions de nombreux clients. Peu à peu, les gens afflueraient vers nous, les tribus abandonneraient leurs goûts guerriers. Ce serait un bon départ pour une nouvelle civilisation.

— Le rail peut aussi transporter de l'électricité, répliquait Sadon avec un égal enthousiasme, auquel l'alcool de la Sablière, qui coulait à flots, n'était pas étranger.

— Les Mongols, fit le boss en réponse à une question de Lehat, emportent le charbon pour l'échanger je ne sais où. Mais ils l'utilisent très peu. Leurs chiens peuvent tirer des charges énormes. On raconte qu'ils auraient aussi, quelque part dans une caverne, des chevaux. Vous vous rendez compte, des chevaux ? En avez-vous déjà vus sur des images ? J'ai essayé de leur en parler, mais ils refusent de

confirmer cette histoire. Jadis, on descendait des chevaux dans les mines pour tirer des sortes de wagons.

— Chez Paulus 1^{er}, ils ont des wagonnets, lui annonça Slava. Ils roulent sur des morceaux de fer.

— De l'aluminium, rectifia Sadon à l'adresse de Rapsom qui poussa un soupir d'envie. Il enchaîna sur l'aluminium et ses possibilités, rêvant d'un alliage d'une grande résistance, mais se souvenant que des alliages utilisés autrefois pouvaient supporter jusqu'à quatre-vingts kilos au millimètre carré. La formule s'était hélas perdue ainsi que le procédé de fabrication. Enfin, l'aluminium était d'une extrême rareté, même à Iron-Fortress.

— Je vous assure que seuls les rails pourront tout à la fois permettre de se déplacer rapidement et de livrer votre électricité n'importe où. Il y aura aussi des possibilités d'envoyer des messages.

— Vous parlez du téléphone ?

Non, Sadon ignorait ce que c'était. Comme le télégraphe. Émerveillé, il apprit que la voix humaine pouvait jadis circuler à de grandes vitesses jusqu'à des points très éloignés.

— Je l'ai lu, j'ai vu des représentations d'appareils mais jamais on n'en a découverts. Pourtant, il y a des Archéos qui exploitent des villes englouties.

— Une fois, j'ai trouvé l'une d'elles, mais on ne pouvait aller bien loin à l'intérieur.

— Les Archéos sont une légende, lança le boss Uncle. Je ne crois pas que des villes géantes aient pu exister jadis et se soient laissé stupidement recouvrir par des dizaines de mètres de glace.

XX

Avant que Sadon ne quitte Dark-City, Rapsom lui fit promettre de revenir dès qu'il le pourrait et boss Uncle insista, lui aussi. La locomotive l'avait vivement intéressé et il souhaitait posséder un moyen de transport aussi performant.

Le convoi roulait plus lentement qu'à l'aller. Le charbon pesait beaucoup plus que les marchandises livrées et une tempête de blizzard les paralysa durant deux jours. Des congères coureuses surgissaient depuis l'horizon très bas et finissaient par recouvrir la motrice et les wagons. Sans le charbon, ils ne s'en seraient jamais sortis vivants. Grâce à lui, le foyer ronflait nuit et jour et la couverture de glace finissait par fondre sous l'effet de la chaleur.

Lorsque le blizzard cessa, ils découvrirent une grosse quantité d'animaux morts. Emportés par la tempête, roulés par les congères, ils avaient été en partie déchiquetés. Ils découvrirent aussi des débris humains, des fourrures tachées de sang et le cadavre d'un bébé. Une famille-tribu surprise par des vents proches des deux cent cinquante kilomètres à l'heure avait été complètement anéantie.

À deux jours de la Sablière, ils aperçurent un traîneau à voile glissant vers eux. C'était Libert qui leur envoyait un message. Une délégation du Village attendait à la Sablière le retour de la locomotive pour en reprendre possession. D'après ce qu'écrivait le responsable de la mine de sable, ces gens-là refusaient toute association avec une communauté étrangère. La délégation, dirigée par une certaine Bruni, accusait Sadon et Slava d'avoir assassiné leurs compagnons de convoi.

— Bruni est une fanatique, dit Sadon. Elle a essayé de me convertir à sa religion, mais je n'ai jamais accepté.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Lehat. Libert n'exige pas que vous reveniez à la Sablière, il vous met en garde. Seulement, nous avons besoin de ce charbon. Vous pourriez le décharger à quelques heures de traîneau de chez nous où nous pourrions aisément l'exploiter. Grâce au traîneau à voiles, nous rejoindrions la Sablière.

Sadon s'entretint en tête à tête avec Slava qui voulait accepter la proposition de Lehat.

— Nous nous éloignerons le plus loin possible du Village. Ce sont des fous. Je ne tiens pas à retourner là-bas.

— À nous deux que ferons-nous, même avec cette machine ? Nous n'avons aucune monnaie d'échange. Rien à troquer, et n'importe quel groupe peut s'emparer de notre convoi, nous tuer. Je pense préférable de revenir à la Sablière malgré les risques.

— Alors, je me cacherai. Tu peux dire que je suis restée à Dark-City. Non, que je suis partie avec les Mongols. Ce sont des nomades que la Bruni ne pourra jamais retrouver. Comme Achetée, je risque plus que toi. Cette femme m'a déjà accusée d'avoir entraîné Rogger dans le péché.

Lorsque le convoi s'immobilisa au milieu des tas de sable recouverts d'une couche de glace depuis leur départ, seul Libert vint les rejoindre. Il remercia Sadon d'avoir mené à bien cette expédition et de rapporter une telle quantité de charbon.

— La délégation est dans une maison. La femme qui la dirige m'a affirmé que vous, Sadon, ne seriez pas mis en cause, que seule la fille passerait en jugement.

— Elle ment, dit Sadon. Elle ment car elle a besoin de moi pour ramener le convoi au Village. Rogger n'a jamais accepté de former un remplaçant. Comment sont-ils venus ?

— À bord de traîneaux à chiens.

— C'est étrange, car je n'ai jamais vu de chiens chez eux.

Un peu plus tard, Sadon se trouva en présence de Bruni. Elle portait une combinaison isotherme largement échancrée car il faisait très chaud dans le Village abrité par la verrière. On pouvait circuler avec très peu de vêtements. La femme brune lui sourit avec amabilité.

— Je suis heureuse de vous voir, Sadon. Quelle regrettable tragédie que la mort de Rogger et de Bella.

— Flynn a également été tué par ces Chasseurs.

— Où est la fille ?

Il raconta ce que Slava et lui avaient prévu de dire mais il voyait bien que Bruni ne le croyait pas. Elle affirma qu'il n'y avait jamais eu de tribus mongoles aussi loin que l'on se souvenait.

— Nous étudions toutes les tribus, les familles-tribus, les communautés fixes, les nomades isolés. Point de Mongols. Ils auraient parcouru dix mille kilomètres pour s'installer chez nous ?

Il alla chercher Lehat qui confirma que deux cents Mongols campaient autour de Dark-City, avec leurs chiens et leurs tentes de feutre.

— La jeune fille est restée avec eux, ajouta-t-il, venant en aide à

Sadon.

Bruni n'osa pas l'affronter. Elle garda le silence puis regarda Sadon avec un nouveau sourire charmeur.

— Nous partirons demain matin au jour. Nous emprunterons du charbon contre la promesse de différentes marchandises que nous livrerons plus tard. J'ai appris ici que vous manœuvriez fort bien la locomotive. Nous allons donc nous en rendre compte.

— Je reste ici, dit Sadon, très calme.

Elle continuait de sourire, mais dans son regard apparaissaient les éclats d'une rage contenue.

— C'est impossible. Vous devez rendre compte devant notre Conseil au Village de ce qui s'est passé au cours de cette mission. Vous rapportez des marchandises nécessaires à notre ravitaillement, de la viande et de la graisse de phoque, du sucre de la communauté Hope, du fer d'Iron-Fortress. Nous prendrons aussi du verre et des récipients ici même.

— La cargaison a été déchargée, mise à l'abri.

— Vous avez effectué deux missions pour la Sablière ; nous devons toucher le montant de cette location qui couvrira donc le charbon du retour.

— Je vous souhaite bon voyage. Je suis fatigué, je vais me reposer.

Il lui tourna le dos pour sortir et elle poussa un hurlement effroyable. D'un coup, sa haine viscérale jaillit d'elle avec une force qui laissa Lehat, toujours présent, incrédule. Les autres membres de la délégation surgirent de la pièce voisine et braquèrent leurs pistolets sur Sadon.

— Ce misérable Chasseur croit pouvoir se moquer de nous, il refuse de revenir se présenter devant le Conseil. Il me nargue, ce n'est qu'un déchet d'humanité, une bête libidineuse qui forniquait avec les animaux avant que cet imbécile de Rogger ne le recueille. Nous l'avions mis en demeure de le revendre à Paulus 1^{er}, mais-il hésitait encore.

Lehat se plaça devant Sadon :

— Vous êtes ici nos hôtes, dit-il, encore mal remis du spectacle que cette femme venait de donner. Ces armes doivent disparaître maintenant, sinon c'est une déclaration de guerre. Je suis le chef de la sécurité ici. Cet homme est sous notre protection. Nous connaissons son histoire, nous savons qu'il a tout fait pour lutter contre les agresseurs qui ont tué vos deux amis. Nous allons sortir, mais si vous ne rangez pas ces armes, la maison sera encerclée par mes propres

hommes.

Bruni resta le visage contracté de fureur mais ses accompagnateurs obéirent. L'un d'eux prit la parole :

— Ce n'était pas une attitude hostile envers vous, mais notre mission est de ramener cet homme au Village.

— Je sais que notre chef de l'année, Libert, vous a répondu que le convoi vous appartenait mais que les deux jeunes gens agiraient à leur guise.

— Ce sont des criminels, à nos yeux.

— Nous ne sommes pas responsables de ces faits.

— Nos accords de troc pourraient s'en trouver modifiés.

— Nous n'intervenons pas dans vos affaires, ne vous mêlez pas des nôtres. Mais ce que dira Libert sera définitif.

Slava se cachait dans la maison la plus éloignée. Elle avait visiblement peur et Sadon s'étonnait de la voir ainsi, alors qu'elle lui avait donné des preuves de son sang-froid.

— Elle t'a cru ?

— En tout cas, elle a fait semblant. Mais elle doit être très embarrassée en ce moment car nul autre que nous ne peut conduire la locomotive jusqu'au Village.

Il fut invité à la table de Libert qui lui annonça que la délégation venait de s'installer dans le convoi et qu'on déchargeait le charbon pour pouvoir réembarquer la cargaison première.

— La menace de rompre nos échanges de troc ne me préoccupe guère car nos vitres et notre verre sont de plus en plus demandés. On vient de très loin nous en échanger. Ce que je crains c'est que le Village ne pense à des représailles. Vous ignorez qu'il ravitaille certaines tribus guerrières et les utilise au besoin.

— Je l'ignorais, fit Sadon, surpris. Les mêmes, donc, qui ont fourni les traîneaux et les chiens ?

— Exactement. Il semblerait, mais je ne suis certain de rien, que le Village a déjà envoyé ces tribus attaquer une communauté qui chassait leurs rennes et en tuait de grosses quantités. Le Village aurait organisé une expédition punitive contre ces gens-là, comme contre un groupe qui possède une machine à faire de l'électricité. Le Village voulait la leur échanger car cette communauté n'avait pas de quoi la faire fonctionner. Ils ont été attaqués mais les Mercenaires, qui ne sont que des brutes stupides, n'ont pas su trouver cette machine et ont rapporté je ne sais plus quoi. Le Village a une sale réputation et quand vous me

parliez des projets de Rogger et du réseau de chemin de fer, je me disais que le vieillard avait certainement en tête la mainmise sur toutes les communautés une fois celles-ci reliées au Village.

— Il prêchait l'entente, la solidarité humaine.

— Il était très dangereux, et Bella encore plus. Leur disparition plonge le Conseil du Village dans une grande confusion. Et le fanatisme de cette Bruni n'arrange rien. Malgré les menaces, j'ai décidé, sur le conseil de mes compagnons, de vous donner asile ainsi qu'à la jeune fille. Ils parviendront à faire rouler la locomotive mais rejoindront-ils un jour le Village, c'est autre chose...

Il fit servir de la bière, leva son verre :

— J'ai un service à vous demander, Sadon. Je ne tiens pas à ce qu'ils s'attardent chez nous parce qu'ils cafouilleront pour faire démarrer le convoi. Donnez-leur quelques conseils, apprenez-leur le mode d'emploi le plus simple.

— Je n'irai pas seul.

— Lehat et deux hommes veilleront sur vous. Si jamais ils essayaient de vous enlever, ils tireront sur la chaudière avec un fusil spécial de très gros calibre capable de perforer n'importe quelle tôle.

— Je le ferai, dit Sadon, parce que je vous estime et que j'ai apprécié votre accueil. Ce qui m'ennuie, c'est cette possibilité de représailles.

— Nous ne sommes pas très bien armés. Nous avons négligé la formation de nos hommes dans le maniement des armes et ces tribus guerrières sont terribles. Ce sont des démons sans le moindre sentiment humain.

Dans la nuit, Sadon abandonna la couche où, croyait-il, Slava dormait, mais elle alluma la lampe à huile.

— Qu'as-tu, la Bruni t'inquiète ?

— Je réfléchis. Je ne voudrais pas que la Sablière soit ravagée par ces mercenaires du Village.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Moi, je sais que ça ne m'empêcherait pas de dormir.

— Je vais conduire le convoi au Village et je formerai des conducteurs.

— Tu es complètement stupide et fou. Ils te tueront.

XXI

Surpris par la clémence et la compréhension du Conseil de Village devant lequel il comparut le lendemain de l'arrivée du convoi, Sadon n'eut l'explication que quelques jours plus tard. Bruni avait été chargée du rapport d'enquête sur la mort de Rogger et de Bella. Celle de Flynn n'intéressait que médiocrement le tribunal, alors que la fuite de Slava remplissait ses membres de fureur. Bruni déchargea Sadon de tous soupçons, affirma qu'il avait fait courageusement face aux sauvages agresseurs qui attaquaient le convoi. Mais la question fut posée avec gravité de savoir pourquoi Sadon avait choisi de se rendre à la Sablière plutôt que de rentrer directement au Village. Il répondit qu'il avait été gagné par la frayeur de Slava, qui redoutait d'être accusée d'avoir tué le couple âgé. Mais que, par la suite, il avait réfléchi et décidé de conduire le convoi, sachant que nul parmi la délégation n'était à même de le faire.

— Rogger m'avait appris avec acharnement à piloter cette locomotive, craignant qu'il ne tombe malade. Ce voyage le fatiguait et Bella ne pouvait, seule, manier les palonniers. D'ailleurs, Rogger songeait à démultiplier le mécanisme pour l'avenir, mais ce n'était pas là sa principale préoccupation. Il me parlait sans cesse de la création future d'un réseau de voies ferrées pour relier les communautés des hommes du Chaud, pour les unir et parvenir à éliminer les sauvages du Froid.

Tout en parlant, il surprenait les regards qu'échangeaient les Conseillers, les murmures, les petits papiers qui circulaient. Il restait un ex-Chasseur du Froid capable de la pire cruauté et ces gens-là se méfiaient. Mais à sa grande surprise, ils ne lui firent aucune observation et rendirent rapidement leur verdict.

Dans ce dernier, on lui reprochait d'avoir manqué de confiance envers le Conseil et de s'être réfugié à la Sablière. Mais Slava était accusée de lui avoir raconté des mensonges au sujet du Village et il se trouvait absous de cette erreur. On le félicitait d'avoir rapporté la cargaison de marchandises à peu près intacte, à l'exception de la graisse de phoque utilisée pour la motrice. On le chargeait d'instruire dans la conduite de la machine un groupe de quatre jeunes gens. Mais la conclusion était inattendue : le Conseil, à l'unanimité, envisageait de lui accorder le statut de résident à part entière du Village et lui

accordait le droit d'habiter la maison de Rogger et Bella. Il devrait dépouiller leurs archives et essayer d'établir une étude sur les possibilités de construire une voie ferrée de longue distance.

Stupéfait, il se retrouva en compagnie de Bruni dans la petite maison de Rogger. Elle ne comportait que trois pièces mais son confort était parfait. Dans aucune des communautés visitées, que ce fût Hope, Iron-Fortress, la Sablière et Dark-City il n'avait bénéficié du même.

— Je suis votre directrice d'étude, annonça Bruni, en ce qui concerne le projet de voie ferrée. À mon avis, c'est une utopie qui sera difficile à réaliser mais nous devons y songer. Il faut se faire à l'idée que dans un avenir assez proche, nous éprouverons peut-être le besoin d'abandonner cette caverne.

Elle l'invita au restaurant réservé aux Résidents du Village. Jamais il n'avait pénétré dans un tel endroit, ignorait même son existence. Il avait vécu en dehors du Village, en solitaire, tenu en suspicion durant des mois. Et parce qu'il savait piloter la locomotive, on le hissait d'un seul coup à ce rang de privilégié. Il découvrit des mets différents, des légumes qu'il n'avait jamais goûtés, du poulet élevé dans le Village, des desserts étranges. Au début de son arrivée dans le Village, son estomac s'était parfois révolté contre cette nourriture nouvelle, mais il avait fini par s'y habituer.

— Je suis veuve, lui confia Bruni au cours du repas. J'occupe une situation de choix au Conseil. On parle même de me confier sa direction pour les cinq prochaines années.

Elle portait une robe longue très décolletée sur une poitrine qui accusait un certain affaissement. Sadon revit en pensée les seins arrogants de Slava et une érection gênante et douloureuse l'embarrassa. Il portait la combinaison isotherme ouverte mais commençait à étouffer. Il ne pouvait se relever, de crainte que cette femme n' imagine qu'il était fortement ému à cause d'elle.

— Le couple entretenait une certaine discrétion à l'égard de ce projet. Mais je suis certaine qu'ils avaient fortement avancé.

— Le problème des rails préoccupait Rogger.

— Le croyez-vous vraiment ? À plusieurs reprises, Rogger faillit me confier ses secrets, mais Bella l'en empêcha. Nous ne nous aimions guère. Elle s'imaginait que j'avais un faible pour son compagnon.

Cette femme entretenait des illusions, voire des fantasmes, et Sadon aurait aimé porter, comme les hommes dans ce restaurant, une chemise et un pantalon en toile légère pour dissimuler son corps. Il ne cherchait pas à exhiber la poitrine musclée et noire de poils sur

laquelle Bruni ne cessait de poser un regard insistant.

Dès qu'il le put, il s'occupa de la machine, étudia des recueils de mécanique trouvés chez le couple mort. Mais l'après-midi, il travaillait avec Bruni et celle-ci l'accablait de prévenances, ne cherchant qu'à le frôler. Il avait pu obtenir des vêtements plus légers mais elle, au contraire, devenait très impudique, une fois dans cette maison, au milieu des piles de livres et de documents écrits par Rogger. La chair abondante et blanche de cette femme l'attirait parfois. Il essayait de lutter contre la tyrannie de ses pulsions, mais ne disposait pas encore de ressources intellectuelles suffisantes pour y parvenir. Dans les igloos que construisait la famille-tribu, il ne connaissait aucun tabou et la première femme à sa portée, sœur ou fille, se pliait sans protester à sa volonté. Il se doutait que faire l'amour avec cette femme, lui prodiguer même une seule caresse, un seul baiser, l'engagerait dans un engrenage dangereux. Lorsqu'elle ne se comportait pas d'aussi lascive façon, elle le quittait pour se précipiter dans son « église », cet endroit où avec quelques autres habitants elle se morfondait en prières et en expiation. Oui, elle lui avait parlé d'expiation pour ses actes et surtout les pensées pécheresses qu'elle avait parfois.

Mais chaque après-midi, à demi nue dans une robe transparente, elle se languissait d'attente sous ses yeux. Lui tendait-elle un livre, un dossier, qu'elle effleurait son poignet et ses doigts boudinés le brûlaient. Penser à la merveilleuse Slava, à son corps léger mais harmonieux, à ses longues jambes n'aurait que compliqué cette situation équivoque. Le matin, il essayait de travailler des heures, s'exténuaient pour tâcher de rester calme après le repas, mais cette Bruni trop en chair finissait par l'obséder.

Il se déroulait dans le Village d'étranges événements. De plus en plus souvent, des équipes de réparateurs grimpaient le long de la conduite forcée qui fournissait le courant électrique par l'intermédiaire d'une turbine. Il semblait que la corrosion fit des ravages de plus en plus importants. Soudain on ne stocka plus de viande de renne dans les magasins extérieurs où le grand froid congelait les carcasses. Même les peaux ne furent plus tannées dans la petite entreprise située elle aussi à l'extérieur, à cause des odeurs nauséabondes qu'engendrait ce travail.

Les résidents paraissaient de plus en plus sombres et par exemple, au restaurant, les dîneurs observaient des silences étranges, semblaient choqués de voir Sadon discuter avec autant d'enthousiasme d'un projet illusoire.

— Bruni, le Village paraît souffrir de morosité et même d'angoisse. Que se passe-t-il ?

La Conseillère refusa de répondre. Elle classait les écrits de Paula qui avait répertorié toutes les communautés d'Hommes du Chaud, dans un rayon de trois mille kilomètres autour du Village.

— Ici, voyez-vous, à l'Est, nous devrions trouver de grandes quantités de minerai de fer. L'endroit se nommait Geisweid dans une étendue plus vaste appelée Allemagne. Ici, nous sommes en France, non loin d'une ville enfouie, Le Mans. Il y avait aussi des fabriques de fer dans la région.

— La conduite forcée a des fuites. Pourquoi les carcasses de rennes ne sont-elles plus stockées ? On ne trouve plus de jambonnettes de ces grosses grenouilles du lac.

Bruni alla s'asseoir sur une banquette recouverte d'une peau de renne justement. Sa robe découvrait toujours ses cuisses quand elle se tenait ainsi.

— Sadon, savez-vous ce qu'est la radioactivité ?

— Rogger me l'a expliqué brièvement. Il m'a parlé d'une chose... Oui, un réacteur enfermé quelque part dans la montagne. La chute d'eau qui tombe dans la Caverne des Rennes est très chaude, je crois ; c'est grâce à cette eau chaude que la vie est si agréable ici et que là-bas pousse du lichen et que des algues prolifèrent. Mais il m'a dit que cette... radioactivité ne devait pas dépasser un certain chiffre.

Bruni inclina la tête. Ce qui engendrait des plis profonds saccageant la blancheur lisse de son cou, révélant sa différence d'âge avec lui. Depuis qu'il avait appris qu'existaient des heures, des jours, des semaines et jusqu'à des années, il estimait avoir entre vingt-cinq et trente ans, mais cette femme atteignait peut-être le double. Dans une famille-tribu, aucun homme ne devenait aussi âgé, sinon dans un état de décrépitude totale, et les femmes qui ne cessaient de faire des enfants mouraient assez jeunes.

— C'est dangereux ?

— Elle ne cesse de monter, et si cela persiste, nous devons abandonner le Village d'ici deux ans. Nous devons construire des voitures climatisées pour emmener la population ailleurs. Nous devons effectuer des expéditions pour essayer de trouver un endroit acceptable, mais jamais nous n'aurons la même chance. Nous sommes ici depuis plusieurs générations. Six, au moins. Nos ancêtres qui s'installèrent ici évoluèrent très vite, construisirent une civilisation merveilleuse. Vous ne verrez jamais la même ailleurs.

Elle lui fit jurer de ne pas diffuser cette nouvelle alarmante, mais bien des Villageois étaient au courant. Elle paraissait redouter les réactions des Achetés. Sadon, désormais au courant de l'existence

d'une sous-population méprisée des Résidents, pensait que ces semi-esclaves étaient beaucoup plus nombreux, et qu'en cas de révolte, ils pourraient avoir le dessus. C'étaient des garçons et des filles assez jeunes, rarement âgés de plus de trente ans.

Ce jour-là, alors que Bruni se montrait de plus en plus entreprenante, il mit la main sur un dossier qui au début paraissait anodin, intitulé : *Travaux nécessaires pour dégager la galerie de la cote 51 et la galerie de la cote 68*. Il le feuilleta machinalement et tomba sur un paragraphe souligné en rouge : *Stockage des rails pour le TTGV Lisbonne Londres via Le Mans*. Il parut tellement absorbé que Bruni lui demanda ce qui le passionnait ainsi.

— Je me laisse entraîner par certaines phrases dont parfois j'ignore la signification, mais ce n'est rien d'important.

Il referma le dossier ; le rangea avec d'autres mais se promit de l'étudier durant la nuit.

— Dites-moi, Sadon, étiez-vous amoureux de cette petite intrigante de Slava ? Savez-vous qu'elle cherchait à éliminer Bella et à se faire épouser par Rogger, ce qui lui aurait conféré un nouveau statut ? Le Conseil n'aurait pu refuser une telle alliance avec un génie comme Rogger.

XXII

L'immense caverne qui abritait le Village depuis des générations se situait autrefois, avant la glaciation, sur deux grands axes ferroviaires : l'un venant du sud, d'une péninsule dite ibérique, l'autre de l'est, peut-être même du monde asiatique. C'était une immense station de jonction entre des voies ferrées où circulaient des trains ultrarapides. Les uns s'appelaient TGV – pour train à grande vitesse – et d'autres, les trains à très grande vitesse ou TTGV, approchaient en vitesse horaire moyenne les cinq cents kilomètres, chiffre inimaginable pour Sadon qui avait quelques ennuis avec l'arithmétique. Il lui était par exemple difficile d'admettre qu'une tonne représentait mille kilos, qu'un kilomètre équivalait à mille fois un mètre. Rogger lui avait dit que certaines communautés utilisaient d'autres mesures pour le poids, la distance, le temps. Mais le Village, ayant eu la chance de disposer d'un stock d'anciens documents, avait adopté depuis longtemps ces unités-là. Cinq cents kilomètres/heure dépassait son entendement. Mais ce que révélait Rogger dans son dossier accroissait encore sa perplexité. Au début, le vieillard lui avait dit que le Village était construit à l'emplacement d'un ancien musée consacré aux chemins de fer depuis leur naissance. C'était exact, car la petite locomotive Corpet datait des premières cinquante années de l'extension du rail, fin du XIX^e siècle. Mais le musée n'était destiné qu'à distraire des voyageurs en transit dans cette immense gare souterraine, peut-être la plus grande dû monde, écrivait Rogger avec plusieurs points d'exclamation. Là se croisaient les réseaux les plus fréquentés de l'Europe et même de l'Asie. On pouvait en TTGV atteindre le fin fond de la Sibérie en moins de vingt-quatre heures.

Dans les fameuses galeries 51 et 68, d'après quelques mots écrits dans un livre ancien, il y avait un stock énorme de matériel ferroviaire, depuis des bogies jusqu'à des rails, des structures de wagons et même des équipements sanitaires et des couchettes. Le vieillard avait griffonné ces détails d'une plume excitée et Sadon avait du mal à déchiffrer son écriture.

Depuis quelques jours, on s'agitait beaucoup autour de la Corpet et des locomotives encore enfouies dans l'argile. On avait depuis longtemps exhumé des roues de wagon et des carcasses de voitures servant au transport des marchandises. Un technicien du Village avait même dressé des plans de reconstruction et Sadon, qui put les

examiner, eut la conviction que l'on essayait de fabriquer surtout des unités d'habitation. La crainte de la radioactivité poussait-elle les Hommes du Chaud à imaginer un convoi d'habitations sur roues pouvant, en cas de catastrophe, emporter la population dans les meilleures conditions ?

Le président des Conseillers le convoqua pour l'entretenir de ses relations avec Dark-City, la mine de charbon qu'il avait visitée.

— Rogger, votre maître, était un grand savant, un inventeur, nous lui devons la remise en état de cette locomotive que vous savez conduire, mais il avait un caractère très difficile. Il n'avait jamais voulu retourner à Dark-City, s'étant disputé avec le maître de cet endroit. Or le charbon est le meilleur des combustibles et nous voudrions en constituer des stocks importants. Vous connaissez bien cet Uncle, avez-vous dit à Bruni...

Sadon reconnut que c'était la vérité. Il répondit ensuite pour donner le détail de ce que les Charbonniers souhaitaient obtenir en échange de leur charbon.

— La Corpet pourrait-elle tirer un certain nombre de wagons remplis de ces produits, à votre avis ?

— Y compris le wagon d'habitation et de ravitaillement ? Pas plus de deux. À cause des crampons qui ne résistent pas longtemps. Parfois il faut en changer deux fois dans la même journée et on ne progresse que de quelques dizaines de kilomètres.

— Seulement deux wagons... fit le président, déçu. C'est bien peu.

— Vous voulez constituer des stocks ici même ? Pourquoi pas à des distances plus ou moins grandes du Village, sur les parcours les plus utilisés ? Un tas de charbon dissimulé sous la glace n'attirerait aucune convoitise et nous, nous saurions où trouver à nous ravitailler.

L'homme passa une main nerveuse sur son crâne chauve, regarda Sadon avec une certaine amabilité :

— Vous avez beaucoup appris de votre maître, Rogger.

Sadon bouillait d'indignation. Il n'avait donc été qu'un esclave dépendant d'un maître alors qu'il s'estimait plutôt disciple du vieux Rogger ?

— Ces stocks répartis sur l'inlandsis et recouverts de glace réduiraient évidemment le transport du charbon. Nous allons établir une carte des directions à prendre. Dans le temps nécessaire pour ramener deux wagons ici, vous pourriez installer trois ou quatre dépôts. Je vous félicite.

— Vous faites construire de nouveaux wagons pour des voyageurs,

des voitures très confortables, presque des habitations ?

— Nous envisageons de faire voyager nos Résidents. Il faut qu'ils prennent l'habitude de voir d'autres communautés. Nous avons trop attendu à cause de Rogger qui voulait agir seul avec sa compagne et ses aides.

— Je veux faire des recherches. D'après ce que j'ai appris, il existe d'autres cavernes, d'autres galeries remplies de matériel ferroviaire. Peut-être des wagons déjà équipés, certainement des bogies qui seraient utiles.

Le président le regarda, apparemment bonasse, mais son regard restait vigilant :

— Vous pensez aussi retrouver des rails, des traverses. Je sais que la folie de Rogger vous a gagné, mais c'était un vieux bonhomme avec parfois des idées farfelues. Vous ne pouvez pour le moment vous laisser entraîner dans des projets irréalisables. Nous devons fabriquer des wagons de marchandises, et surtout de voyageurs. Vous pouvez faire dégager l'une des locomotives, le travail est déjà bien avancé, essayez d'y adapter une direction. Si vous voyez que ce serait trop long, renoncez-y et améliorez la Corpet.

— La locomotive en partie dégagée est une Atlantic 221, deux bogies avant, deux essieux couplés-moteurs, un bissel arrière. C'est-à-dire un bogie directionnel capable de suivre les courbes des rails, mais qu'on pourrait manœuvrer depuis la cabine. Le tonnage de cette motrice est élevé.

— Je vais vous envoyer notre meilleur mécanicien. Il ne s'entendait pas très bien avec Rogger, mais peut-être ferez-vous une bonne équipe.

Sadon essaya de ne pas trop montrer sa déception à Bruni au sujet des galeries 51 et 68. Le Conseil n'envisageait pas d'installer des rails, cédait à la panique générale et préférait préparer l'exode massif des Villageois. Que feraient-ils des Achetés ? Allaient-ils les emmener avec eux ou les abandonner dans la caverne, où bientôt ce rayonnement mystérieux deviendrait mortel ? Envisageaient-ils de les revendre au Czar Paulus ?

Le mécanicien s'appelait Elphraos. C'était un quinquagénaire bourru et méfiant. Sadon ayant été l'élève de Rogger, il gardait ses distances. Mais au bout d'une semaine, il se fit plus chaleureux, voyant que l'ancien Chasseur cherchait à apprendre et l'écoutait avec respect.

— Rogger a saboté le système directionnel de la Corpet. J'avais mis au point un démultiplicateur qu'il a refusé.

Une équipe dégageait le bissel arrière de l'Atlantic 221 et bientôt ils pourraient l'examiner en détail. À cause de l'humidité ambiante, Elphraos ordonna qu'on huile abondamment les parties déjà à l'air libre.

— Nous aurons cinquante tonnes à diriger. Il faudrait pouvoir le faire avec le minimum de force. Une femme devrait pouvoir conduire ce monstre. Bella avait du mal avec les palonniers de la petite Corpet. Faute de mon démultiplicateur.

Il en apporta le plan et Sadon passa la nuit à l'étudier, finit par comprendre que son nouveau compagnon était un grand technicien. Bruni lui en voulait de la laisser seule à fouiller les archives de Rogger. Il ne quittait plus le chantier de dégagement de l'Atlantic. Il s'épuisait en travail de force, préférait oublier cette femme et surtout Slava.

— Jadis il y avait aussi des diesels, lui racontait le mécano. Un moteur à huile lourde, à combustion interne et allumage par compression.

Innocemment, Sadon lui demanda comment on pourrait utiliser cette huile lourde dans un foyer de machine à vapeur, si par bonheur on en trouvait.

— Faudrait un injecteur sous pression, répondit Elphraos. C'est sûr que ce serait un progrès. Vous avez une idée sur cette huile-là ?

— J'en ai simplement entendu parler par le Vieux, répondit prudemment Sadon. Dans une cachette de la Corpet, il gardait son fameux morceau d'huile gélatineuse. Il savait où on la trouvait. L'Esquimau qui lui avait tracé la route sur un parchemin avait fourni assez de précisions. D'après son atlas, elle se trouvait sur la banquise proche d'un ancien pays, la Norvège, sur une mer qu'on appelait mer de Barents. Un jour il irait là-bas, lorsqu'il aurait créé sa ligne de chemin de fer.

Peu à peu, son projet prenait corps. Elle relierait une dizaine de communautés entre elles. Ses convois – il espérait en avoir plusieurs – seraient hautement protégés par des gardes armés. Les Chasseurs nomades finiraient par quitter la zone où serait implanté le circuit des rails. Il ne pouvait pas continuer à vivre dans une caverne, aussi confortable fût-elle, ni à Dark-City, à la Sablière ou à Iron-Fortress. Il vivrait dans ses trains. Il se souvenait des paroles de Rogger, « de véritables villes rouleront jour et nuit sur rail avec des habitations, des ateliers, des écoles, des hôpitaux, des distractions ».

Le bissel arrière fut enfin dégagé et le mécano déclara que le système directionnel serait plus facile à installer et plus efficace

puisqu'il le bissel était directement sous la cabine.

— Je sais que le vieil imbécile de Rogger déclarait qu'on ne pourrait jamais le monter sur l'Atlantic, trop lourde. Nous allons démontrer le contraire et cette motrice pourra tirer au moins douze wagons.

Sadon posa la main sur les énormes roues motrices à peine dégagées de la glaise :

— Les crampons ? Avec des crampons efficaces, nous tirerions le double mais c'est un cauchemar de devoir les changer deux ou trois fois dans une journée.

— Je sais, fit Elphraos, rembruni. C'est le véritable problème. J'y réfléchis depuis longtemps.

— Les crampons claquent d'un coup et il faut tarauder le trou à nouveau pour remettre les neufs. Tout cela par moins soixante, moins quatre-vingts parfois.

Il faudrait encore deux mois pour dégager l'Atlantic 221 et, en attendant, le mécanicien améliorerait la conduite de la Corpet. Ils firent ensemble un essai à l'extérieur. Désormais bien démultipliée, la direction permettait d'opérer des virages serrés et de faire des demi-tours ne nécessitant pas de grands espaces.

L'expédition vers Dark-City se préparait. Elphraos serait du voyage, ainsi qu'une demi-douzaine de jeunes gens et quatre ou cinq Achetés. Sadon avait réfléchi au déchargement du charbon en des points bien précis que le président allait lui indiquer. La manutention de ces tonnes de charbon se traduirait par de grandes fatigues, et des pertes de temps. Il s'entretint avec le mécanicien d'un système de plancher pouvant se relever et vider d'un coup la cargaison, sans qu'il fût nécessaire de la pelleter.

— À Dark-City, les sacs en cuir sont levés par une mécanique et déversés dans le wagon. Ils utilisent des sacs pour les transports en traîneaux et ils livrent aussi avec des gerbes.

Elphraos ignorait l'histoire des gerbes. Sadon dessina sur une feuille les grands traîneaux, et les roues dentées à l'arrière.

— Ces engins peuvent tirer un convoi de traîneaux.

Mais le mécanicien regardait le dessin avec stupeur et soudain, de l'index, il le frappa, au point de crever le papier :

— La voilà, la solution aux crampons défectueux ! On fixera un bandage denté sur les roues motrices et les roues directionnelles. Je vais en faire le dessin et ensuite on préparera les matrices.

Il ne se rendit pas compte du manque d'enthousiasme de son compagnon. Si le procédé fonctionnait de façon satisfaisante, plus jamais il ne serait question d'installer des rails sur l'inlandsis. Plus de réseau dont il serait le propriétaire, plus de chemin de fer reliant les groupes civilisés. Avec les roues dentées, ce serait le triomphe des véhicules individuels ou presque. Le renforcement des égoïsmes et des antagonismes.

XXIII

Pendant deux mois, la Corpet, tirant deux wagons-tombereaux et un wagon d'habitation, circula dans un rayon de mille kilomètres autour du Village. Quatre réserves de charbon furent ainsi créées, toutes recouvertes de glace. Des traînées de poussière noire pouvaient les signaler aux tribus nomades, mais un coup de blizzard les effacerait. Les six jeunes gens choisis pour l'apprentissage de la conduite respectaient Sadon, tout en méprisant ses origines. Les huit Achetés qui servaient de domestiques, de débardeurs et de manœuvres le craignaient et n'osaient répondre à ses avances d'amitié. C'étaient eux qui descendaient du convoi pour charger la noria alimentant le réservoir d'eau, eux qui remplaçaient les crampons. Ils nettoyaient les cabines où l'on couchait, préparaient les repas. Un des Villageois, Jusky, le chef du groupe, les surveillait attentivement. Il était armé et tripotait un peu trop souvent ses pistolets. Sadon avait découvert qu'il faisait venir dans sa cabine l'une des Achetées, une certaine Mantou, la plus jolie du lot. Il savait qu'elle haïssait Jusky et s'inquiétait en silence d'une éventuelle révolte.

Lorsqu'il fallait remplacer les crampons, il descendait avec les Achetés et travaillait comme eux. Chaque fois, il pensait au mécanicien Elphraos qui était là-bas au Village, en train de mettre au point des bandages dentés pour les roues motrices de la Corpet, ruinant ainsi tous les projets de voie ferrée.

À Dark-City, quand il venait faire le plein de charbon, il retrouvait Rapsom qui mettait au point une nouvelle machine à vapeur. Il avait déjà modifié les « gerbes », obtenait un meilleur rendement.

— Tout est une affaire de joints que la vapeur bouffe très rapidement. Je me demande si on ne pourrait pas tirer du charbon un matériau pratiquement inusable. Le charbon est souvent constitué de fibres.

— Comme le verre, répondit Sadon. À la Sablière, ils fabriquent une sorte de laine de verre pour emballer les objets fragiles.

— Mais oui, c'est un matériau que la vapeur ne corroderait pas.

Boss Uncle l'invitait à sa table, méprisait les jeunes gens du Village, faisait traiter les Achetés avec gentillesse. Le convoi lui avait livré d'importantes quantités de marchandises, des armes et de la

farine. Comme il s'étonnait de l'absence de viande de renne, Sadon lui avait appris que l'immense troupeau était contaminé par un poison mystérieux qui imprégnait les algues et le lichen qu'ils brouaient.

Au sujet des bandages dentés que le mécanicien du Village cherchait à mettre au point, Rapsom était réservé.

— Nos traîneaux à vapeur utilisent ces roues dentées sans trop d'ennuis, car la glace arrachée à l'inlandsis est projetée à l'arrière. Dans votre locomotive, elle sera envoyée sous la machine et, malgré la chaleur, s'y accrochera, si bien qu'elle formera une énorme masse qui bloquera tout. Avec un froid qui frôle parfois les moins quatre-vingts degrés, tout est à craindre. Il faudrait un dispositif pour se débarrasser de la glace projetée par les roues dentées sur le côté. Quelque chose d'assez ingénieux qui la projette le plus loin possible, sinon le convoi devra progresser entre deux murailles de glace. La loco passera, mais pas les wagons.

— Les rails resteraient donc le meilleur système ?

— Je commence à le penser aussi.

— Pourquoi ne créez-vous pas des forges ? Vous avez le charbon, reste à trouver le fer. Il doit en exister des réserves dans cette région, d'après les documents de Rogger.

— Parlez-en à Uncle.

Il fallait attendre que le boss fût à jeun pour l'entretenir de choses sérieuses. Grisé par le succès croissant que connaissait son charbon, il rejetait toute suggestion, craignant l'aventure. Mais il écouta tout de même Sadon.

— À part Iron-Fortress, il n'existe aucun groupe exploitant des réserves de fer. Il faudrait aller le chercher au diable. Les Mongols qui viennent parfois camper dans le coin m'ont raconté qu'ils avaient vu là-bas, à l'est, des montagnes de fer. Leur boussole s'affolait à l'approche de ces entassements, mais même avec votre locomotive, il faudrait des mois pour les retrouver. Que ferions-nous avec ce fer ?

— Des traîneaux plus solides, plus rapides et plus grands. Vous pourriez aussi fabriquer des rails.

Il tenait toujours tout prêts dans ses poches des dessins de rails et de voies ferrées. Uncle l'écouta attentivement et peu à peu parut se passionner pour ce projet de réseau sur des milliers de kilomètres carrés.

— Ça, c'est une trouvaille pour en finir avec les attaques surprises. Quand je vois arriver des acheteurs de charbon, je ne sais jamais s'ils ne viennent pas nous attaquer. Le Czar Paulus n'est pas le seul attiré

par la violence, le pillage et le sang. Si les Mongols sont venus jusqu'ici, c'est qu'ils cherchent l'affrontement pour s'emparer d'une communauté et s'installer. Ils ont vu que nous étions bien armés et méfiants. Ils n'ont rien tenté, mais nous restons sur nos gardes. Tu es allé à la Sablière ? Ils auraient été attaqués deux fois par des Chasseurs nomades armés de carabines.

Il ignorait si Slava se trouvait encore là-bas. Lors de sa dernière visite, Libert lui avait fait part de ses craintes. Les verriers et les mineurs étaient trop occupés par leur travail pour se montrer agressifs. Libert regrettait la faiblesse de sa défense.

Jusqu'à son départ, Uncle discuta avec lui d'installation de voies ferrées. Rapsom venait participer à leur conversation, de plus en plus intéressé par ce projet. Ni l'un ni l'autre n'y voyaient une utopie.

— Le Village finira par quitter la caverne, révéla Sadon la veille de son départ. À cause des radiations. Mais je sais qu'il existe, enfouies quelque part, d'énormes réserves de rails. Cet endroit servait de dépôt pour le matériel au sol. Il existerait des kilomètres de voies très légères et très résistantes. Seulement, il faudrait empêcher la radioactivité d'infester la partie de la caverne qui nous intéresse.

Lorsque Sadon, par la suite, décida d'aller à la Sablière, Jusky, le chef des jeunes apprentis, protesta :

— Ce n'est pas dans notre plan de mission. Vous allez gaspiller du charbon pour rien.

— Nous aurons besoin de vitres doubles pour les futurs wagons d'habitation.

Libert fut ravi de le revoir et Lehat les rejoignit. Dès le passage entre les collines de sable, Sadon avait relevé des traces de combats violents. Libert lui confirma que la verrerie avait souffert d'un bombardement au canon. Sadon ignorait ce que c'était, apprit qu'il existait des sortes de grosses armes à feu pouvant lancer des projectiles de l'épaisseur de son bras qui, en explosant, causaient de lourdes pertes.

— Nous avons dû ralentir la production de verre pour entraîner nos compagnons à la guerre. Et nous perdons du temps à réparer les dégâts.

Slava avait quitté la Sablière depuis plusieurs semaines en compagnie de bûcherons de la Clairière – ainsi appelait-on la forêt glaciaire.

— Ils fabriquent de merveilleux traîneaux à chiens pour livrer leur charbon de bois. Mais ils se ravitaillent chez nous quelquefois pour

faire des échanges avec d'autres groupements encore plus à l'est. Comme Slava savait lire, écrire et compter, ils lui ont proposé de tenir leurs papiers.

— Croyez-vous que ceux qui ont attaqué agissaient pour le compte du Village ?

— Nous n'avons pu l'établir. Aucun prisonnier ne nous est tombé dans les mains. Ils ont même emporté leurs morts en se retirant.

Lorsque tous les tas de charbon furent en place, Sadon décida de retourner au Village. Pour le faire rapidement, il devait passer au sud de la chaîne de montagnes qui recelait l'immense caverne. En principe, la Corpet roulerait à proximité du lieu où sa famille-tribu avait construit un igloo provisoire, d'où il était sorti pour ne jamais revenir vers les siens.

Sa surprise fut énorme lorsqu'il se rendit compte que l'igloo était encore en place, simplement surmonté d'une épaisse calotte de glace apportée par les vents. Il descendit de la Corpet, s'en approcha. Il découvrit facilement le bloc de fermeture toujours orienté au sud, dans le sens opposé au vent. Le dernier entré le mettait en place. Il fit sauter la glace avec son coutelas, mais soudain eut un mouvement de recul. Une odeur de charogne inattendue s'échappait de l'abri, une odeur tiède. Lorsqu'il était soigneusement fermé, l'igloo pouvait voir remonter la température au-dessus du zéro. Il retourna vers la Corpet, se fit donner une lampe à huile. Entre temps, la puanteur s'était quelque peu dissipée.

Ils étaient presque tous là, même Jesuis, l'aïeul. Tous morts avec, au centre du groupe, une carcasse de renne éventrée. Ils avaient bien sûr dévoré en premier viscères, cœur, foie et rognons. Ils en étaient morts, certainement dans d'atroces souffrances, si Sadon en jugeait par leurs visages tourmentés. Il referma l'igloo avec soin. Le mal mystérieux les avait frappés. Mais pourquoi étaient-ils restés là durant toute cette année qu'avait duré son absence ? Espéraient-ils son retour ou bien avaient-ils découvert l'immense troupeau de rennes ? Des bêtes déjà affaiblies par la radioactivité et faciles à chasser ?

Il s'éloigna avec le visage douloureux de Jesuis dans sa tête. Le seul dont il sut quel lien de parenté le rattachait à lui. C'était son grand-père. Les autres, il avait oublié.

Dans le Village, la fièvre qui se percevait déjà neuf semaines auparavant rendait désormais les gens agressifs. Seul Elphraos, passionné par ses recherches, l'accueillit avec enthousiasme :

— J'ai les bandages. Des arcs de cercle en fonte dentés que l'on vissera de l'intérieur des jantes.

XXIV

L'hôpital – Sadon savait qu'il existait mais ne s'y était jamais rendu –, l'hôpital, lui révéla discrètement le mécanicien, était encombré de gens malades. On ne savait plus où les mettre et le Conseil exigeait que les moins atteints fussent soignés chez eux.

— Le départ sera certainement anticipé. Nous disposons d'une dizaine de wagons. Mais nous ne connaissons aucun endroit où les installer. L'Atlantic 221 est dégagée, mais la remise en marche de la machine demandera encore des semaines. Tout doit être démonté, nettoyé et remonté. Le Conseil fait des recherches dans les archives pour trouver un endroit, mais d'autres manœuvres secrètes sont en cours.

Il préféra ne pas en dire plus, se méfiant des gens qui travaillaient avec eux sur les différents chantiers. La Corpet ne pourrait tirer que trois, quatre wagons à la fois lorsqu'on aurait choisi un site. Elle reviendrait ensuite en chercher trois ou quatre autres, jusqu'à ce que les Résidents soient tous évacués.

Bruni le surprit chez lui alors qu'il se baignait avec volupté. Au cours des deux mois d'expédition, les douches restaient insuffisantes pour se débarrasser de la poussière de charbon et de la graisse manipulée sans cesse. Il avait fallu établir un roulement. On ne pouvait prendre qu'une douche tous les trois jours.

Elle appela depuis la pièce d'entrée :

— Sadon, c'est Bruni, où êtes-vous ?

— Je me décrasse, cria-t-il, furieux de ne pas pouvoir profiter de sa solitude après deux mois de promiscuité dans le convoi. Je suis affreusement sale.

Comme elle ne répondait pas, il pensa qu'elle était repartie, choquée de le savoir nu tout à côté. Au pire, elle s'était installée au fond de la pièce, près de la bibliothèque. Mais la porte s'ouvrit et elle parut. Elle le fixait bizarrement, sa bouche, qu'elle avait sensuelle, ouverte. Il pouvait voir sa langue et il en éprouva un émoi soudain. Plus que de voir Bruni défaire sa robe, apparaître nue. Il eut juste le temps de découvrir son ventre moelleux envahi par la mousse très noire du sexe. Elle enjamba la baignoire, s'agenouilla en face de lui. Déjà bien pleine, la baignoire se mit à déborder. Sans le lâcher des

yeux, elle enfonça avec autorité ses mains entre ses cuisses pour saisir son pénis.

— Je savais, murmura-t-elle, je savais qu'en me voyant tu banderais. J'ai déjà pu constater combien je t'excitais. Lève-toi.

Il obéit. Ce qu'elle fit, Slava le lui avait déjà fait découvrir, se moquant de son manque d'expérience érotique. Depuis, il estimait que cette initiation à des pratiques sexuelles inconnues de lui, et certainement de tous les Chasseurs nomades, avait autant contribué que l'enseignement de Rogger à faire de lui un Homme du Chaud, civilisé. En découvrant les douceurs câlines de l'amour, en se nourrissant de mets inconnus, en apprenant sans cesse des mots nouveaux, il dominait chaque jour un peu plus le barbare qui survivait en lui.

— Je suis une pécheresse, dit-elle ensuite, j'ai gaspillé la semence sacrée. Viens m'aider à me racheter.

Autrefois, il fantasmaït sur les grosses femmes des autres tribus. Dans la sienne, aucune ne parvenait à posséder de telles rondeurs. Il oublia qui était Bruni, le danger qu'elle représentait, sa volonté de faire de lui son compagnon pour la vie. Sur les linges de bain humides, il la posséda comme un fou tandis qu'elle lui criait qu'il était un monstrueux fornicateur.

Ensuite, il chercha en vain à s'enfuir. Elle se plaça devant la porte de la petite maison :

— Dès demain, nous serons unis par notre pasteur. Je refuse de vivre dans la luxure. Aujourd'hui, je n'ai pu résister à la tentation après une si longue absence, mais nous ne pouvons continuer à forniquer ainsi. Même si je ne suis plus fécondable, nous ne pouvons commettre le crime d'Onan. Nous serons unis par le seigneur pour nous aimer dans la modération et la chasteté.

Il avait usé d'elle de la façon la plus fruste, comme il le faisait dans l'igloo familial, mais les paroles de cette femme l'épouvantaient.

— Tu m'as soumise à la tentation depuis que je te connais et que j'ai découvert ton obscénité, chaque fois que tu as posé le regard sur moi. Le péché m'a possédée et a fini par me conduire à cette dépravation abominable. Tu dois avoir en toi une force démoniaque qui m'a conditionnée à désirer cet acte. Nous n'aurons pas assez de notre vie pour nous le faire pardonner.

Elle s'accrocherait à lui, ne le quitterait pas d'un pouce, d'un regard, interviendrait dans sa vie quotidienne, dans toutes ses nuits. Il y aurait cette cérémonie dans l'église où, lui avait annoncé Elphraos, les Villageois se pressaient en grand nombre depuis que l'angoisse les

rongeait.

— Je dois aller sur le chantier de nuit.

— Tu dois venir avec moi. Nous devons prier une partie de la nuit pour nous faire pardonner d'avoir enfreint la loi de Dieu. Nous devons nous rendre dignes du sacrement.

— L'important est de préparer l'exode général, fit-il sèchement. On a besoin de moi pour activer les travaux. C'est le président qui l'ordonne.

— Le jour où je serai la présidente, le repentir et la prière seront les priorités. Nous sommes en train d'expier nos péchés par ce mal mystérieux qui nous ronge déjà. Nous avons vécu dans le luxe et la mollesse. Si nous n'avions pas été une poignée pour faire revivre la religion de nos ancêtres, nous serions à jamais maudits.

Mais n'étant pas présidente, elle le laissa sortir, et il se précipita sur le chantier où l'infatigable Elphraos venait de faire livrer les fameux bandages.

— Nous avons dû refaire deux fois la matrice avant d'obtenir un produit fini. Nous l'avons ensuite usinée avec soin. Nous fabriquons une fonte de qualité, bien qu'elle soit assez lourde.

Sadon ne savait pas encore s'il évoquerait les inconvénients de ces roues dentées adaptées à la locomotive. Il espérait qu'ignorant la solution imaginée par Rapsom, le mécanicien renoncerait, après usage, à poursuivre cette amélioration et se résoudrait enfin à l'utilisation du rail. Mais il fallait songer à l'évacuation de la population. Dans l'ensemble, les Villageois étaient des êtres déplaisants, orgueilleux et sans pitié pour ceux qu'ils considéraient comme des inférieurs. Mais de tous les groupes civilisés, le Village était le plus avancé, celui qui disposait d'un savoir important et d'archives inestimables. Il les aurait volontiers tous laissés mourir, mais on ne pouvait sacrifier toutes ces connaissances.

Alors, il révéla à un Elphraos consterné ce qui allait se produire avec les bandages dentés sur les roues motrices ; l'accumulation de la glace sous le ventre de la Corpet et, malgré la chaleur, l'immobilisation des circuits.

— Vous êtes sûr ? murmura l'homme, anéanti.

— Nous irons faire un essai. La locomotive accumulera la glace sous elle, mais derrière, les wagons suivront-ils aisément ? Non seulement la glace sous la machine gèlera les conduites, mais elle formera des tas que les wagons ne pourront franchir.

— Tout ce travail inutile, tous nos espoirs perdus. Il faudra

transporter les gens avec un ou deux wagons seulement, lorsque le site sera enfin trouvé et que nous devons faire vite ? Nous courons à la catastrophe.

Sadon dessina sur son carnet le projet étudié par Rapsom de Dark-City.

— Ce système doit projeter la glace arrachée par les dents des bandages assez loin pour éviter de former deux murs latéraux. Outre ces sortes de déversoirs, il faudrait un souffle puissant pour pulvériser la glace jusqu'à dix ou vingt mètres.

— Un souffle puissant... Nous avons des turbines pour renouveler l'air du Village, évacuer les fumées. Elles consomment beaucoup d'électricité et engloutiront toute l'énergie de la Corpet. Tout est à revoir.

— Avec les bandages, vous économiserez combien d'énergie ?

— Vingt pour cent environ, tout en améliorant la vitesse et la force de traction. Mais les ventilateurs dévoreront trente pour cent au moins.

— Dix pour cent de perte. Si on réduit la vitesse, on doit pouvoir équilibrer pertes et gains. L'important reste la charge tractée.

— Quatre semaines de fabrication supplémentaires, de mise en place et d'essais avant d'être opérationnels.

— Elphraos, je vous considère comme un ami sincère et j'ai besoin de vos conseils. Ce qui m'arrive est très inquiétant.

Il lui parla de Bruni, de ce qui s'était passé dans la salle de bain et du mariage que voulait lui imposer la conseillère.

— Mon pauvre ami, murmura Elphraos... C'est une demi-folle. Elle partage l'opinion en deux clans tout aussi excités l'un que l'autre, mais avec l'augmentation du rayonnement, les pratiquants de cette religion se multiplient. Par chance, le président reste dans l'expectative et si vous allez le trouver en lui disant que Bruni risque de retarder l'exode, il vous soutiendra. Dès que le site sera trouvé, il faudra travailler jour et nuit sans prendre le temps de réciter des prières.

— Mais qui cherche ce site ? Il n'en existe pas à proximité.

Le mécano regarda autour de lui avec suspicion puis, très vite, murmura :

— Le Conseil utilise des Chasseurs mercenaires. Ils ont essayé de s'emparer de la Sablière mais ont échoué. D'après ce qui se raconte, ces sauvages-là attaquaient la Clairière, la forêt subglaciaire. Tous les habitants seraient tués ou réduits en servitude et nous nous

installerions à leur place. Le bois deviendrait notre nouvelle énergie, ce qui ne remplacerait pas notre usine hydraulique, malheureusement.

XXV

La Clairière occupait des dizaines de kilomètres carrés, peut-être des centaines, à moins cinquante mètres au-dessous du niveau de la surface glacée. On y pénétrait par un tuner creusé dans la glace, avant d'apercevoir les troncs fossilisés ou en voie de l'être qui soutenaient le plafond de cette immense poche. On ne savait trop comment la glace, en s'accumulant, avait épargné cette forêt formant une voûte au sommet des arbres. Les premiers occupants avaient abattu, scié des centaines de chênes, de hêtres, de frênes, aménagé une première caverne peu profonde, effrayés par ces troncs d'arbres morts qui multipliaient à l'infini leurs étranges silhouettes. Ces nomades superstitieux imaginaient que chaque tronc représentait un homme mort et n'osèrent s'installer plus loin. Ils avaient commencé à brûler les arbres pour se chauffer en culpabilisant et en créant un culte du bois. Et puis, au fil des générations, d'autres groupes étaient arrivés avec des croyances différentes, et surtout des techniques plus efficaces pour profiter de cette richesse naturelle. Curieusement, certaines essences repoussaient, avec une mutation du cycle chlorophyllien.

Sadon fit ralentir la Corpet à l'entrée du tunnel. Bientôt il n'y eut plus de glace mais un sol sablonneux que les roues dentées dispersaient contre les parois.

Dès qu'il le put, il stoppa le convoi. Mieux vaudrait déplacer les wagons d'habitations à la main, mais il existait déjà à cette profondeur des maisons en bois qu'on appelait isbas.

Que s'était-il passé, au cours des dernières semaines, entre les Bûcherons et les Mercenaires du Village ? Une maison de bois sur deux avait brûlé et on découvrait encore des traces de violence, mais les cadavres, s'ils avaient jamais existé, avaient disparu. Au cours d'un précédent voyage, des électriciens avaient remis en état un alternateur relié à une machine à vapeur. On avait trouvé sur place de grandes quantités de bois coupé. Du bois si sec qu'il brûlait sans dégager de fumée. Une immense cheminée équipée de nombreuses chicanes entraînait vers le dehors fumées et air vicié. L'électricité fournie était assez chiche ; la Clairière n'était donc qu'imparfaitement éclairée et chauffée. Dans cette atmosphère tempérée à douze, quinze degrés, Sadon se trouvait à l'aise, mais les Villageois, habitués à un climat jugé tropical, paraissaient ratatinés de froid et erraient, hébétés.

Qu'était devenue Slava ? Dès le premier voyage, Sadon avait essayé d'en savoir plus, mais il était interdit de faire allusion aux anciens occupants de la Clairière. La vérité officielle affirmait que ces gens-là avaient accepté de quitter le site pour s'installer au loin.

Sadon essaya de se faufiler à travers ces troncs si serrés. La lumière diminuait très vite et bientôt il fut dans le noir. Comment s'était effectuée la prise de la Clairière ? Les Bûcherons s'étaient-ils défendus ? Quelles tribus formaient cette troupe de Mercenaires que toutes les communautés commençaient à redouter ? Il resta plus d'une heure dans l'obscurité. Ici le froid était proche du zéro et l'ancien chasseur nomade qu'il avait été retrouvait ses capacités de flair et d'intuition. À quelques relents imperceptibles pour un autre odorat, à quelques frémissements de l'air, il sut que cette immense forêt recelait des êtres vivants. Certainement des animaux qui trouvaient là un refuge contre le grand froid extérieur, des animaux de toutes les tailles, peut-être même de ces insectes décrits dans les livres anciens. Mais des hommes y vivaient, dans le noir, aux aguets. Des hommes qui avaient une grande expérience de l'endroit et qui pour l'instant observaient les envahisseurs, mais finiraient un jour par intervenir.

Le convoi devait repartir très vite pour un deuxième transfert de Villageois. Outre les personnes, il emportait une quantité énorme d'objets personnels, domestiques, du matériel pour essayer de reconstituer la confortable vie de la caverne. Le gros alternateur ne serait démonté qu'en dernier et fournirait dès lors suffisamment d'électricité pour illuminer plusieurs kilomètres carrés et augmenter la température, mais celle-ci n'atteindrait jamais les trente et quelque degrés de l'ancien site.

À bord du convoi, ils n'étaient pas plus de six ; Bruni l'attendait à la caverne et Sadon enrageait à cette idée. Il avait refusé d'aller à l'église, de se morfondre sur ses fautes et de se marier. Telle une furie, elle avait essayé de convaincre le Conseil de lui forcer la main, mais le président, conscient de l'importance de Sadon, avait tranché en sa faveur. L'opinion publique, jusqu'alors hostile à l'ancien Chasseur, avait du jour au lendemain changé d'attitude en apprenant que cet homme ayant reçu l'enseignement du vénérable Rogger était désormais l'un des artisans de leur survie.

De jeunes Villageois, dont Jusky, faisaient partie de l'escorte armée. Deux d'entre eux se distinguaient des autres par leur habileté à conduire la Corpet. Ces deux-là, plus désireux d'apprendre que de vivre dans le culte de leurs origines, l'avaient écouté avec attention alors que les autres prenaient des airs indifférents, voire ricanaient.

Pour le plaisir, par désœuvrement, Jusky et ses amis tiraient sur

tout ce qui bougeait, aussi bien les corbeaux que les lièvres, les rats ou les nomades. Mais ceux-ci étaient toujours trop éloignés pour risquer d'être atteints.

— Dites-moi, vous, l'interpella un jour Jusky, je vous prierai de ne pas faire de détour quand vous apercevez ces tribus misérables. Vous nous faites perdre du temps, dépenser de l'énergie et nous privez de la satisfaction d'abattre des indésirables.

— Je suis seul à même de décider de la meilleure route pour le convoi, répondit sèchement Sadon. Si vous voulez des cibles humaines, je peux vous en fournir. Il existe vers le sud-est des tribus de guerriers capables, eux, de riposter. Il me semble que le jeu n'en serait que plus excitant pour vous.

Les deux apprentis pilotes intervinrent pour prier Jusky de sortir de la cabine où il était difficile de se mouvoir. Ces deux-là se passionnaient de plus en plus pour la motrice et les possibilités futures de ce moyen de transport. Jusky enrageait, mais elle finit par s'en aller.

Sadon discuta avec les deux garçons des différentes options que les hommes prendraient dans l'avenir. Les gerbes les intriguaient mais Sadon leur parla du rail, des réseaux seuls capables d'alimenter des communautés en électricité et en marchandises.

— Avez-vous entendu parler de ces appareils qui transportaient la parole grâce à des fils ?

— Oui, dit l'un d'eux, un certain Forzza, et aussi de ces ondes invisibles qui transmettaient les sons, les images à des distances énormes. Même Rogger ou Bella ne savaient comment ces inventions fonctionnaient. Ils avaient beau faire des recherches, ils n'ont jamais trouvé un schéma, un plan détaillé. Et de toute façon, les composants de ces appareils nous feraient défaut.

Dans la caverne, les équipes travaillaient dur à la remise en état de l'Atlantic 221 et Elphraos était satisfait de leurs progrès. Il pensait réanimer la motrice d'ici quelques semaines.

— Il faudra prendre de grandes précautions pour rallumer le foyer. Nous aurons des tas de fuites de vapeur à colmater. Il faudrait trouver un produit capable d'assurer une bonne étanchéité.

Les derniers habitants, une vingtaine hormis les équipes au travail, s'impatientsaient et trouvaient que les transferts entre la caverne et la Clairière prenaient beaucoup de temps. Mais la petite machine devait tirer une charge considérable et effectuait difficilement ses cinquante kilomètres dans la journée, s'arrêtant pour la nuit. Et les heures sombres pouvaient faire craindre les périls les plus effroyables. Sadon

se disait que les Mercenaires employés par le Conseil pouvaient, une nuit, se retourner contre ceux qui les payaient en armes, munitions, ravitaillement divers, voire en or. Il semblait que cette racaille commençât à apprécier ce métal que certaines communautés ne dédaignaient pas dans les transactions.

Les wagons récemment reconstruits avaient été chargés durant la dernière absence de Sadon et il pourrait repartir dans les prochains jours. Il le regrettait, aurait souhaité assister à l'allumage du foyer de la grosse locomotive.

— Bruni est à l'église. Elle insiste pour que celle-ci soit démontée et reconstruite, elle ne veut pas d'une église en bois. Pour transporter ces pierres, il faudrait tout un convoi.

— La radioactivité est-elle toujours en hausse ?

— En ce moment, on observe un palier, mais il est à craindre que la courbe ne remonte à nouveau.

Le démontage de l'alternateur plongerait la caverne dans le noir et, avec la radioactivité en hausse constante, jamais personne ne pourrait revenir chercher les deux galeries 51 et 68. La nuit, Sadon, réveillé par cette obsession, ne pouvait se rendormir. Des centaines, des milliers peut-être de kilomètres de rails attendaient derrière ces parois d'argile. S'étaient-ils transformés en poussière de rouille ou bien restaient-ils prêts pour une utilisation immédiate ?

Avec l'Atlantic, Sadon savait qu'il pourrait adapter à l'avant une herse pour soulever la glace en profondeur et, à l'arrière, un autre système aplanirait cette même glace de façon parfaite. Les rails seraient posés, ancrés dessus. Avec une locomotive aussi puissante, on pourrait araser vingt kilomètres en vingt-quatre heures et la pose des rails, plus lente au début à cause de l'inexpérience générale, finirait par s'accélérer. Il ignorait comment il faudrait les souder les uns aux autres, comment ils se maintiendraient en place, mais un jour il découvrirait cette technique.

— C'est comment, là-bas ? chuchota Elphraos en lui offrant un gobelet de bière.

— Différent, dit Sadon. Mais nous ne serons pas les seuls habitants de cet étrange endroit.

Elphraos hocha la tête comme s'il en était convaincu :

— Ce n'est pas bon de tuer les gens pour prendre leur place. Jamais.

XXVI

Sadon aurait volontiers confié la responsabilité de ce nouveau voyage à Forzza et Clark, ses élèves les plus doués, mais le président du Conseil refusa.

— Je vais perdre un temps précieux avec cet aller et retour, expliqua en vain Sadon. L'Atlantic 221 va bientôt être mise en pression et Elphraos préférerait que je sois auprès de lui pour cette manœuvre délicate.

— Le transport des cultures hydroponiques et du matériel de transformation des matières alimentaires est de première importance pour les Villageois déjà installés dans la Clairière.

Un mois de perdu, car à l'aller la vitesse serait très réduite avec le poids en charge. On avait ajouté un wagon-tombereau, ce qui faisait trois « marchandises » et deux « habitations ». Même équipée des bandages dentés, la Corpet renâclerait. Il fallait étudier une nouvelle route sans déclivités, prendre le risque de se rapprocher de la Mine de Chaux, du sinistre Czar Paulus 1^{er}.

— Vous n'avez rien à craindre de lui, répliqua le président avec condescendance, et Sadon comprit qu'un accord secret liait les deux communautés.

La veille du départ, Elphraos lui confia avec de grands airs de comploteur que non seulement la radioactivité n'augmentait plus, mais qu'on semblait noter une infime tendance au recul. Il l'avait mesurée dans la nuit tout en haut de la conduite forcée, au-dessus de la centrale électrique.

— Le Conseil n'autorise plus les prélèvements, de crainte que les gens ne veuillent revenir. Un déménagement dans l'autre sens entraînerait trop de conséquences. Le Conseil veut y réfléchir avant de prendre une décision.

Avec les cultures hydroponiques embarquaient les derniers habitants du Village. Il ne resterait que les équipes de déblaiement s'affairant autour de l'Atlantic, et la majorité des Achetés.

Le trajet prévoyait un détour vers l'une des réserves de charbon, au nord du Village. Le président, lui, avait refusé d'aller se ravitailler à Dark-City. Aussi les deux principaux dépôts étaient-ils aux deux tiers épuisés. Encore deux voyages à la Clairière et il faudrait remonter

encore plus au nord pour se ravitailler, en perdant une quinzaine de jours.

Lorsque les Villageois, confortablement installés dans leur cabine, apprirent qu'ils devraient pelleter le charbon, ce fut presque l'émeute. Mais Jusky, le jeune prétentieux qui dirigeait la garde, exhiba l'ordre écrit du président.

Non seulement on remplit le tender, mais on entassa le charbon dans les soutes des wagons de voyageurs. Ces derniers durent se serrer avec leurs bagages.

Comme les autres transplantés, les nouveaux venus parurent désolés de découvrir leur futur lieu de vie. Le tunnel étroit, puis les troncs d'arbres fossilisés, les laissèrent sans voix. Une pauvre lumière farinait les installations d'une poussière jaunâtre et les quinze degrés de l'endroit faisaient que les épaules se rejoignaient, les mains se frottaient, les regards s'embuaient.

L'œil exercé de Sadon découvrait des signes autrement inquiétants d'un bouleversement récent. Par exemple, ce mur qui désormais ceinturait comme pour le délimiter le nouveau Village. Un mur d'une grande hauteur en troncs enfoncés dans le sol, avec une sorte de passage suspendu où des hommes armés allaient et venaient. Ce mur faisait face au mystère de l'immense forêt subglaciaire plongée dans l'obscurité.

— Quelques fugitifs de l'ancienne population se cachent dans les profondeurs des bois. Ils ont attaqué une patrouille qui étudiait le débit d'une source. Rien de grave, mais nous prenons nos précautions.

Un Acheté d'une trentaine d'années que Sadon connaissait lui parut plus digne de confiance. Il prétextait un travail à faire sur la locomotive pour rester seul avec lui.

— Les Bûcherons ont failli s'emparer du Village. La patrouille a été anéantie. Huit hommes d'un coup. Alertés par les coups de feu lointains, les résidents se sont armés et se sont mis en embuscade. Les Bûcherons sont arrivés en brandissant des torches. Plus de vingt. Ils ont incendié deux isbas. Ils se sont retirés sans avoir essuyé de pertes. Savez-vous qui se trouvait à leur tête ? Slava, oui, une Achetée, comme moi. Elle avait une carabine et deux bandes de cartouches qui se croisaient sur la poitrine. Le visage, les mains et toutes les parties nues de ces gens-là étaient barbouillés de noir, si bien qu'ils pouvaient disparaître dans la nuit. Slava m'a effrayé par son air féroce. Elle n'épargnera personne, ni les Villageois ni nous autres, les Achetés. Deux sont morts.

Les Bûcherons, véritables colosses tout en muscles, menaient une

vie assez rude dans ce lieu subglaciaire. Ils étaient farouches, taciturnes mais ne faisaient preuve d'aucune agressivité à l'encontre des autres communautés. Ils recevaient leurs clients avec beaucoup de chaleur, ne se déplaçaient pas volontiers. Leur système politique paraissait être la démocratie directe, avec un représentant fréquemment changé, choisi parmi les plus âgés ou les blessés, inaptes au travail du bois et surtout à la fabrication du charbon. Slava avait dû subjuguier les survivants qui s'étaient enfuis dans les profondeurs de la forêt. C'était une fille pleine de ressentiment, voire de haine contre les Villageois. Lorsque Sadon l'avait quittée à la Sablière, peu après elle se rendait à la Clairière. Il savait que les femmes des Bûcherons n'avaient ni l'élégance, ni la grâce de cette fille magnifique. Inspirant les désirs les plus violents, elle était à même de commander ces gens spoliés et simples.

Les nouveaux venus, aussi bien les femmes que les hommes âgés de moins de trente ans, furent immédiatement priés de s'entraîner à des exercices militaires. Tous tombaient de haut, ne comprenaient pas la raison de cette exigence. Mais les plus rétifs, traités avec brutalité, se plièrent vite à la nouvelle discipline.

Sadon dut effectuer un voyage jusqu'à la Sablière afin de se procurer des vitrages pour les nouvelles isbas. Il commanda aussi du verre armé destiné à l'enceinte qui protégeait le Village.

Comme Libert s'en étonnait, il lui donna la raison de ce besoin nouveau, expliqua la réalité de la situation.

— Je ne suis pas étonné que cette fille soit devenue l'un des chefs de la rébellion. C'est une sacrée personnalité, et les Villageois vont avoir affaire à forte partie. Les Bûcherons, d'habitude paisibles, se battront jusqu'à la mort pour retrouver leur territoire.

Une fois les vitrages livrés à la Clairière, le convoi reprit la direction du Village, effectua un ravitaillement pénible à l'un des dépôts de charbon. Ils n'étaient que quatre à pelleter, les autres surveillant la plaine depuis la locomotive.

Le jeune Jusky apporta un épais pli secret au président et s'enferma avec lui durant plusieurs heures, certainement pour étudier les dernières nouvelles.

Fou de bonheur, Sadon venait de retrouver le chantier de déblayage, et surtout l'Atlantic 221 qui paraissait sortir toute neuve de son atelier de fabrication. Elphraos l'attendait pour les premiers feux. Il avait placé quelques morceaux de papier et de bois dans le foyer, y ajouterait seulement du charbon de bois, pour éviter une surchauffe. Il voulait que Sadon batte son briquet, mais ce dernier lui laissa cet honneur. La porte du foyer munie d'un gros verre refermée, ils

restèrent silencieux, anxieux de voir revivre ce centre essentiel de la locomotive. Pour qu'elle chauffe plus vite et fournisse de la vapeur, il n'y avait qu'une faible quantité d'eau dans la chaudière.

— Cet essai ne sera pas concluant, car la vapeur ne sera pas vraiment sous pression, mais en cas de grosses fuites, elle nous les indiquera tout de même.

Mais Sadon ne put assister à la suite passionnante de l'essai. Il devait partir de toute urgence avec le président. Pas de wagon de marchandises, juste celui d'habitation.

— Départ dans deux heures, lui dit Jusky avec arrogance.

Dans la cabine, Sadon se trouva en compagnie de Forzza et de Clark. Un garde lui apporta, de la part du président installé dans le wagon, le plan de route. Le convoi devait se diriger au nord-est. Lorsque le garde fut sorti, Clark fit remarquer que ce n'était pas la direction de la Clairière.

— Nous passerons auprès du dépôt de charbon numéro trois, le dernier où nous nous sommes ravitaillés.

Dans cette direction, il n'y avait que la Mine de Chaux, le petit royaume du Czar Paulus 1^{er}. Bien qu'allégé, le convoi ne dépassait pas les quinze kilomètres/heure et, à plusieurs reprises, le président envoya un garde pour exiger qu'on aille plus vite. À la fin, il se déplaça lui-même pour apostropher Sadon. Ce dernier eut beau lui expliquer les risques qu'il y avait à accélérer, rien n'y fit et il dut lancer la Corpet à près de vingt-cinq kilomètres/heure. Les roues dentées arrachaient à l'inlandsis d'énormes gerbes que les ventilateurs essayaient de pulvériser aussi loin que possible mais, avec la vitesse, le vent de la course ramenait ces masses épaisses contre la machine.

Avant la nuit, le convoi s'immobilisa et l'on dut casser à coups de barre de fer les blocs de glace que la machine traînait de chaque côté. La vitesse, de ce fait, était retombée à moins de quinze kilomètres/heure. Raisonnablement, Sadon estimait qu'à dix-huit kilomètres, on ne subirait pas ces inconvénients. Mais lorsque le président déclara qu'on roulerait aussi de nuit, il laissa éclater sa mauvaise humeur.

— Nous irions à la catastrophe. Je n'ai jamais piloté de nuit. Il y a des congères, des crevasses qui peuvent apparaître d'un coup, même sur un parcours bien connu.

— Nous en prendrons le risque. Ne roulez qu'à dix kilomètres/heure, mais roulez.

Deux jours plus tard, ils durent se ravitailler au dépôt numéro 3 et cette fois il ne resta plus un morceau de charbon. Sadon avertit qu'il

ne pouvait assumer le retour au Vieux Village.

— Nous serons à proximité de Dark-City où nous pourrons nous ravitailler.

— En échange de quelles marchandises ? Le président ne répondit pas.

XXVII

Les hommes de Paulus 1^{er}, qui s'étaient arrogé le titre de « Seigneurs de la Chaux », avaient pour la plupart refusé de s'installer dans le wagon. Seuls quelques chefs occupaient des cabines, s'y vautraient comme des bêtes, passant leur temps à boire, à chanter et à forcer leurs filles-esclaves. Les autres, une soixantaine, se trouvaient dans des traîneaux remorqués par le convoi. Avec leurs armes, leur ravitaillement, leurs chiens. Ces derniers hurlaient à la mort de n'être point attelés, s'effrayaient d'être entraînés par une machine qui fumait et lançait des jets de vapeur.

Entre la Mine de Chaux et la Clairière, l'un des bandages éclata et, déséquilibrée, la Corpet partit dans tous les sens avant que Forzza ne réussisse à la stopper. Sadon, qui avait conduit dans la nuit, bondit de sa couchette, mais le garçon avait limité la casse et il le félicita chaleureusement.

Impatients, les hommes de Paulus 1^{er} décidèrent de partir avec leurs traîneaux en direction de la Clairière. La réparation demanda douze heures d'un travail exténuant. Il fallait démonter toute la roue pour remettre en place le nouveau tronçon. Le bandage était constitué de trois arcs de cercle de cent quatre-vingts degrés chacun, s'emboîtant pour former un cercle parfait.

Le président, Jusky et plusieurs gardes embarquèrent avec les hommes de Paulus, tant ils avaient hâte d'arriver à la Clairière. Sadon avait ordre d'aller se ravitailler à Dark-City, et le président lui remit un énorme sac rempli de pièces d'or.

Les traîneaux filaient comme des flèches, tirés par des chiens sélectionnés et conditionnés. Ils ne recevaient de nourriture qu'après de gros efforts et l'avaient bien compris. Ils pouvaient dépasser la Corpet et, moyennant cinq ou six arrêts, étaient capables de courir nuit et jour à condition d'emporter très peu de poids. Leurs maîtres, lorsqu'ils partaient en expédition, ne chargeaient qu'un seul produit pour s'alimenter eux et les chiens, une poudre de viande qu'ils mélangeaient à un peu d'eau. En gonflant, elle donnait une pâte sucrée très nourrissante. Sadon n'apprit que plus tard l'existence de cette nourriture. C'était de la viande fossile découverte non loin de la Mine de Chaux. Des milliers de carcasses d'animaux anciens englouties sous les glaces, compressées, dures comme du roc, que l'on exploitait à

coups de pics ; Sadon apprit aussi qu'il y avait eu des cas d'intoxication, mais les hommes de Paulus s'en moquaient.

Décidant qu'ils ne rattraperaient jamais les traîneaux, Sadon fonça directement vers Dark-City. Mais il évita de rouler de nuit, dut ralentir à l'extrême pour économiser le charbon et, lorsqu'il s'immobilisa entre les terrils, le tender était vide, nettoyé.

Comme toujours, le boss Uncle fut ravi de le recevoir et Rapsom accourut très vite pour lui parler de ses dernières mises au point.

— Quelles marchandises pouvez-vous bien apporter, demanda Uncle, perplexe, puisque vous n'avez qu'une voiture d'habitation ?

Sadon savait bien que l'or n'intéresserait que médiocrement les Charbonniers, alors que Paulus en était friand et qu'à la Sablière, Libert en acceptait en guise de règlement partiel.

— De l'or ? répéta Uncle. Mais qu'allons-nous en faire ? Vous n'avez donc aucune marchandise de troc ?

Ne cherchant pas à ruser, Sadon le mit au courant de la situation. Uncle et les siens parurent soucieux de ces nouvelles alarmantes. Que le président du Village fût allé chez le Czar Paulus pour enrôler ses hommes représentait un acte incroyable. Un acte sacrilège contre la civilisation.

— Jamais il n'aurait dû agir ainsi. Déjà les Villageois n'auraient pas dû s'emparer de la Clairière. Mais s'allier avec Paulus, c'est faire un pacte avec le diable.

Ne voulant pas fâcher Sadon, il déclara qu'il lui fournirait du charbon contre le sac de pièces d'or, mais que celles-ci ne constitueraient qu'une caution, car il préférerait recevoir de la farine, de la viande et de l'alcool. Les Mongols acceptaient l'or mais, pour sa part, se méfiant de ce métal précieux, il préférerait en rester au système de troc.

— Le charbon, la viande, la farine, les vitres, ça se fait pousser, ça s'extraît ou ça se fabrique. Mais l'or, d'où vient-il ? De quelques endroits subglaciaires découverts par hasard. On ne peut ni le brûler pour se chauffer, ni le manger. Notre monde ne peut en faire une monnaie d'échange. Moi, je ne voudrais pas que l'or devienne tout-puissant.

Le plein de charbon effectué, la locomotive repartit vers le sud. Il ne restait à bord que quatre gardes armés, les deux conducteurs et Sadon. Tous étaient inquiets de rouler vers la Clairière avec ces hommes dangereux qui devaient désormais y faire la loi pour protéger les Villageois.

— Économisons le charbon, car le dépôt trois est vide ; nous devrons utiliser le deux qui est encore intact, mais très à l'écart de la route du retour vers le Vieux Village.

Troublé par une prémonition, Sadon fit encore ralentir la locomotive. Ils ne seraient d'aucun soutien en cas de combats à l'intérieur de la forêt subglaciaire, et il n'avait pas envie que la Corpet tombât entre les mains de quiconque. Il ne songeait qu'à retourner au Vieux Village et à collaborer avec Elphraos à la mise en route de l'Atlantique.

Approchant de la Clairière, il manœuvra pour dissimuler le petit convoi derrière des amas de congères coureuses. Celles-ci franchissaient d'énormes distances par temps de blizzard. Elles devenaient cercueils pour les malheureux surpris par ces masses de glace en formation qui grossissaient tout en roulant à des vitesses folles, ratissant tout ce qui était sur leur chemin. On y trouvait des animaux, des humains, des outils ou des armes et parfois même de bien étranges objets, emportés à des milliers de kilomètres.

L'un des gardes, qui faisait fonction de chef après le départ de Jusky, proposa de partir en reconnaissance avec un compagnon. Lui-même n'était pas très confiant. Il ne fit aucune confidence, mais Sadon savait que ses parents se trouvaient désormais dans la Clairière et qu'il s'inquiétait de leur sort.

— Vous aurez trois kilomètres à parcourir, leur dit-il. N'emportez que le minimum. Si tout va bien, utilisez des fusées éclairantes vertes. Sinon, tirez des rouges et nous irons à votre rencontre.

Sadon descendit de la cabine et escalada les congères entassées. Il suffisait d'une chute du vent pour qu'elles s'immobilisent et forment de véritables collines se soudant entre elles.

Il emportait la longue-vue en cuivre qu'il avait pu récupérer et suivit l'approche des deux hommes vers l'entrée de la Clairière. Celle-ci était soigneusement dissimulée par un amas de glace et il fallait bien connaître l'endroit pour trouver l'orifice du tunnel. Les deux garçons prenaient des précautions pour ne pas se faire remarquer, mais très vite Sadon comprit que cette prudence ne servirait à rien. Alors qu'il visait de sa longue-vue l'endroit supposé où commençait le tunnel, quelque chose attira son œil très au-dessus, à même la pente de la colline. Il y avait là des silhouettes, deux ou trois, lui semblait-il. Il essaya de grossir l'image mais elle devint plus trouble. Il sut que c'étaient des hommes de Paulus le Czar, qui portaient tous le bonnet en fourrure de loup caractéristique.

Il essaya de crier pour prévenir les deux garçons, prit son pistolet et tira en l'air. Mais l'air glacé étouffait les sons, et les détonations ne

furent même pas perçues par les occupants de la locomotive.

Consterné, il vit les deux garçons aller à la mort. Frappés de plusieurs balles, ils tombèrent et ne bougèrent plus. Et, presque aussitôt, un traîneau attelé de chiens jaillit d'une cachette et glissa vers les deux cadavres.

Sadon se laissa rouler en bas des congères, grimpa dans la Corpet en criant qu'il fallait fuir au plus vite. Forzza et Clark ne posèrent aucune question inutile, mais les deux gardes protestèrent.

— Vos copains... descendus, haleta Sadon. Les hommes du Czar vont remonter leurs traces. À cause des crampons de leurs bottes.

— Nous voulons d'abord nous assurer qu'ils sont morts, répondit un des jeunes gens en braquant son arme sur Sadon. Mais, sans un mot, Clark le ceintura.

— Regardez, hurla Sadon.

Le traîneau doublait à toute vitesse l'entassement des congères, à moins de cinq cents mètres. Forzza envoya toute la vapeur, si bien que les roues patinèrent un peu, mais la Corpet s'arracha brutalement à la glace. Clark lâcha son compagnon. Ce dernier dit qu'on n'allait pas fuir devant quatre hommes sur un traîneau, mais un autre apparut et bientôt il y en eut six ou sept.

— Leur vitesse est supérieure, surtout dans cette zone cahoteuse.

— Il faut détacher le wagon de voyageurs, dit Sadon. Ce sont avant tout des êtres cupides et ils cesseront la poursuite pour piller le wagon.

— J'y vais, dit le deuxième garde qui n'avait rien dit ni fait durant tout ce temps. Il quitta la cabine, sauta sur le tender et disparut entre ce dernier et le wagon. Les attaches étaient rudimentaires et Forzza coupa l'alimentation du chauffage, afin que le garde ne fût pas brûlé.

Le wagon s'écarta soudain du tender, libérant la machine qui prit de la vitesse. La voiture commença par pivoter sur elle-même, bascula et, entraînée par sa force d'inertie, poursuivit sa glissade. Le traîneau le plus proche ne put l'éviter et ils virent les chiens et les hommes projetés à une hauteur incroyable. Le choc avait dû être terrible.

Les autres traîneaux, six en tout, évitèrent l'accident et ralentirent. Bientôt ils ne furent que quelques points noirs dans l'approche de la nuit. La locomotive allégée atteignait trente-cinq kilomètres/ heure, malgré une surface très bouleversée, hérissée de petites crêtes. Les gros glaçons que le blizzard projetait comme des balles soulevaient ces aspérités sur une glace d'une nature peut-être plus fragile. Sadon savait qu'en certains endroits elle était différente, qu'en dessous, des

sources de chaleur ou des contractions du sol en modifiaient la structure.

— Je crois que nous les avons semés, dit le jeune garde en réintégrant la cabine.

— Il faudra quand même rouler de nuit. Eux le font habituellement, avec leurs traîneaux. Mais j'espère que le contenu du wagon les immobilisera. Il y avait de la nourriture, de l'alcool, des vêtements et bien d'autres choses.

— Nous sommes à dix jours du Vieux Village, dit Clark, très calme, et nous n'avons plus la moindre nourriture.

— Nous chasserons, dit Sadon. Avec un peu de chance, nous croiserons quelque horde de rennes ou de chiens sauvages. L'essentiel, pour l'instant, est de rouler sans discontinuer. Nous laissons une trace facile à suivre et ces hommes-là n'aiment pas rester sur un échec.

XXVIII

Lorsque la Corpet rejoignit l'ancien Village dans la caverne, ceux qui attendaient d'être évacués pensaient ne jamais revoir ni locomotive ni Sadon, ni les quatre personnes qui l'accompagnaient. Ils avaient un mois de retard sur la date prévue et arrivaient exténués par un voyage éprouvant.

Après toute une nuit de fuite, Sadon avait pris la décision de ne pas retourner directement au Vieux Village, mais de remonter vers la Sablière pour informer Libert des événements. Au retour, ils pourraient faire du charbon dans le dépôt deux, à l'ouest de la communauté. Ils avaient désespérément cherché de la nourriture, abattant au début des corbeaux qu'il fallait faire cuire des heures. Puis, la chance avait tourné et ils avaient poursuivi un troupeau de rennes. Ils l'avaient épuisé en poussant la Corpet à fond, avaient tué deux bêtes, de quoi rallier la Sablière.

Deux jours après leur arrivée chez Ligat, un véhicule gerbe, tirant un train de grands traîneaux, venait livrer du charbon. Uncle serait donc prévenu du drame de la Clairière. On n'était pas sûr de tous les faits, mais chacun estimait que Paulus avait ordonné à ses hommes de massacrer les Villageois parce qu'il les détestait, eux et leur haut niveau de civilisation. Certes, le président avait eu tort de faire appel à ce fourbe pour liquider les Bûcherons réfractaires, mais il devenait dangereux de laisser agir ce czar aussi ridicule que cruel, au risque de le voir s'emparer peu à peu de toutes les communautés.

— Ce sera très long avant qu'elles réagissent, discutent, se mettent d'accord. Nous devons les joindre toutes sans attendre qu'elles aient besoin de nos produits ou nous des leurs.

— Vous songez à quoi, une revanche ?

— Une expédition punitive. Paulus dispose d'une source d'énergie, le bois ou le charbon tiré du bois. Il peut fabriquer de la chaux en quantité. Mais il ne peut entretenir deux garnisons en deux endroits aussi différents et éloignés.

— Nous sommes perplexes. Rentrer au Vieux Village où ne restent que quelques personnes, une dizaine, aller à la Clairière au risque de nous faire tuer ?

— Il n'y a aucun espoir de sauver les Villageois, dit Libert. Ceux

qui ont pu fuir sont coincés entre ces criminels et les Bûcherons tapis dans les bois. Restez avec nous car nous aurons besoin de votre Corpet. Grâce à elle, il nous faudra bien moins de temps pour donner l'alerte.

Le lendemain, après discussion, il fut décidé de regagner le Vieux Village. Il fallait avertir tous ceux qui attendaient, et l'Atlantic 221, bientôt, pourrait peut-être rouler et permettre d'évacuer un maximum de matériel et, surtout, d'alerter toutes les communautés...

Autour d'Elphraos, l'enthousiasme virait peu à peu au désespoir.

— Nous devons prendre une décision. Convaincre les autres communautés d'agir est la seule solution, mais il faudra les visiter toutes.

— Il reste ici un stock d'armes important et varié, dit un certain Mugline, responsable de la sécurité depuis le début de l'exode. L'un des derniers resté sur place, il venait d'apprendre que toute sa famille, installée dans la Clairière, avait certainement péri. Il ajouta qu'il était prêt à exhorter les communautés évoluées à constituer un front commun contre Paulus.

— Nous chargerons un plein wagon d'armes légères et semi-lourdes. Nous avons fabriqué des obusiers dont nous ne nous sommes jamais servis. Notre poudre est d'excellente qualité grâce à nos recherches chimiques. Nous utilisons du charbon de bois cuit en vase clos, du soufre extrait du charbon de terre et du salpêtre que l'on trouve ici même. La portée de nos tirs est sans égale.

— Vous avez des explosifs ? demanda Elphraos.

La réponse fut affirmative et Sadon, qui n'avait qu'une connaissance limitée de ce produit, se demanda si ces explosifs ne permettraient pas d'accéder aux fameuses galeries 51 et 68.

Comme s'il avait surpris ses pensées, Mugline était en train de dire que jamais le Conseil n'avait autorisé l'utilisation des explosifs dans la caverne, de crainte d'un effondrement.

Le lendemain, on fit le point des réflexions. Ils étaient douze en tout et pour tout. Cinq Résidents, plus Sadon et six Achetés. Sadon exigea que ces derniers, quatre hommes et deux femmes, ne soient plus considérés comme issus d'une race inférieure. Les Résidents, sans grand empressement, accédèrent à cette demande, mais le statut de Résident ne leur serait accordé que plus tard.

Sous la direction de Mugline, avec Forzza et Clark, le convoi quitterait l'ancien Village pour se rendre à la Sablière, puis dans toutes les communautés. Les armes seraient chargées dans le wagon de

marchandises en quantité ainsi que des provisions. De la farine et de la viande d'élevage, celle de rennes et de grenouilles restant suspecte.

Quatre jours après le départ de cette petite expédition, l'Atlantic 221 montait vraiment en puissance et les premières fuites de vapeur étaient repérées. Elles n'étaient pas aussi graves qu'on l'avait redouté. Les roues motrices ayant été désembiellées, ils purent constater la puissance des cylindres lorsque la vapeur arriva.

— Imaginez dix Corpet, fit le mécanicien, ému. On pourrait tirer quinze wagons lourdement chargés.

— Trente à quarante sur des rails, répliqua Sadon.

Elphraos hocha la tête :

— C'est vrai ; le système des bandages dentés, même avec ventilateurs puissants, n'est pas la panacée.

Sadon se posait des questions sur les Achetés. Ceux-ci, pour l'instant, paraissaient adhérer au projet et se comportaient de façon loyale. Ils n'avaient guère le choix, tous ayant été vendus par de lointaines communautés où ils n'avaient plus envie de retourner. Le statut de Résident leur apparaissait comme dérisoire alors que les neuf dixièmes de la population avaient certainement été massacrés.

Elphraos entreprit de remonter les embiellages tandis que ses aides préparaient les pare-glace et les ventilateurs qu'on fixerait au-dessus des essieux moteurs. Sadon, lui, sondait les parois d'argile. Celle-ci ressemblait à de la roche mais était excessivement friable ; dès que l'on essayait de pratiquer un tunnel, des dizaines de mètres cubes s'écroulaient. Derrière cette muraille fragile se trouvait une autre locomotive du Musée d'autrefois, une Pacific 232 encore plus puissante. On avait commencé à la dégager avant la chute de tout un pan de glaise.

Sadon rêvait d'un tunnel minuscule dans lequel il progresserait en rampant. Son faible diamètre ne nécessiterait que quelques tôles d'étagage. Il y en avait des piles entières dans le Village. D'autres matériaux pourraient aussi être employés. Sadon s'imaginait seul, tel un Robinson dans cet endroit merveilleux, s'enfonçant comme un animal dans la couche d'argile jusqu'aux fameuses galeries gorgées de trésors merveilleux.

— La radioactivité est encore en régression, lui dit Elphraos en aparté. J'ignore pourquoi, mais c'est ainsi.

Et puis, un matin, l'Atlantic 221 se mit à rouler. Le foyer avait été alimenté en charbon de terre et la motrice ressemblait à un animal d'une force inouïe, trépinant sur place, prêt à se ruer en avant pour

une longue course haletante.

Tous embarquèrent dans la cabine et Sadon, impressionné, presque tremblant, dirigea la locomotive vers le sas de sortie. La direction agissant sur le bissel était extraordinairement douce, démultipliée, et ainsi disposée permettait des hardiesses que la Corpet refusait.

Ils surgirent dans cette immensité où même la glace manquait de blancheur, sous le ciel croûteux qui se reflétait en elle et la ternissait. Dans ce monde crépusculaire, seul le chemin de fer pouvait permettre aux hommes de se déplacer sans affronter l'épouvante, sans se sentir isolés, écrasés. Dans l'Atlantic, il faisait chaud comme dans le ventre d'une mère, on pouvait vivre sans fourrures, sans vêtements isothermes. On dominait l'inlandsis et même les blizzards les plus furieux pouvaient être affrontés.

Sadon pleurait d'émerveillement. Il limitait la vitesse du monstre, mais aurait facilement pu atteindre les soixante kilomètres/heure, peut-être davantage. Le charme fut rompu par Elphraos qui, toujours à l'affût, détectait des anomalies dans le système des bandages dentés et des évacuateurs de glace.

— Mieux vaut rentrer, conseilla-t-il.

XXIX

Le temps qui s'écoula depuis le départ de la Corpet ne fut compté ni par Sadon, ni par Elphraos. Tous deux travaillaient en acharnés, ne prenant ni le temps de dormir ni celui de se nourrir, entraînant dans la même folie les anciens Achetés. Sadon creusait son trou dans la glaise ; ni un tunnel ni un souterrain, mais un boyau dans lequel il fallait s'engager à quatre pattes, puis ramper pour atteindre le mur d'argile. Un long fil électrique serpentait derrière lui. Il utilisait une énorme tarière mue par un solide moteur. Dans cette position, ne pouvant la soulever à bout de bras, il la posait sur un berceau qu'il poussait au fur et à mesure que la glaise tombait en poussières et petits morceaux. Ce qui l'agaçait, c'était l'évacuation des déblais. Il les entassait dans un container que deux compagnons tiraient hors du trou étouffant. Bientôt, il dut imaginer un système de ventilation, et en vint à utiliser une grande manche souple qui lui envoyait un air plus respirable.

— Cinquante-six mètres et toujours l'argile, soliloquait-il, un soir, en partageant le repas collectif. Combien me faudra-t-il encore creuser pour atteindre la première des galeries ? Le plan de Rogger est-il précis, ou bien approximatif ?

Le même soir, lorsqu'ils furent seuls, Elphraos lui confia que la radioactivité remontait et dépassait même la dernière cote d'alerte.

— Si elle progresse ainsi, avant huit jours il nous faudra avoir quitté cet endroit ou accepter d'être empoisonnés par cette mystérieuse radiation.

Sadon l'écoutait, hébété de fatigue.

— Vous m'avez compris, Sadon ?

— Quoi ? Oui, bien sûr. Vous partirez. Moi, je resterai quoi qu'il arrive. Ils sont à portée de main, Elphraos, des milliers de kilomètres de rails, et les machines perfectionnées pour les installer. Il y a même une machine qui nivelle le ballast à l'avant et débite de la voie ferrée à l'arrière.

— Jadis une machine sophistiquée fonctionnait toujours au diesel électrique, répliqua le mécanicien. Moi aussi, j'ai étudié les archives de Rogger. Vous savez ce que c'est qu'un diesel électrique ? Il faut de l'huile, du fuel, du mazout, comme vous voudrez, mais une huile de

pétrole. Ces diesels du XXI^e siècle, juste avant la Glaciation, pouvaient utiliser n'importe quelle huile. Mais où en trouverez-vous en quantités suffisantes ? Même l'huile de baleine que troquent les Esquimaux est très rare.

Sadon se leva d'un bond, alla fouiller dans sa cabine, à l'intérieur d'un wagon qui leur servait d'habitation sur le chantier, revint chargé d'un paquet graisseux qu'il déballa avec respect.

— Mais, s'exclama Elphraos, ça pue le pétrole ! Nous en avons ici quelques bidons pour certains graissages. C'est une matière précieuse.

Protégé par une toile imperméable, le bloc de gelée verdâtre s'était quelque peu amolli dans la température ambiante. Sadon révéla son secret, montra sur la carte de son vieil atlas où se trouvait le gisement.

— Les Esquimaux de cette contrée – on les appelle Lapons – le recueillent sans peine, en remplissent des outres en peaux de phoque qu'ils troquent contre les produits des Esquimaux plus au sud-ouest.

— Nous pourrions pomper ce pétrole, le filtrer, l'utiliser tel quel dans ces fameux diesels électriques. Mais comment le transporter ?

— Il ne peut être pompé, il est gélifié. On le ramasserait à la pelle ou avec une noria à godets. Un wagon de marchandises ordinaire auquel on ôterait le toit suffirait. Avec l'Atlantic, nous ne mettrions que quatre ou cinq jours pour rejoindre ce gisement. L'Atlantic 221 peut tirer plusieurs wagons. Au retour, nous les laisserions dehors pour éviter que cette huile ne se liquéfie.

— Sadon, dans huit jours, nous devons quitter la caverne. La mort nous guette. Je suis certain que dans l'autre partie de cette ancienne gare souterraine, les poissons, les grenouilles, les rennes, tous les animaux qui vivaient dans cet endroit, au bout du grand tunnel, sont morts. Ensuite, ce sera notre tour. L'Atlantic sera tout juste prête pour nous permettre de fuir. Nous rejoindrons la Sablière à petite vitesse. Nous manquons de combustible, Sadon. Les dépôts sont vides, vous nous l'avez dit.

— Le un et le trois, oui, mais le deux est sur notre route et nous pourrions nous y approvisionner largement, de quoi atteindre le quatre qui, lui, est intact. Il devrait nous permettre de rejoindre Iron-Fortress, Hope, ainsi que le village esquimau.

— Sadon, la Corpet nous a quittés depuis deux mois avec les derniers Résidents. Ils nous ont abandonnés. Nous avons avec l'Atlantic un merveilleux moyen de nous faire accepter, soit par la Sablière, soit par Dark-City. Votre trou fétide dans la glaise ne mène nulle part. Vous n'êtes qu'un cinglé si vous croyez encore aux délires du vieux Rogger. À partir de quelques mots, de trois fois rien, il a bâti

toute une légende sur ces deux galeries soi-disant pleines à craquer de matériel ferroviaire.

Sadon, sans un mot, prit dans sa poche imperméable le pétrole en partie liquéfié et s'en alla dormir. Il se réveilla trois heures plus tard et rampa dans son « trou fétide » avec une rage folle. Personne ne pourrait l'empêcher de poursuivre sa tâche.

Le lendemain, alors que son énorme tarière s'enfonçait dans une couche d'argile plus molle, le moteur eut des ratés. L'ampoule qui l'éclairait se mit à donner des signes de défaillance. Il sortit du boyau en tirant son bac rempli de terre.

— Que se passe-t-il ? hurla-t-il.

Mais personne ne répondit. Pourtant l'Atlantic était toujours là, preuve qu'Elphraos ne se livrait à aucun essai extérieur. Les énormes projecteurs qui répandaient sur le Village une lumière intense, programmée sur le cycle ancien du soleil, s'éteignaient les uns après les autres.

D'un seul coup, il comprit et se précipita vers la centrale hydro-électrique, où un gros alternateur fournissait la totalité du courant électrique. Elphraos et les anciens Achetés s'affairaient à fermer les différents circuits et à démonter la génératrice.

— Vous êtes fou, Elphraos ! Arrêtez immédiatement ! Vous n'avez pas le droit alors que je suis sur le point d'aboutir !

— Sadon, nous devons partir au plus vite. Nous arriverons dans l'une des communautés avec l'Atlantic et le générateur. Celui-ci fonctionnera à l'aide d'une machine à vapeur que je construirai sur place. Nous disposons de tout le matériel nécessaire et, au besoin, nous pourrions utiliser la Corpet.

— J'ai besoin de l'énergie et de la lumière de cette génératrice.

— En attendant notre départ, nous nous brancherons sur l'Atlantic, mais nous ne disposerons plus que de cinq pour cent de l'énergie. Il faut vous rendre à la raison, Sadon, nous sommes traqués par cette saloperie de radioactivité. Nous baignons déjà dans son flux mortel, nous sommes peut-être condamnés.

Soudain, le découragement fondit sur Sadon et le laissa immobile, désespéré, prêt à s'effondrer. Elphraos se précipita et le prit dans ses bras :

— Mon ami, je vous en prie... Je ne cherche pas à vous nuire, mais nous devons nous enfuir.

— C'est fichu, murmura Sadon. Si je pars avec vous, c'est fichu. Jamais plus je ne bénéficierai de circonstances pareilles, surtout de ce

courant électrique abondant. Je suis certain d'être à deux, trois jours de la réussite. Mes intuitions ne m'ont jamais trompé, Elphraos. Je suis un homme de la glace, un Chasseur aux sens exacerbés par l'environnement où j'ai dû survivre dès ma naissance. Je possède plus que du flair, du goût, de la vue ou ce que vous voudrez. Je sais que les galeries sont proches.

Un des anciens Achetés, qui s'appelait Romy, s'approcha d'eux.

— Il existe dans le Village une petite dynamo manuelle. Il suffit de tourner une manivelle pour produire un courant de deux cent vingt volts en trois ampères. Ce qui donne dans les six cents watts. Votre tarière absorbe jusqu'à deux mille watts mais, même au ralenti, elle peut tout de même faire du bon travail. Je suis disposé à rester ici avec Sadon. Je tournerai la manivelle pendant qu'il forera la glaise.

— Si nous partons, murmura Elphraos, ce sera définitivement. Nous ne pourrons jamais revenir.

— Nous avons tous parcouru les archives du Résident Rogger puisqu'elles sont désormais accessibles. Dans les listes du matériel éventuel que nous devrions trouver dans ces galeries, ils parlent de draisines. J'ai remarqué que vous n'y attachiez aucun intérêt.

— Nous ne savons pas ce qu'est une draisine, murmura Sadon. J'ai pensé qu'il s'agissait d'une sorte de pompe pour drainer les anciens fossés. Je sais que l'origine du mot n'est pas la même.

— Il s'agissait d'un véhicule léger, avec un moteur autonome, destiné à transporter les ouvriers et le matériel sur les chantiers en cours le long des réseaux. Une seule de ces draisines nous permettrait de vous rejoindre plus tard.

— Pendant deux jours encore, l'Atlantic vous fournira mille watts-heure, Sadon. Ensuite vous aurez cette dynamo manuelle, mais c'est de la folie. Nous devrions vous ligoter tous les deux et vous emporter de force hors de cette caverne maudite.

Sadon retourna auprès de l'Atlantic qui haletait doucement. Elphraos nourrissait son foyer parcimonieusement de charbon de terre, de charbon de bois et de tous les combustibles de récupération trouvés dans le Village. Les anciens Achetés démontraient portes et fenêtres pour récupérer le bois. Il y avait également des dépôts de graisse rance, d'huile de phoque et de baleine. On réservait le maximum de charbon de terre pour l'exode définitif. L'alternateur de la locomotive fournissait un courant de plus de cent ampères.

Aidé par Romy, il brancha la perceuse, la ventilation et la lumière sur les prises prévues et regagna son poste de travail, bien décidé à aller jusqu'au bout de ses forces.

Lorsque Romy eut évacué son dernier bac de terre, il réapparut couvert de boue. Il avait percé une poche d'eau et avait été trempé de la tête aux pieds. Il alla prendre une douche dans le wagon d'habitation. Puis rejoignit les autres, attablés pour le repas du soir. L'obscurité régnait dans la caverne. Le Village était effacé, tout comme les installations fonctionnelles, les anciens emplacements des cultures, le bâtiment de la forge, les ateliers. Ne restait que ce cône de lumière éclairant Elphraos et les Achetés.

— Demain, lui annonça le mécanicien, vous n'aurez pas plus de neuf ampères. J'ai besoin de courant pour terminer l'installation définitive des ventilateurs sur les roues motrices. Si j'avais eu le temps, j'aurais pu les modifier pour qu'ils soufflent un air brûlant. La glace aurait été plus facile à disperser, mais il me faudrait quinze jours de travail supplémentaire.

Sadon mangea en silence. Il écoutait les conversations sans y participer. Le mécanicien expliquait qu'il travaillerait jusqu'à minuit, mais qu'il n'obligeait personne à en faire autant. Ensuite il dormirait jusqu'à six heures.

Elphraos se leva pour préparer le repas du petit matin, une sorte de soupe, avec les derniers légumes produits dans la caverne. Il y avait aussi du pain décongelé, de la viande de porc salée. Les autres le rejoignirent, mais Romy et Sadon manquaient à l'appel.

— J'ai entendu Romy se lever après minuit, mais j'ai pensé qu'il allait satisfaire un besoin, dit quelqu'un.

— Ils ont dû aller travailler dans cette saleté de trou, grogna Elphraos qui avalait sa soupe avec irritation. Il aimait Sadon, il comprenait son entêtement, mais il ne voulait pas l'abandonner dans cet endroit où il finirait par pourrir. Il avait vu des rennes atteints de ce mal mystérieux, crever de multiples abcès qui ne voulaient pas se refermer. Les malheureux animaux avaient beau se lécher, se rouler dans la boue du lac, ils s'affaiblissaient, poussaient de grands brames de douleurs impossibles à supporter.

— Sadon est fou parce que, ici, il ne vit que pour son projet utopique. Si nous pouvions l'entraîner au-dehors, l'emporter à bord de cette merveilleuse locomotive, il finirait par oublier son obsession. Je ne veux pas le laisser mourir stupidement et je ne veux pas que Romy l'accompagne dans cette folie désastreuse. Qu'en pensez-vous, les amis ?

Les autres l'approuvaient. Ils essayèrent d'établir un plan pour s'emparer des deux hommes, les enfermer dans une cabine juste au moment du départ.

— Nous ferons une sorte de cérémonie d'adieux, dit Elphraos. Ils seront émus par nos manifestations d'amitié et nous en profiterons pour leur sauter dessus. Trois hommes pour chacun, nous y arriverons. Ils sont épuisés l'un et l'autre par ce travail pénible. Nous en viendrons bien à bout.

L'un des anciens Achetés alla rôder du côté du boyau qui n'offrait qu'une ouverture, au départ, d'un mètre de diamètre, mais se rétrécissait encore plus. Il remarqua que le conduit aspirait avec force de l'air ainsi que des poussières. Il examina les tas de terre déversés par Romy et n'en découvrit aucun qui fût encore légèrement humide. Même si, dans la température ambiante qui s'élevait de plus en plus, semblait-il, l'argile séchait assez vite, ce n'était pas normal.

— Je crains qu'ils ne soient tous les deux dans le boyau, dit-il à Elphraos.

Ce dernier jura, lâcha ses outils et se mit à courir vers l'entrée de l'étroite galerie. Il appela Sadon mais n'obtint aucune réponse, s'interrogea sur cet appel d'air violent en voyant les tourbillons de poussière s'engouffrer dans le boyau. Il essaya de tirer le câble du bac à terre, mais celui-ci paraissait coincé.

— Un éboulement, murmura-t-il, je suis sûr qu'ils sont tous les deux ensevelis. Il faut que j'aille essayer de les dégager.

Il emporta un petit pic de mineur et s'introduisit dans le boyau. Il avançait dans le noir, dut bientôt ramper. Il appelait, mais en vain, se disant qu'il aurait dû brancher une autre lampe. Le câble du bac lui servait de guide. Le plafond du conduit s'abaissait régulièrement. Sadon avait, sur les premiers cent mètres, étayé le plafond avec de grosses tôles cintrées, mais plus loin il n'avait pas jugé utile de continuer, ne voulant pas perdre du temps.

Jurant et peinant, il progressait toujours, se demandant quand ses mains toucheraient enfin l'éboulis de glaise. Jamais il n'aurait pensé que son ami fût allé aussi loin dans cette couche de glaise qui masquait, affirmait-il les galeries 51 et 68. Lui, Elphraos, supposait au contraire que la couche de glaise avait glissé le long d'une paroi rocheuse et qu'il n'y aurait aucun moyen de percer ce mur trop dur.

Il se crut l'objet d'une hallucination ou d'un phénomène optique. Des éclairs de lumière trouaient la nuit à intervalles réguliers.

— Sadon ?

Le plafond était si bas qu'il se cognait le crâne, mais il continuait de ramper. Et soudain les éclairs furtifs devinrent un point lumineux, à quelques mètres de lui. Effrayé, il pensa que les deux hommes avaient été ensevelis mais que la lampe était restée intacte.

Mais la lampe, si elle brillait toujours, se balançait.

— Sadon ?

— C'est vous, Elphraos ? Je suis désolé de vous avoir inquiété, mais venez. Nous sommes dans la galerie 68 et non loin de là s'ouvre la 51. Mais n'avancez pas trop vite. Il y a danger.

XXX

Des années plus tard, Sadon et Elphraos s'émerveillaient toujours de ce qu'ils avaient découvert dans les deux galeries mythiques. Parfois, ils se retrouvaient autour d'une bouteille et bavardaient interminablement. En dehors de ces épanchements en duo, ils évitaient de radoter en public. Tout le monde savait qu'ils possédaient en commun une fantastique réserve de matériel ferroviaire, mais personne ne pouvait dire où, ni donner les détails. Ils n'étaient pas seuls ce fameux jour. Quelques compagnons les avaient épaulés, mais ceux-ci restaient tout aussi laconiques sur le sujet. Certains étaient morts, d'autres travaillaient toujours pour Sadon et Elphraos.

Lorsque Elphraos et les anciens Achetés les rejoignirent, Sadon et Romy se tenaient à proximité du débouché du tunnel et avaient très vite compris qu'ils ne devaient pas faire un pas de plus, mais rester dans le courant d'air frais qui fusait avec force de leur tunnel.

— N'avancez plus ! cria Sadon à Elphraos. Il n'y a pas d'air dans ces galeries. Elles se trouvaient en quelque sorte sous-vide. Nous étions encore à deux mètres quand, d'un seul coup, tel un énorme bouchon, ce qui restait d'argile à forer s'est violemment arraché par aspiration. L'air venu du Village s'est engouffré avec une telle force, au début, que nous avons dû, Romy et moi, nous cramponner ferme. Il faudra attendre quelques heures pour que nous puissions explorer cet endroit sans risquer de mourir de manque d'air.

Le flux d'air venant du Vieux Village paraissait faiblir mais il leur fouetta le visage lorsqu'ils retournèrent vers leurs compagnons.

— J'ai vu des machines, des locomotives inconnues, certainement électriques, ainsi que des engins de terrassement. Il y a des wagons très longs chargés de rails. Ne m'en demandez pas plus. J'ai voulu m'en approcher et j'ai cru que mes poumons allaient exploser. Il a fallu que je retourne respirer dans le courant d'air.

Il leur fallut des mois pour établir un décompte imparfait de tout ce que recelait ce gigantesque entrepôt. Ils découvrirent que les hommes du passé avaient étanchéifié cet endroit, pour préserver le matériel des oxydations et des corrosions diverses. Ils retrouvèrent des instructions affichées un peu partout, spécifiant qu'on ne pouvait venir travailler là qu'en scaphandre spécial.

Mais le jour même de la découverte, ils se contraignirent à une attente de douze heures. Ils trépignaient d'impatience. Elphraos, encore plus fébrile que Sadon, paraissait avoir oublié le démontage de l'alternateur et, quand un compagnon lui posa la question, il s'emporta, répondant qu'il avait tout le temps. Sadon se contenta de sourire mystérieusement. Ils évaluaient sans cesse le flux d'air aspiré par le boyau.

Ils replongèrent dans le boyau, accompagnés de deux anciens Achetés, dont Romy. Ils traînaient des lampes de forte intensité. Lorsqu'ils approchèrent des galeries, ils prirent des précautions, mais l'air y était respirable.

Durant trois heures, n'échangeant que des monosyllabes, des gestes et des regards, ils parcoururent le dépôt. Tout le matériel était entreposé sur des wagons surbaissés, sur des rails qui s'étiraient à l'infini vers le sud-est. Le boyau débouchait à la jonction des deux galeries, endroit où tous les systèmes directionnels des rails étaient rassemblés. Depuis les aiguillages les plus simples, jusqu'aux plus sophistiqués, les sauts-de-mouton gigognes qu'on devait commander depuis la machine et les plaques tournantes, mais ce furent les rails qui laissèrent les deux hommes hébétés de bonheur.

Sadon fut le premier à oser poser la main sur le rail le plus proche. Ce n'était pas seulement du fer. Une autre matière le composait en majeure partie, difficile à définir. Rogger parlait dans ses écrits de matériaux composites à base de carbone, sans bien préciser leur nature.

Un peu plus loin, Romy tomba en arrêt devant un tableau mural où s'inscrivaient des indications étranges. Il les déchiffra une à une. La plupart étaient abrégées en sigles, mais il avait conscience d'avoir en face de lui un dispositif d'une grande importance. L'autre ex-Acheté, Melmor, le rejoignit.

— À quoi cela pouvait-il bien servir ? murmura-t-il.

Ils se tournèrent vers Sadon et Elphraos, mais ces deux-là n'étaient pour l'instant plus de ce monde.

Melmor désigna une des inscriptions. Il n'y avait ni touches, ni manettes, seulement cette indication *disp-géné* inscrite dans un ovale. Il approcha un index un peu hésitant, puis appuya. L'inscription se mit à clignoter en rouge, puis passa au vert et se figea. Se succédant dans une sorte de course poursuite, des sources lumineuses invisibles illuminèrent le fantastique entrepôt. Sadon et Elphraos, émergeant de leur rêve éveillé, regardèrent autour d'eux avec stupéfaction.

— Je me suis permis... s'excusa Melmor.

— Où sont les projecteurs ? demanda Elphraos. La lumière semble sourdre des parois.

Les quatre hommes marchèrent le long des voies, se glissant entre deux convois.

— Une étanchéité totale... ? s'interrogea Elphraos, soudain sceptique. Mais c'est l'éboulement d'argile qui a enfermé ces trésors.

— Dans la dernière partie de mon boyau, ce n'est pas de l'argile que j'ai trouvé, protesta Sadon, mais une matière inconnue qui ressemble à de la glaise sans en être. Une compression de fibres et d'une sorte de laque très dure. Sans l'aspiration irrésistible du vide, il m'aurait fallu des jours et des jours pour faire sauter le dernier bouchon. J'avais percé des trous en cercle sans pouvoir l'enfoncer totalement. Des trous qui n'atteignaient pas dix centimètres de profondeur.

Elphraos retourna près de l'ouverture et put constater que son ami disait vrai. Sadon, lui, suivait les voies où s'alignaient les engins de terrassement divers. Il finit par découvrir le monstre dont Rogger parlait cette machine capable de herser la terre, de l'aplanir, de façonner le ballast et de poser les rails en les soudant les uns aux autres. Elle mesurait près de soixante-dix mètres de long.

— Diesel électrique, affirma Elphraos.

Son ton sans réplique agaça Sadon qui se hissa dans la cabine avant de pilotage. De mauvaise grâce, il dut admettre que le mécanicien avait vu juste. Il traversa l'engin, atteignit la cabine arrière. Au passage, il avait découvert les minuscules cellules de repos, une salle d'eau, une cuisine et un salon étroit. Un écran glauque était encastré dans la cloison, face à des sièges confortables.

— Non, je ne sais pas de quoi il s'agit, fit Elphraos, consulté du regard.

À l'arrière, ils finirent par comprendre qu'un système alimentait la machine en rails déjà accouplés par un assemblage d'un type nouveau. Rien à voir avec les traverses, tire-fonds, éclisses et coussinets.

— Elphraos, fit Sadon, impressionné, nous habitons un monde barbare, un monde qui depuis des siècles n'a cessé de régresser. Même si des communautés plus ou moins civilisées subsistent, nous ne sommes pas prêts à utiliser ces merveilles de technique. Elles sont l'aboutissement d'une grande civilisation. Nous allons les plaquer, du moins essayer de les plaquer sur une société primitive au risque de les gaspiller, de les sous-employer. Je rêvais de rails modestes, rustiques, que des hommes acharnés auraient posés sur cet inlandsis hostile.

— Tu ne peux te mettre à douter, s'écria Elphraos. Pas toi, surtout pas toi. Nous sommes pleins de bonne volonté.

Sadon retint, de ce cri du cœur, le tutoiement. Il n'en aima que plus cette langue française qu'il avait su, au sein d'un groupe ne communiquant que par grognements, continuer à pratiquer, même en monologues, comme une prière obstinée. Une langue qui permettait de dire « tu » à ceux qu'on aimait.

— Nous irons là-bas dans le Nord, chez les... comment dis-tu ?

— Les Lapons.

— Nous récolterons à la pelle autant de pétrole qu'il faudra et nous reviendrons réveiller cette machine énorme. Nous tracerons notre ligne dans ce désert effroyable, jour et nuit, jusqu'à ce que nous établissions une première liaison et nous recommencerons. Toute la vie s'il le faut. Tu sais, la perspective de vivre jusqu'à ma mort dans ce Village privilégié d'Hommes du Chaud me rendait souvent morose. L'idée d'être cerné par ce désert glacial m'enlevait tout désir de m'accrocher indéfiniment à cette vie. Et voilà que ton utopie devient la mienne, que tu fais la plus extraordinaire des découvertes, que nous allons pouvoir enfin créer sur ce monde glacé autre chose que des collectivités isolées, repliées sur elles-mêmes. Nous allons vaincre la sauvagerie, la cruauté. Des hommes comme Paulus 1^{er} peuvent commencer à compter leurs jours, bientôt ils disparaîtront. Oh, ils pourront toujours attaquer les trains, couper les voies ferrées, mais nous les réparerons et, depuis nos machines, nous pourrons répondre coup par coup.

— Tu crois vraiment que notre création sera pacifique, qu'elle apportera, sinon le bonheur, au moins une certaine sérénité aux habitants sensés de ces contrées ?

— Que faudrait-il faire, à ton avis, reboucher le tunnel que tu as creusé, nous retirer et rejoindre à bord de l'Atlantic la Sablière ou Dark-City ?

Sadon n'en revenait pas. Quel enthousiasme chez cet homme qui lui avait paru toujours très attaché aux petits riens, routinier, sans ambition ! Il s'était cramponné à la fabrication des bandages dentés, refusant d'envisager une circulation plus aisée sur des rails. Et voilà qu'il était complètement bouleversé, hanté comme lui par une grande idée.

— Sadon, il faut que je te dise. L'alternateur ne sera pas démonté. Nous aurons peut-être besoin d'électricité.

— Nous ne pouvons pas vivre là-bas à cause de la radioactivité qui augmente.

— Nous devons trouver comment nos aïeux faisaient sortir ces engins, ces convois de l'entrepôt. Les voies convergent vers le nord-est. D'ici, on ne voit pas l'endroit où elles disparaissent sous une paroi, un éboulement ou je ne sais quoi, mais nous trouverons. Nous utiliserons l'Atlantic 221 pour aller chercher cette huile de pétrole.

Mais l'entrepôt disposait de toutes les installations électriques possibles. On pouvait brancher les appareils les plus gourmands en énergie. Seule l'origine restait mystérieuse.

— Le réacteur nucléaire enfoui dans la colline, refroidi par l'eau de fonte qui est de plus en plus dangereuse ?

— Sans l'intermédiaire d'un alternateur ? Sans vapeur faisant tourner une turbine ?

— Le passage direct du nucléaire à l'électricité ? Nous manquons de documents là-dessus et même les archives de Rogger restent muettes.

— Nous ne les avons pas toutes inventoriées.

Très vite, ils surent à quel endroit l'énorme réseau de rails, plus de vingt lignes, disparaissait. Il y avait une paroi de roche artificielle.

— Ils savaient faire fondre les rochers et les mouler ensuite à leur convenance ? Nos ancêtres m'effraient, désormais. Crois-tu qu'ils ont un jour voulu aller trop loin, que lorsqu'on est capable de transformer les roches en matière malléable, on n'est pas tenté de faire encore pire ? Nous savons que leur monde pouvait être agréable à vivre cinquante ans avant la glaciation et que, d'un seul coup, la dégradation générale s'est précipitée. Jusqu'à l'invasion des glaces si rapide que nos aïeux ont été pris au dépourvu.

Tout en écoutant Sadon, Elphraos, à l'aide d'un curieux appareil optique, prenait des quantités de mesures. Le lendemain, il sortit de la caverne en compagnie de Melmor, pour situer l'endroit où les rails s'enfonçaient sous terre et à quelle profondeur. Il revint avec des données qu'il vérifia durant des heures.

— Sadon, nous ne pourrons jamais faire sortir cette machine extraordinaire de l'entrepôt. Au-delà de la paroi en roche fondue, sorte de porte monumentale, les rails se trouvaient jadis à l'air libre et aujourd'hui ils sont sous cinquante mètres de glace.

— Mais la machine fabrique de la voie ferrée par l'arrière et n'utilise pas les rails. Elle roule sur d'énormes roues presque sphériques, d'une matière inconnue.

— N'empêche que le niveau bas de l'entrepôt est à cinquante mètres sous la glace.

— Il y a d'autres engins. Peut-être pourrions-nous forer un tunnel ascendant pour déboucher à la surface de l'inlandsis.

Ils durent commencer à évacuer le Vieux Village devant la menace de la contamination, et l'Atlantique fut conduite au-dehors. On instaura un tour de garde pour la maintenir sous pression, avec le risque d'épuiser très vite le combustible. Ce souci accabla tellement Elphraos qu'une nuit, il se mit à pousser des hurlements de joie, réveilla tout le monde. Il commença à bégayer des explications incompréhensibles. Lorsqu'il se calma, ils furent tous effarés de n'avoir pas songé plus tôt à une solution si simple.

— Nous disposons grâce à l'alternateur d'une énorme source d'électricité dont nous n'aurons plus besoin une fois installés dans l'entrepôt, loin des radiations. Nous allons nous en servir pour remplacer le combustible dans le foyer. Nous avons des appareils produisant de la chaleur par le courant électrique, là-bas, dans l'ancienne forge. Des résistances à haut rendement.

Désormais, la locomotive haletait seule au-dehors. Il suffisait de l'alimenter en eau pour que la production de vapeur restât constante.

La paroi en roche fondue n'était qu'une immense porte qui basculait à l'aide de vérins et se plaquait contre le plafond. Lorsqu'ils le comprirent et qu'ils actionnèrent le système de mise en œuvre, elle refusa de fonctionner.

— Le gel la coince.

Pendant deux jours, ils la réchauffèrent avec des radiateurs trouvés sur place. Elle finit par se soulever incomplètement et ils continuèrent à chauffer. La paroi de glace commença à fondre et ils durent utiliser un moyen plus mécanique pour dégeler le mécanisme.

— Il nous faut creuser un tunnel ascendant. La machine qui nous y aiderait existe bien mais, sans huile lourde, impossible de l'utiliser.

— Il faut le creuser tout de même pour faire sortir des wagons de marchandises avec lesquels nous irons chercher du pétrole.

Sadon, peu après, entraîna Elphraos à l'écart.

— Ces gens qui sont partis à bord de la Corpet et qui ne sont jamais revenus m'empêchent de dormir.

— Écoute, ou ils sont morts, ou ils ont trouvé refuge dans une communauté et n'ont pas daigné revenir nous chercher. La frousse d'être contaminés, certainement. Pour ma part, je n'ai aucun remords. Nous allons partir chercher ce pétrole et nous construirons notre réseau. Au fait, comment allons-nous l'appeler ?

XXXI

L'Atlantic roulait depuis des jours et des nuits sans faiblir, mais à une vitesse ne dépassant jamais les trente kilomètres/heure. Le combustible restait très rare et tant qu'ils ne se seraient pas ravitaillés au dépôt deux, ils ne pourraient aller plus vite. Cette machine ancienne avait certainement été modernisée à une époque, car elle fournissait suffisamment d'électricité pour éclairer leur route convenablement et rendre la vie confortable. Le convoi était moyennement lourd. Ils emportaient des marchandises d'échange sous forme de sacs de farine en grandes quantités, de la bière, de la viande de porc et des volailles. Les stocks du Village se trouvaient désormais dans l'entrepôt ferroviaire. Faute de production, ils finiraient peu à peu par diminuer.

La nuit, ils veillaient par équipes de deux. L'un surveillait l'inlandsis et ses pièges multiples, l'autre s'occupait de la conduite. La locomotive ne nécessitait pas de fréquents chargements comme la Corpet, mais lorsqu'il fallait alimenter le foyer ou la chaudière, la corvée était beaucoup plus harassante.

Sadon se leva à l'aube et trouva Romy et Melmor qui faisaient équipe comme la plupart du temps. Ils avaient effectué un petit détour, ayant rencontré un obstacle de congères coureuses sur le trajet dessiné par Sadon.

— À l'aube, nous devrions apercevoir le dépôt sous sa couche de glace. Il a une forme bien particulière. Il sera visible une bonne heure avant que nous ne l'atteignons.

Il prit son quart avec Elphraos qui se servait fréquemment de la longue-vue pour vérifier l'état de la glace aussi loin que possible. Même à trente kilomètres/heure, la locomotive arriverait vite sur l'obstacle et il fallait anticiper.

— Ce doit être le dépôt, dit-il. Un cône avec deux sommets.

— Oui, c'est exprès que j'ai fait élever deux monticules pour repérer l'endroit.

— Malheureusement, il y a du monde autour.

Il passa la longue-vue à son ami qui jura entre ses dents.

— Les Mongols. Des dizaines de tentes, des chiens, des traîneaux.

Pourquoi a-t-il fallu qu'ils choisissent cet endroit alors qu'ils disposent de tout l'univers ?

— Et nous ne pourrions pas repartir sans nous être ravitaillés en charbon. Le tender est vide. Il faut même réduire la vitesse et ne maintenir qu'un minimum de feu. On ne peut que discuter avec ces nomades ?

— Je ne sais pas encore.

Lorsque l'Atlantic arriva, les enfants furent les premiers à la signaler et toute une foule sortit des tentes pour surveiller l'approche de cet étrange animal. Elphraos fit exprès d'envoyer des jets de vapeur et de la fumée noire, mais si les femmes s'enfuirent, les hommes ne bronchèrent pas.

— Ils sont certainement terrorisés, commenta Sadon, mais jamais ils ne voudront l'avouer et perdre la face. Ils sont capables de nous attaquer par pure bravoure s'ils estiment que nous les provoquons. Arrête avec la vapeur. Nous n'avons pas à la gaspiller.

Accompagné de Romy, transportant chacun de l'alcool, ils se dirigèrent vers le campement. Au fur et à mesure qu'ils approchaient, les guerriers s'alignaient en une haie significative, vers la yourte la plus importante. Une fort belle yourte dont la frise mettait en scène des guerriers à cheval d'un autre âge. Les couleurs étaient superbes. Le chef et le chaman se trouvaient en attente, les bras croisés sur leur fourrure de loup rouge. On appelait ainsi cette race de fauves, mais on aurait dû parler de couleur feu.

— Nous venons en paix, dit Sadon. Nous ne pensions pas vous rencontrer ici, mais du côté de la Sablière.

— Nous avons trouvé ici de quoi faire du feu, répondit le chaman, le visage inexpressif. Il y a là une montagne de pierres noires qui brillent en donnant beaucoup de chaleur.

— Je sais, répondit Sadon avec un sourire, c'est moi-même qui ai constitué ce dépôt pour le ravitaillement de nos machines.

Le chef restait silencieux.

— Nous vous apportons quelques cadeaux, mais nous avons aussi d'autres nourritures si vous le désirez. De la farine et de la viande.

Le khan murmura quelque chose que le chaman traduisit. Le chef les invitait dans sa yourte. Sadon et Romy entrèrent, éblouis par l'abondance de tapis et de meubles incrustés d'or.

Ils s'assirent sur des coussins et une femme habillée de vêtements chamarrés apporta un plateau avec des tasses et un pot fumant.

— Du thé, dit le chaman. Chez nous, des gens sont parvenus à le cultiver malgré le froid et la faible lumière, à l'abri de cavernes.

C'était une boisson brûlante très sucrée, très parfumée. Sadon se souvenait avoir lu qu'autrefois, au réveil, les gens prenaient du thé ainsi qu'une autre boisson dont il ne se rappelait plus le nom. Le khan prit la parole et le chaman traduisit au fur et à mesure.

— Nous vous attendons depuis longtemps. Nous savions qu'un jour, vous viendriez prendre les pierres qui brûlent. Mais nous attendions l'autre machine, la petite, non celle-là. La petite est morte ?

— Nous l'ignorons, dit prudemment Sadon, elle a disparu avec des gens de notre tribu.

— Nous vous attendions, car nous désirons que vous nous rameniez dans notre contrée à l'est. C'est un très long voyage et, avec les chiens, il nous faudrait peut-être une année. Nous ne pouvons entreprendre un si long retour car...

Le khan fit un signe et une femme déplaça un tapis suspendu. La yourte se prolongeait, divisée en petites pièces. Sur une couche basse, un vieil homme les fixait d'un regard fiévreux.

— Le vieux khan Yougoul, dit le chaman. Le père de notre khan et le père de notre peuple. Il est très malade et veut retourner dans son pays, là-bas, très loin. La machine peut nous y transporter vite. Les traîneaux, les chiens, les tentes, enfin tout. Une fois là-bas, vous serez généreusement payés. Là-bas, de l'or, du soja et de la pierre qui brûle. Du thé.

N'osant regarder Romy, Sadon baissait la tête, sachant qu'il devrait se montrer habile négociateur.

— Nous avons beaucoup de nourriture, suffisamment pour le voyage. Et il y a des mines de pierres qui brûlent sur tout le parcours ainsi que chez nous.

— Il y a dix mille kilomètres, murmura Sadon, c'est-à-dire plus de quatre mois de voyage.

— C'est mieux qu'un an, répondit le khan par la bouche du chaman.

— Notre machine est fragile. Nous devons souvent la réparer. Il n'y aura jamais la place pour tout le monde dans les wagons.

— Nous attellerons les traîneaux.

Le khan avait réponse à tout. Il avait dû réfléchir longtemps à ce projet un peu fou.

— Nous aurions pu ne jamais venir, fit remarquer Sadon. Vous

auriez attendu indéfiniment et le vieux khan Yougoul serait mort ici.

Le chaman se redressa, le visage empreint d'une rare suffisance.

— Moi, Chand, je suis le chaman le plus savant au monde et j'avais prévu votre arrivée depuis des semaines. J'avais annoncé que vous seriez là aujourd'hui même.

Il traduisit sa déclaration et le khan approuva vivement. Romy échangea un regard avec Sadon. Tous deux restaient perplexes mais Sadon, qui avait vécu à l'état sauvage, savait que certains hommes et certaines femmes possédaient des pouvoirs extraordinaires.

Une femme apporta un plateau de galettes qu'ils n'osèrent refuser de goûter en dépit de leur accablement.

— Grand khan, je ne suis pas le seul chef de ce convoi. Il faut que nous discussions avec ceux qui nous attendent là-bas, dans la machine.

— Votre système est bien compliqué, lui fit dire le khan. Ici je décide seul. J'ai décidé que mon père mourrait chez nous, là-bas, sinon nous serions restés dans cette contrée.

— Vous prenez toutefois conseil auprès du chaman.

Le khan fronça les sourcils quand Chand traduisit, puis finit par rire. Il hocha la tête :

— Bien, allez tenir conseil et, demain, revenez me dire ce que vous avez décidé.

— Nous avons besoin de charbon pour les heures à venir, répondit Sadon, sinon la machine va s'arrêter, refroidir et nous ne pourrons plus la faire repartir.

— Mes hommes vont vous en livrer un plein traîneau.

Lorsqu'il connut les exigences du khan, Elphraos ne parut guère surpris. Il se doutait que l'installation des nomades mongols sur le site charbonnier sous-entendait de gros ennuis.

— Le foyer commence à baisser.

— On va nous livrer du charbon, de quoi tenir jusqu'à demain. Et là, nous devons donner notre réponse.

— Il n'y a aucune échappatoire possible. Ils sont au moins deux cents et armés. Ce sont des guerriers redoutables. Mais sans nous, jamais ils ne pourront faire fonctionner l'Atlantic. Il faut tergiverser, voire les tromper au risque de nous en faire des ennemis mortels qui ne renonceront pas facilement à leur désir de vengeance.

— La seule solution, dit soudain Melmor qui n'avait pas l'habitude d'intervenir dans les discussions, la seule, serait que ce vieux khan

meure. Les Mongols auraient alors tout le temps de ramener sa dépouille dans l'Est, même si le voyage leur demandait un an. Tant qu'il aura un souffle de vie, ils persisteront dans leur projet.

Ils restèrent silencieux mais aucun n'éleva de protestation.

— C'est un vieil homme très malade qui, de toute façon, ne restera pas en vie trois mois de plus. Or, c'est le temps qu'il nous faudra pour atteindre cette contrée lointaine. Si tout va bien, s'il n'y a ni incident, ni accident, ni attaque. Nos pièces de rechange sont limitées et nos bandages dentés ne suffiront pas pour effectuer dix mille kilomètres. Et même s'ils résistent, qu'en sera-t-il pour le retour ?

Dans sa couchette, Sadon ne put trouver le sommeil. Il revoyait la grande yourte, le tapis suspendu qui s'ouvrait pour laisser apparaître le vieux khan malade, avec ses yeux fiévreux qui dévoraient son visage gris de souffrance.

Il se leva, traversa le wagon d'habitation, se rendit dans le petit local qu'ils baptisaient pompeusement « infirmerie. » Dans un des placards, il trouva la fiole que Rogger lui avait montrée un jour :

« — Lors de nos expéditions, nous ne pouvons nous permettre d'être un handicap pour les autres. S'il m'arrivait de me blesser grièvement ou de tomber malade, tu prendras une seringue. »

Il lui avait montré ce que c'était, lui en avait expliqué le fonctionnement.

« — Tu la rempliras avec le liquide contenu dans cette fiole. Ne t'inquiète pas, je mourrai instantanément. Tu n'as aucun scrupule à avoir car si toi-même, Bella, Slava ou Flynn deveniez un poids mort pour notre groupe, de même je n'aurais personnellement aucune hésitation. »

Depuis que Melmor était intervenu dans leur discussion angoissée, Sadon savait qu'il irait tuer le vieillard. C'était une folie que d'accepter la proposition du jeune khan, de céder à son chantage. Il avait cherché le moyen de le faire rapidement et sans qu'on puisse les accuser de cet assassinat. Au cours de la nuit, il s'était souvenu de cette fiole.

Le lendemain matin, il réunit les anciens Achetés et Elphraos dans la grande cabine de la locomotive.

— Le khan ne cherche pas à savoir si cela nous agréé ou non de transporter sa horde jusqu'en Mongolie. Il nous tient avec ce dépôt de charbon. Impossible de laisser le foyer s'éteindre, ce qui nous condamnerait à mourir sur place. Nous pouvons prendre les armes et essayer de tuer un maximum de Mongols, mais accéderons-nous quand même au charbon, j'en doute. Nous pouvons accepter cet ultimatum et

rouler pendant des mois dans des pays inconnus, affronter mille dangers et, pire encore, voir notre locomotive tomber définitivement en panne à des milliers de kilomètres d'ici.

Il marqua une pause, les regarda tous :

— Nous sommes égaux. Il n'y a ni anciens Achetés ni Résidents, juste des hommes face à une terrible décision. Voilà ce que je propose. Nous dirons au khan que nous acceptons. Pour mieux accréditer cette décision, nous exigerons en guise d'avance un paiement en or. Je sais qu'il aime ce métal et en possède. Nous nous préparerons dans le calme. Nous chargerons tout le charbon possible dans les wagons de marchandises, comme pour une très longue étape. Nous les laisserons plier leurs yourtes, les entasser sur les traîneaux. Un soir – je crois qu'il faudra attendre un peu car la coïncidence serait tout de même étrange –, j'irai tuer le vieux khan. Je sais comment, ne me demandez rien. Tout ce que je veux, c'est votre accord.

Il leva la main.

— Encore un instant avant que vous ne me donniez votre avis. Ce que je ferai en allant tuer ce vieillard mourant, c'est dans un seul but. Non pour nous éviter un voyage terrifiant de vingt mille kilomètres, non pour épargner nos souffrances et nos vies, non pour contrecarrer les caprices d'un chef barbare, mais pour que le projet de construction d'un réseau de chemin de fer puisse se réaliser. Si nous allons là-bas, en Mongolie, nous en reviendrons, si nous en revenons, épuisés, ayant perdu notre foi. Il nous faudra un an pour faire l'aller et retour. Car il nous faudra forger des pièces de rechange, colmater les fuites de vapeur, nettoyer la chaudière, que sais-je encore ? Moi, je veux que le réseau se construise durant ce délai d'un an. Nous allons ramener du pétrole pour cette étonnante machine qui nous aidera à poser des rails. Dans le temps, elle avançait peut-être à raison de quarante, cinquante ou cent kilomètres par jour. Je m'en fous. Même si elle ne fait qu'un kilomètre chaque jour, je serai diablement heureux. Mais si elle en fait dix, ce sera encore mieux.

Ils eurent de faibles sourires.

— Voilà. Avez-vous quelque chose à dire ?

— Je ne pourrais pas le faire, dit Elphraos, et je t'admire. Si tu réussis ou si tu échoues, je jure de ne plus jamais évoquer cet événement.

— Je n'en parlerai jamais plus, dit Romy.

Melmor et les quatre autres répétèrent la même chose.

— Bien. Je vais annoncer au khan que nous acceptons de

transporter son vieux père à l'autre bout du monde.

XXXII

Quinze jours plus tard, l'Atlantic 221 revenait du Grand Nord chargée de blocs gélatineux de pétrole. Les Mongols avaient abandonné le dépôt deux et ils purent faire le plein de charbon. Sadon essayait d'oublier cette nuit terrible où il s'était introduit dans le campement des Asiatiques. Les préparatifs du proche départ paraissaient avoir désorganisé le service de garde et il réussit à pénétrer dans la partie de la yourte où reposait le vieux khan Yougoul. Une lampe à huile parfumée laissait flotter une lumière vague. Lorsqu'il avait enfoncé son aiguille dans la cuisse décharnée du vieillard, ce dernier avait ouvert les yeux, souri comme s'il attendait cet instant.

Le lendemain, les funérailles s'organisèrent et les Mongols remontèrent leurs yourtes. Le jeune khan fit demander à Sadon de quitter les lieux, car la cérémonie devait rester secrète. Ils firent le plein de charbon et s'en allèrent. Jamais personne, à bord du convoi, ne fit allusion à cette mort inespérée.

L'Atlantic, tout en ne consommant que vingt pour cent de plus que la Corpet, réalisait d'excellentes moyennes. Mais il fallait un guetteur vigilant, constamment sur le qui-vive, pour déceler les inégalités de la glace.

La nuit, on roulait plus lentement dans le faisceau à longue portée d'un projecteur puissant. Un jour, Elphraos en installa un autre, placé très bas à l'avant, dont la lumière rasante faisait ressortir les irrégularités de la surface. Jamais ils n'avaient effectué un voyage aussi rapide. Là-bas, sur le gisement d'huile lourde, en pleine banquise, il suffisait d'une pelle et d'un bac pour ramasser en quelques instants des kilos de cette étrange gelée. Seul Elphraos était à même d'en comprendre la valeur énergétique. Sadon préférait le charbon et les autres, lorsque le produit dégela à l'intérieur du convoi, furent incommodés par l'odeur.

— Il est à remarquer que cet endroit éloigne les phoques, les oiseaux et même les hommes. Les Lapons n'y séjournent que le temps de remplir leurs outres. Il ne faudrait pas que de pareils gisements se multiplient, sinon nous en mourrions tous.

Une jeune femme, ex-Achetée, effectuant son quart de vigie, signala la ligne de crête où se trouvait la caverne du Vieux Village.

— Nous y serons dans une heure, annonça Elphraos.

Peu à peu, la jeune femme annonça qu'elle distinguait un étrange objet devant l'entrée de la caverne. Sadon utilisa la longue-vue.

— La Corpet, dit-il, ému, la Corpet est revenue ; elle est arrêtée devant le sas d'entrée.

Lorsque, d'un coup de sirène, Elphraos avertit les gens de la Corpet de leur approche, il créa un début de panique. La petite locomotive lança des bouffées de fumée noire qui annonçaient un départ imminent. Et effectivement, le convoi, un wagon de voyageurs et un autre de marchandises, se mit en branle.

— Ils ne savent pas qui nous sommes, dit Elphraos. Ils se méfient. Donc, ceux qui pilotent ignorent que nous avons dégagé l'Atlantic et l'avons remise en marche.

Il manœuvra pour couper la route de la Corpet. Sadon dit qu'il allait la rejoindre à pied, mais Melmor lui cria qu'une silhouette le visait avec une carabine. Sadon écarta ses bras et essaya de crier, mais les deux machines faisaient trop de bruit pour qu'il puisse être entendu. Il continua à avancer.

La porte vitrée de la Corpet s'ouvrit et quelqu'un apparut, portant une carabine, puis descendit sur la glace. Peu après, Sadon reconnut Slava. Elle l'identifia. Alors, dans un mouvement de lassitude, elle posa l'arme contre la machine, s'adossa contre le métal. Lorsqu'il la rejoignit, elle fermait les yeux, paraissant à bout de forces.

— Tu n'es tout de même pas seule à conduire cette locomotive ?

Elle fit signe que oui.

— Que s'est-il passé ?

Elle glissait peu à peu et il la saisit dans ses bras pensant qu'elle s'était évanouie, mais elle dormait.

Dans le wagon d'habitation, ils trouvèrent des morts et des blessés, parmi lesquels Forzza. Malgré son extrême faiblesse, ce dernier expliqua ces longs mois d'absence.

Après de longues palabres et des hésitations diverses, plusieurs communautés, la Sablière, Dark-City et Iron-Fortress, s'étaient réunies en syndicat. Hope avait préféré rester neutre mais une communauté inconnue de Sadon, l'Église Grégorienne du Vatican, avait rejoint le groupement. Une étrange cohorte de vingt hommes portant des robes de laine avec de grandes croix rouges sur le dos et la poitrine.

— Ils se nomment Croisés, fit le blessé, mais ils savent se battre. Il y a eu deux attaques simultanées, contre la Mine de Chaux et la

Clairière. Nous avons transporté les combattants. Ce fut très sanglant.

— Et Slava ?

— Elle avait, je ne sais comment, réussi à devenir la meneuse des Bûcherons. Il y a eu beaucoup de morts et de blessés. Les Bûcherons ont pu reprendre leur Clairière mais, une nuit, ils ont massacré les Villageois qui avaient survécu à l'attaque des hommes de Paulus. Slava a préféré les abandonner, elle a rejoint la Corpet. Nous avons transporté les blessés à la Sablière. Puis ceux de Dark-City. Les Croisés, eux, sont rentrés chez eux avec leurs traîneaux à rennes. C'est en revenant d'Iron-Fortress que nous avons été attaqués, une nuit. Nous n'étions pas assez nombreux et, épuisés, nous ne montions pas la garde. Slava a réussi à faire rouler la machine. Nous nous battions jusque dans le wagon. J'ai été blessé. Clark est mort, ainsi que Mugline et d'autres. En cherchant le dépôt quatre nous nous sommes égarés. Nous n'avions plus guère de charbon. Nous avons fini par retrouver le dépôt deux voici pas mal de temps. Il y avait des Mongols qui levaient le camp et nous avons dû attendre qu'ils s'en aillent. Voilà.

— Nous allons nous occuper de vous.

— Slava a préféré ne pas pénétrer dans la caverne à cause des radiations. Elle avait peur de vous trouver tous morts.

— Nous avons également abandonné le Vieux Village, expliqua Sadon.

Avant de partir en quête du gisement de pétrole, ils avaient creusé un grand tunnel en pente douce vers la surface de l'inlandsis. Elphraos avait équipé chaque homme d'appareils étranges alimentés à l'électricité. Il en jaillissait un rayon qui pouvait trancher la glace comme un couteau du pain. Le mécanicien leur avait démontré que ces appareils étaient capables de découper aussi le fer et la roche. En quelques jours, ils avaient ouvert un passage suffisant pour que l'Atlantic pénétrât dans l'entrepôt et, une fois attelée à des wagons de marchandises, remontât la déclivité sans peine. Avant le départ, Elphraos avait décidé d'abattre, à l'extérieur, des pans de glace pour dissimuler l'entrée des merveilleuses galeries. Ils avaient aménagé une sorte de porte pour pouvoir y pénétrer à pied.

Lorsque Slava sortit de son long sommeil, elle découvrit de son regard toujours méfiant l'endroit dont Sadon rêvait depuis si longtemps.

— C'est glacial, dit-elle.

— Seuls les wagons d'habitation sont chauffés. Nous sommes complètement isolés de la caverne et de la radioactivité.

— D'où vient l'électricité, alors ?

— Nous ne savons pas. Certainement de ce réacteur qui empoisonne l'eau de refroidissement et le lac. Elphraos pense qu'il peut produire directement de l'électricité, mais nous ignorons comment.

— Tu vas construire ton réseau ?

— Dès que possible.

— Les Bûcherons se sont comportés en ingrats. Le syndicat des communautés a combattu Paulus et ses troupes. Sans ce syndicat, nous n'aurions jamais pu les vaincre. Lorsque j'ai su ce que les Bûcherons préméditaient contre les quelques Villageois rescapés, je me suis enfuie.

— Les Villageois étaient nombreux ?

— Le président avait demandé à Paulus d'intervenir pour anéantir les Bûcherons. Ses hommes n'y sont pas parvenus et n'y ont d'ailleurs mis aucune ardeur. Ils ont préféré capturer les Villageois et les réduire en esclavage pour exploiter la forêt. Les femmes les plus jeunes ont été soumises sexuellement.

— Que sont devenus Paulus et la Mine de Chaux ?

— Paulus serait mort et le reste de ses hommes en fuite. De toute façon, ce sont tous des Chasseurs et ils n'auront aucune peine à survivre. Le syndicat s'est emparé de la Mine de Chaux. Peut-être va-t-il l'exploiter en commun avec les autres.

Certains anciens Villageois avaient décidé de s'installer à la Sablière. Personne n'avait choisi Dark-City ou Iron-Fortress, mais un groupe conduit par Bruni avait décidé de partir avec les Croisés de l'Église Grégorienne du Vatican.

— Bruni a survécu ? s'exclama Sadon.

— Oui. Il paraît même qu'elle impressionnait les Chasseurs de Paulus.

— Qui sont ces Croisés, cette église ? Je croyais qu'une église, c'était une maison.

— On dit que c'est aussi une société réunissant des gens qui croient à un dieu ou à plusieurs, je ne sais pas bien.

Intrigué, Sadon trouva l'explication du mot « Vatican » mais ne put tout de suite comprendre l'adjectif « grégorien ». Les dictionnaires anciens de Rogger expliquaient que « Vatican » était la résidence des papes à Rome. Plus tard il chercha au mot « pape », finit par découvrir la liste des souverains pontifes. Le dernier en date était un certain

Grégoire XV devenu pape en 2037. Ce dictionnaire avait été publié en 2043.

— Bruni paraissait enchantée par leur comportement religieux. Leur communauté est installée très à l'est. C'est Uncle de Dark-City qui commerce avec eux et leur a demandé de l'aide contre Paulus.

XXXIII

La formidable machine herseuse, planeuse et poseuse de voies ferrées sortit de sa galerie cinq semaines plus tard. On la baptisait Alsthom à cause d'une plaque collée sur le côté, qui indiquait peut-être le nom de son concepteur. À pleine puissance, elle ne put grimper immédiatement la faible pente conduisant à la surface. Il fallait du sable pour empêcher les grosses roues ovales de patiner. Elles étaient, au dire d'Elphraos, faites de caoutchouc, avec des sculptures profondes pour accrocher n'importe quel terrain classique, mais n'avaient jamais été conçues pour travailler sur de la glace. Une glace particulièrement dure, dans laquelle ces crampons-là ne mordaient pas.

— Il faut allonger le tunnel, réduire la déclivité, dit Sadon.

— Nous aurons besoin de sable en d'autres circonstances, murmura Elphraos. Il faut que la Corpet aille en chercher de pleins wagons à la Sablière. Il faut aussi qu'elle nous alimente en charbon. Ce sera désormais sa tâche. Des voyages incessants entre nous et ces deux communautés.

— Quelle sera la marchandise d'échange ? demanda Slava.

— Une promesse, répondit Sadon. La Sablière et Dark-City seront les premières communautés reliées entre elles.

— Ce sera insuffisant pour convaincre Libert et le boss Uncle.

— Il faut s'assurer la collaboration de Shun pour convaincre le premier, de Rapsom pour le second.

— Tu devrais y aller, dit Elphraos. Tu entretiens avec ces deux techniciens d'excellents rapports. Pour l'instant, nous sommes paralysés.

Ils durent passer des semaines à bord de la petite locomotive Corpet. Au début, Sadon enrageait de devoir quitter l'entrepôt ferroviaire pour piloter un engin aussi primitif, mais ses rencontres avec Shun, qui dirigeait la fabrication du verre, et Rapsom, spécialiste de la vapeur à Dark-City, lui firent oublier ses déconvenues. Rapsom voulut d'ailleurs revenir avec lui pour découvrir les merveilles des galeries 51 et 68. Si Libert accepta de fournir autant de sable que nécessaire, Uncle se montra plus réticent.

— Qui sera le futur boss de ce que vous appelez réseau ?

— Moi ou Elphraos.

— En toute logique, intervint Slava, ce sera Sadon.

— Alors, on va signer un accord. Je veux une participation dans le trafic futur.

Sadon, mécontent, répondit qu'il lui fallait l'approbation de tous les autres associés du projet. Il finit par consentir dix pour cent sur le revenu du trafic entre la Sablière, Dark-City et Iron-Fortress. Plus tard, lorsque le réseau desservirait d'autres communautés, ou verrait à modifier l'accord.

Enfin ils rentrèrent avec du charbon et du sable en quantité. Désormais Slava et Forzza effectueraient ces voyages-là. Forzza s'était peu à peu rétabli. Mais il restait sombre et parfois ne cachait pas sa tristesse. Slava expliqua à Sadon qu'il regrettait la mort de Clark, son ami.

— C'étaient plus que des amis, comprends-tu ? Ou bien es-tu toujours un chasseur stupide, ignorant tout des sentiments ?

Il ne répondit pas à cette question insultante mais resta perplexe quant aux relations des deux garçons. Il ne se préoccupait désormais que de l'Alsthom qui lentement, mais sans patiner, escalada la déclivité et apparut enfin à l'air libre. Énorme, impressionnante, elle terroriserait les populations nomades lorsqu'elle avancerait à vitesse constante pour poser la première voie ferrée.

À son troisième voyage de sable et de charbon, la Corpet trouva sur sa route une sorte de remblai continu, comme une petite muraille. Depuis la cabine, Slava distingua sur ce nouvel obstacle des traits ininterrompus et parallèles.

— On ne pourra jamais franchir ça, fit-elle, furieuse.

— C'est la voie ferrée ! hurla Forzza. Il n'y a qu'à suivre le remblai vers le sud.

Dès lors, Slava manifesta une sorte d'hostilité à l'installation du réseau. Sadon ne s'en rendit pas compte, mais un jour, Elphraos lui signala que la jeune femme paraissait de plus en plus hargneuse. Il découvrit alors qu'elle était littéralement furieuse contre son projet.

— Jamais la Corpet ne pourra rouler sur ces rails. Ils sont trop écartés, uniquement faits pour des machines comme l'Atlantic ou pour l'autre, la Pacific, toujours encastrée dans l'argile de la caverne.

— Mais, fit Sadon, je pensais que la possibilité d'aller n'importe où avec la Corpet te plaisait. Tu n'as pas à tenir compte des rails, à suivre

obligatoirement la même direction. Tu es libre, indépendante.

— On roule à peine plus vite qu'un homme en marche, tu appelles ça être libre ? Sur ces rails, vous allez filer à toute vitesse, rejoindre la Sablière en deux jours à peine. Je n'aime pas songer qu'il me faudra des semaines. Et puis, tout est en train de changer. Les communautés vont se rapprocher, s'unir, d'autres se créeront et nous n'aurons plus cet espace à perte de vue. Pire, le réseau, une fois bouclé, nous enfermera dans un périmètre.

— Nous vivrons mieux, plus confortablement.

— Dans la promiscuité.

— Ce sera un symbole de paix et de prospérité.

— Je n'y crois pas. Celui qui sera maître d'un réseau deviendra un nouveau Czar comme Paulus. J'en suis certaine, Sadon, ces réseaux nous étoufferont tous, même s'ils sont censés nous apporter de quoi manger, nous chauffer et nous éclairer.

Dès lors, Slava s'éloigna de plus en plus de lui comme du groupe, prétextant qu'elle devait préparer des dépôts de charbon sur le parcours du réseau en construction, ainsi que du sable. Elle proposa également de prendre part à une expédition jusqu'au gisement de pétrole.

— Cela te prendra du temps, lui fit remarquer Sadon. Il faudra aussi trouver des gens pour t'accompagner. Ici, nous en manquons.

Désormais, Rapsom travaillait sur le chantier du réseau. Il conduisait l'Atlantic sur les rails nouvellement posés. Après des siècles d'abandon dans un site qui l'avait merveilleusement protégée, la locomotive 221 faisait la navette entre les galeries de l'entrepôt ferroviaire et la tête avancée du réseau. Les débuts avaient été laborieux, Elphraos maîtrisant mal toutes les possibilités de l'Alsthom. Le diesel électrique lui avait donné du fil à retordre car il consommait énormément d'huile, mais peu à peu il avait effectué les réglages nécessaires, avait passé des jours et des nuits à étudier le monstre. Lorsque, enfin, la machine hersa, éleva et aplanit le remblai sur lequel elle déposait une voie assemblée à raison d'un kilomètre par jour, ce fut une explosion de joie. Puis elle en construisit deux, puis cinq et pour l'instant approchait des dix kilomètres par jour. Bientôt, elle allait se heurter à des collines à travers lesquelles il faudrait trouver un passage.

Rapsom avait emmené avec lui la dernière « gerbe » mise au point et, grâce à cet engin, Sadon partait en reconnaissance pour piqueter le tracé futur de la voie. Par chance, il avait trouvé un manuel ancien sur le balisage et désormais, depuis sa cabine située à sept mètres de

hauteur, Elphraos apercevait le marquage signalé par des petits drapeaux qui claquaient au vent. Peu à peu, les collines arrondissaient l'horizon en croupes plus ou moins élevées et Sadon avait du mal à choisir son itinéraire.

Un mois après le départ de la Corpet de Slava pour le gisement de pétrole, Elphraos commença à s'inquiéter. Il allait bientôt manquer d'huile lourde pour l'Alsthom.

— Si chaque fois elle met autant de temps pour nous ravitailler, nous n'en sortirons jamais. La machine, avec ces nouvelles déclivités, va consommer beaucoup plus. Je pense qu'il va falloir descendre l'Atlantique des rails, l'équiper à nouveau de ses bandages dentés et envoyer une équipe sur le gisement. Un convoi léger qui pourra faire l'aller et retour en moins de dix jours.

— Cela implique une telle moyenne que le pilote prendra trop de risques. Nous avons posé trois cents kilomètres de rails en direction de la Sablière. Nous pouvons ralentir.

— Sadon, nous devrions, au lieu de nous reposer, essayer de récupérer la Pacific. La 232, une bête d'acier fantastique. Imagine l'effet produit quand les gens de la Sablière, notre premier terminus, la verront pour la première fois.

— La radioactivité, Elphraos. Tu y songes ?

— Dans l'entrepôt, j'ai trouvé des équipements spéciaux. Un plein local. Le signe des trois triangles inscrits dans un triangle indique la destination de ce matériel. Il y a des combinaisons, des cagoules, des appareils respiratoires.

— Avant tout, je veux savoir ce qu'est devenue Slava. Son retard est étrange. Elle était irritée par la construction de la voie ferrée, et dépressive. C'est une étrange fille qui ne rêve que de liberté. Rogger en avait fait son esclave docile, la contraignait, et elle ne l'a jamais oublié. Maintenant, elle ne peut vivre que dans cette nature effroyable, en affrontant ses dangers.

— Tu veux partir avec l'Atlantique ? Bien. Pendant ce temps, je vais essayer de dégager la Pacific 232.

Ce fut avec Melmor qu'il se risqua dans le territoire de l'ancien Village, avec un équipement de protection qu'ils espéraient efficace. Ils emportaient un matériel important dont un dépôt avait été mis en place devant le sas. L'alternateur de la conduite forcée fonctionnait toujours et quelques projecteurs fournissaient une lumière suffisante. Du côté de l'ancien Village, c'était la nuit, et Elphraos éprouva une grande tristesse à la vue des lignes de toits. Il avait vécu là des années insouciantes, uniquement absorbé par son travail.

Lorsque dix jours se furent écoulés, il commença à s'impatienter. Melmor et lui avaient grandement dégagé la Pacific mais il avait constaté qu'elle avait beaucoup plus souffert que la Corpet ou l'Atlantic. Pour l'instant, il n'était pas question d'essayer de l'utiliser. Il faudrait, plus tard, créer des ateliers capables de la rénover, elle et toutes celles qui attendaient dans l'épaisse couche d'argile.

Il y avait quinze jours que Sadon, Romy et deux autres anciens Achetés avaient pris la direction du nord. Les dépôts de charbon avaient tous été reconstitués et toute panne de combustible était à proscrire. En revanche, on ne pouvait exclure l'hypothèse d'un incident mécanique ou d'une attaque de nomades solidement armés.

Au dix-neuvième jour, l'Atlantic apparut enfin. Un panache de fumée noire tout d'abord, puis des nuages de vapeur.

— Voilà, dit Sadon en sautant de la cabine, voilà de l'huile pour le monstre. Avec ça, elle pourra bien tourner un mois ?

— Slava ? La Corpet ?

— Des Esquimaux ont vu la machine au-delà du gisement de pétrole. Elle se dirigeait vers le nord. Tu te souviens de Forzza ? Lui aussi était malheureux depuis la mort de Clark.

— Tu crois qu'ils ne reviendront jamais plus ?

Sadon ne répondit pas. Depuis des jours et des nuits, il se demandait si le réseau, son réseau, valait de perdre quelqu'un qui, pour une fois dans sa vie, lui était aussi proche, aussi cher. Slava.

XXXIV

La traversée des collines impliqua d'énormes travaux que l'Alsthom accomplit au prix d'une consommation accrue d'huile lourde et de sable. Sadon et Romy devaient se rendre sur le gisement avec l'Atlantic. Chaque fois, la locomotive était retirée des rails, équipée de bandages spéciaux pour rouler à même la glace. Elphraos enrageait car il n'avait plus que deux draisines pour se déplacer le long du réseau. Dans l'entrepôt, Rapsom équipa un wagon d'une de ses machines à vapeur qui ne serait prête que plus tard. Elphraos maudissait Slava qui avait volé la Corpet. Il voulait réunir un tribunal pour la condamner.

Des tempêtes de blizzard recouvrirent des kilomètres de voies de congères coureuses, alors que l'Atlantic était en route vers le gisement de pétrole. On équipa une draisine d'une lame d'acier pour nettoyer les rails, mais la petite machine manquait de puissance. Pour se calmer, le mécanicien se rendit dans l'ancien Village et continua le dégagement de la Pacific 232. Il pouvait déjà pénétrer dans sa cabine, se glisser en partie sous son ventre mais faisait chaque fois le même constat. Seul un atelier bien équipé, doté d'au moins quatre mécaniciens, permettrait de la rénover en six mois.

L'Atlantic revint avec une grande quantité d'huile lourde. Pour la remettre sur rails avec ses lourds wagons chargés, il fallut encore plusieurs jours.

— Il faut trouver un système efficace, s'emporta Elphraos. La machine équipée d'une lame d'acier a dû ensuite affronter des kilomètres de congères amoncelées.

— C'est une zone de passage pour les blocs de glace, observa Sadon. Il nous faudra élever une muraille, au nord, sur laquelle elles viendront s'entasser sans recouvrir la voie.

Lorsque vint le moment d'organiser une nouvelle expédition vers le gisement d'huile, Rapsom, presque timidement, révéla que son wagon pourrait avantageusement remplacer l'Atlantic. Elphraos s'était complètement désintéressé de ce projet, le méprisant même, mais avec l'aide de Shun et de Melmor, Rapsom avait construit une petite merveille. Tous les wagons étaient équipés de patins en matériaux composites – en fait des rails modifiés. Le wagon tracteur utilisait deux roues dentées, spécialement étudiées pour ne pas soulever la

glace. Les pointes s'y enfonçaient sans la projeter. Elphraos, livide de jalousie, s'empessa de critiquer ce nouveau mode de transport :

— C'est la ruine de notre réseau. Toutes les communautés préféreront ce foutu attelage à notre chemin de fer.

— Mais non, protesta Rapsom, ennuyé. Sa vitesse est limitée à trente kilomètres/heure. Et une fois en charge, à peine vingt. L'Atlantic met dix jours pour aller sur le gisement et en revenir. Nous en mettrons vingt mais nous pourrons le faire sans stopper. Nous pourrons aussi assumer le ravitaillement en charbon.

— Vous avez utilisé notre matériel. Cet entrepôt nous appartient, à Sadon et à moi.

— Je suis le seul inventeur de cet entrepôt, fit Sadon avec colère. Tu étais le premier, Elphraos, à me traiter de fou quand je m'obstinais. J'ai travaillé dur pour forer ce misérable boyau dans l'argile. Ce que vient de créer Rapsom nous sera très utile.

— Écoutez-moi, fit Elphraos, les dents serrées. J'exige un pacte écrit dans lequel Rapsom s'engage à ne jamais céder son convoi à quiconque. Notre réseau desservira toutes les communautés qui s'abonneront. Nous troquerons nos services contre des marchandises. Nous conserverons l'exclusivité du transport dans une zone bien précisée.

— Mais c'est, de la tyrannie ! s'exclama Sadon, se souvenant de ce que lui avait prédit Slava avant de disparaître. Nous avons construit ce chemin de fer pour que les communautés soient reliées entre elles, pour qu'elles se connaissent mieux, pour éliminer la barbarie et répandre la paix partout où le rail existera.

— Encore une utopie, fit Elphraos, hors de lui. Nous avons travaillé dur et nous devons continuer toute notre vie. Ce n'est pas pour que de misérables convois indépendants capables de rouler dans n'importe quelle direction nous concurrencent. Il faudra en finir avec les traîneaux à traction animale, les gerbes et autres systèmes.

— Je suis désolé, dit Rapsom, je voulais vous faire gagner du temps, assurer votre ravitaillement en huile et en charbon. Je vais rentrer à Dark-City avec ma propre gerbe. Je vous laisse ce convoi. Il fonctionne très bien et peut transporter plusieurs centaines de tonnes de marchandises. Vous allez peut-être le détruire et je préfère ne pas être là quand vous le ferez. Je serais trop malheureux. Cependant, je vais mettre la machine à vapeur hors d'état de fonctionner car j'ai réussi à la perfectionner. Je suis certain que mon boss, Uncle, portera une attention particulière à mon travail. Il verra d'un autre œil sa participation au réseau.

Elphraos réalisa soudain sa stupidité mais conserva son air buté. Sadon prit Rapsom à part :

— Essayons de rester calmes. Allez chercher du pétrole. Il faudra aussi du charbon.

— Attention, si Uncle dénonce le contrat, il refusera de vous fournir du charbon. Je suis heureux de travailler avec vous, Sadon, mais je n'envisage pas de rester, à cause d'Elphraos.

Peu après, Shun annonça également son départ. Elphraos s'en alla de nuit, à bord d'une draisine, rejoindre l'Alsthom. Sadon embarqua dans le convoi mis au point par Rapsom. Il espérait qu'au cours de la vingtaine de jours à venir, il le convaincrait de renoncer à partir. Il souhaitait aussi garder Shun, mais, au retour du gisement, ils se rendraient à Dark-City pour du charbon, puis passeraient à la Sablière.

Il découvrit que la nouvelle machine à vapeur mise au point par Rapsom était très performante ; elle brûlait n'importe quel combustible et tirait ses six wagons équipés de patins sans peiner.

— Je suis désolé pour vous, dit un jour Rapsom, mais finalement je ne crois pas au rail. Nous pouvons perfectionner mon type de véhicule.

— Vous devrez créer ce qu'on appelait autrefois des routes, aplanir l'inlandsis, jeter des ponts éphémères sur les crevasses. Un travail considérable, équivalent à la mise en place d'une voie ferrée. Celle-ci autorise des vitesses et des tonnages énormes, supérieurs à ce que supporteraient les routes.

Chez le boss Uncle, à Dark-City, ce que redoutait Sadon faillit se produire. Le dirigeant de la communauté trouva le convoi sur patin très intéressant.

— Voilà ce que nous devons développer. Votre rail n'arrivera jamais ici.

— Il approche, répliqua Sadon. Donnez-nous six mois. Dans un mois, la Sablière sera reliée.

Rapsom, contrairement aux craintes de Sadon, fit alors remarquer que son invention était prévue pour des déplacements courts et de faible charge. Le rail, ajouta-t-il, demeurerait indispensable, mais les deux systèmes pouvaient coexister, ce que Sadon n'avait jamais contesté.

— Comment allez-vous appeler votre réseau ? demanda Uncle au cours d'un repas copieux, après avoir bu pas mal de bière.

— Nous avons pensé à l'« Union ferroviaire ».

— Ah oui ? Ce sont deux mots de votre langue, le français. Ici nous usons de l'anglais. Je verrais bien « Railway Union ». Qu'en pensez-vous ?

— Nous pourrions baptiser ainsi la partie qui vous reliera à la Sablière, mais pas l'ensemble du réseau...

— Écoutez-moi, Sadon. Je vous fournis du charbon gratuitement, Rapsom vous aide autant qu'il le peut. La preuve, ce convoi autonome capable de transporter des centaines de tonnes de pétrole et de charbon. J'ai une part dans votre affaire. Je tiens à ce que ce soit la Railway Union. N'oubliez pas une chose. À l'origine, dans les temps reculés de notre terre, le chemin de fer est venu d'un pays parlant anglais. Je ne sais plus lequel, mais ce fut ainsi.

Sadon resta silencieux. Depuis son départ de l'igloo familial et sa rencontre avec Rogger, il n'avait travaillé, ne s'était civilisé en quelque sorte que dans la perspective de ce réseau, de ces rails courant sur la glace, symboles de progrès et d'entente. Elphraos d'abord, puis Uncle, le ramenaient à une triste réalité.

— Il me faudra l'accord des autres, murmura-t-il.

— Le mot « union » est français, « railway » est anglais. Nous voici à égalité. Ce n'est que justice, puisque vous aurez à desservir Iron-Fortress, Hope et peut-être d'autres communautés, plus à l'ouest, pratiquant l'anglais. Allons, Sadon, ne soyez pas aussi désolé. L'essentiel est que ce chemin de fer soit construit et nous relie tous.

Il fit servir de l'alcool, leva son verre :

— Je bois à la réussite de la Railway Union. Vous savez, Sadon, j'aurai grand plaisir à m'embarquer souvent dans vos trains pour aller trinquer avec mon ami Libert de la Sablière, ou ceux de Iron-Fortress ou de Hope. En une journée complète, on doit pouvoir faire le voyage, non ? Rapsom va nous imaginer un petit convoi personnel rapide et confortable.

Sur le chemin du retour, le convoi se dirigeant vers l'Alsthom pour livrer l'huile, Sadon réfléchit au moyen de convaincre Elphraos d'accepter « Railway Union », et la coexistence entre plusieurs systèmes de véhicules. Désormais, il resterait sur ses gardes. Elphraos, despote et intolérant, avait trahi sa nature secrète. Le froid glacial qui recouvrait la terre ne serait jamais aussi dangereux que les idées insoupçonnées et terrifiantes d'un Elphraos, de tous les Elphraos.

*Achevé d'imprimer en janvier 1999
sur les presses de Cox & Wyman Ltd
(Angleterre)*

FLEUVE NOIR – 12, avenue d'Italie
75627 PARIS – CEDEX 13.
Tél : 01.44.16.05.00

Dépôt légal : mai 1999
Imprimé en Angleterre